JULIUS EVOLA



L'HOMME LIBRE

A Clément Graziani, à “Lilo”.

Julius Evola

Synthèse de doctrine de la race

L’Homme Libre

© Éditions de L'Homme Libre. Mars 2002.
ISBN : 2-912104-21-1.

PRÉSENTATION

JULIUS EVOLA, APRÈS AVOIR PUBLIÉ EN 1936 *Le Mythe du Sang*, une histoire du racialisme depuis l'Antiquité, un examen objectif des principales théories raciales du XVIII[e] siècle à son époque, n'allait pas en rester là : *Synthèse de doctrine de la race*, édité en 1941, se veut le prolongement "à la fois critique et constructif" du *Mythe du Sang*. Si l'un et l'autre parurent chez le même éditeur, il est bon de souligner que le premier est un ouvrage de commande, tandis que l'idée du second vient d'EVOLA lui-même. Pour justifier son initiative, il invoque deux raisons majeures, qui sont liées à la situation du racialisme en Italie : d'une part, l'intégration officielle de la doctrine de la race à l'idéologie fasciste, et, d'autre part, l'atomisation du concept de race en une multitude de doctrines, toutes d'orientation plus on moins biologique, qui, en prêtant le flanc aux critiques des adversaires, discréditent le racialisme et, donc, le Fascisme, puisque, pour EVOLA, il est clair que le racialisme constitue un "instrument", une "puissance" du Fascisme.

D'où l'impérieuse nécessité d'une formulation "complète et cohérente" de la doctrine de la race. Il en trouve les principes dans l'enseignement traditionnel, dont il avait pris connaissance une dizaine d'années plus tôt à la lecture de l'œuvre de René GUÉNON. Selon cet enseignement, l'homme est un être tripartite : corps, âme et esprit, sachant que l'élément corporel comprend, outre la partie matérielle de l'être humain, l'hérédité

et que l'élément spirituel, loin d'être l'intellect abstrait et analytique des modernes, constitue ce que GUÉNON appelle l'"intuition intellectuelle", principe supra-rationnel de la connaissance métaphysique. C'est donc, pour ainsi dire, tout naturellement qu'a dû s'imposer à EVOLA la doctrine des trois degrés de la race. Du reste, GUÉNON n'a cessé de le répéter et d'inviter à la tâche ceux qui ont plus que de la bonne volonté – les principes métaphysiques sont susceptibles de trouver des applications variées dans tous les domaines. On peut donc dire qu'EVOLA, plutôt que de chercher à donner à une notion moderne un contenu traditionnel, applique des données traditionnelles à un concept qui, s'il est moderne sous certains aspects, ne l'est cependant que dans une certaine mesure, puisque, comme l'auteur italien l'explique dans l'introduction au *Mythe du Sang*, ce concept se rapporte à la fois à "un certain ordre de connaissances scientifiques", à un "mythe", mais encore à une "réalité" : dans l'antiquité, il s'agit d'un racisme « non théorisé, mais vécu (...). On ne ressentait pas le besoin de parler de "race" au sens moderne, parce que, la race, on l'avait. » Ceci posé, il est évident que, puisque ce n'est plus le cas à l'époque moderne, c'est sous les deux premiers aspects qu'il convient d'envisager désormais la race. Bref, si l'on peut toujours critiquer la doctrine de la race telle qu'Evola la conçoit, il paraît difficile de lui contester le droit d'appliquer des principes traditionnels à une notion relativement moderne, du moins si l'on adhère à la vision du monde et à la doctrine traditionnelles.

Critique, la doctrine de la race combat toutes les théories modernes échafaudées par l'antitradition pour arriver à ses fins : l'universalisme, en redonnant vie au sentiment national et à l'orgueil racial; l'individualisme, en substituant les valeurs organiques de la personnalité aux prétentions prométhéennes de l'individu; le rationalisme, en dépassant, grâce à ces valeurs, l'antithèse paralysante de la "nature" et de la "culture"; l'évolutionnisme, en considérant l'histoire non pas comme un processus évolutif de nature matérielle, mais comme une involution spirituelle; le matérialisme, enfin, en montrant qu'il n'existe pas de race pure dans le monde moderne et que la "mystique du sang" relève d'une conception purement biologique de la race. Le point de vue de la doctrine de la race permet non seulement de démolir

les théories et les systèmes antitraditionnels et de remettre à sa place le racialisme zoologique, mais aussi d'opérer une discrimination dans les vues des meilleurs représentants du courant raciste, tels que GOBINEAU et CLAUSS, et de définir les limites de la validité des lois de MENDEL, si importantes pour le premier degré de la doctrine de la race. Sur le plan politique, enfin, l'auteur italien ne manque pas de mettre en garde contre l'exagération et la polémique – l'histoire se chargera malheureusement de lui donner raison. Bref, la doctrine de la race a une valeur révolutionnaire.

Dans le domaine proprement politique, "le réveil du sentiment national et racial est une des conditions préliminaires indispensables pour réorganiser de manière cohérente toutes ces forces qui, à travers la crise du monde moderne, se dispersaient et s'enfonçaient dans le bourbier d'une indifférenciation mécanico-collectiviste et internationaliste."

Sur le plan de l'action, c'est une véritable technique de rectification de la race qu'EVOLA expose, après avoir bien insisté sur le fait que l'efficacité de la doctrine de la race dépend de deux conditions : il faut, d'une part, "reconnaître la réalité de quelque chose de suprabiologique, de supracorporel, de suprarationnel" et, d'autre part, "définir et distinguer la race des hommes et la race des femmes" : notion hardie, celle-ci, qu'il développe dans toutes ses conséquences pratiques tout au long de la cinquième partie, qui, bien qu'elle concernât avant tout la "race méditerranéenne" au moment de sa rédaction, nous paraît aujourd'hui pouvoir s'appliquer à l'état des sexes dans toute la civilisation occidentale ou dans ce qu'il peut en subsister. Les remarques précieuses d'EVOLA sur les relations entre l'homme et la femme modernes, remarques uniques en leur genre à ce jour, doivent être méditées et, s'il est bien évident que nous n'attendons pas d'une société gynécocratique qu'elle en reconnaisse la profonde vérité, il nous semble tout de même étonnant que la crise du monde moderne ait été étudiée et critiquée sous tous ses aspects, sauf sous celui-là, alors qu'il en constitue précisément l'une des causes principales. *Révolte contre le monde moderne* avait pu laisser croire qu'EVOLA rendait l'homme entièrement responsable de la condition de la femme dans la société actuelle; ici, on verra que, la perspective étant différente, il a un jugement plus nuancé

sur la question, tout en affirmant de nouveau que l'homme a un rôle déterminant et décisif dans le processus de rectification de la femme.

De quoi s'agit-il ? Evola, s'il souscrit évidemment aux mesures prophylactiques et défensives visant à protéger la race du corps contre les altérations et les mélanges, va plus loin en parlant de "discrimination interraciale". L'idée est qu'une race est composée de plusieurs sangs, qu'il y en a un qui est supérieur aux autres et qu'il arrive un moment où elle doit se déterminer pour celui-ci, choisir l'orientation spirituelle qui correspond à sa vocation, cependant que, à l'intérieur de cette race, l'individu doit aussi faire ce choix, sachant que, de même que parmi les races, il est des individus dont la nature supérieure les prédispose à occuper un rôle central et directeur dans l'histoire. Ainsi, dans un peuple, il y a, d'une part, l'élite, des chefs spirituels, des modèles de perfection raciale, et, de l'autre, le peuple, dans lequel la race se réalise dans une mesure plus ou moins grande selon les individus.

Trois éléments principaux vont concourir à provoquer ce choix et à soutenir le processus de rectification raciale : le mythe et le symbole, qu'EVOLA, traditionnellement, conçoit comme le reflet d'une réalité surnaturelle, doivent permettre, point d'une grande importance, de "galvaniser et de façonner les forces émotionnelles d'une collectivité" ; un climat de haute tension héroïque ; une mystique "austère". Enfin EVOLA, à cet égard, parle d'une "liturgie de la puissance" et indique qu'un État totalitaire, autoritaire et organique saurait difficilement s'en passer. Les grandes manifestations de masse des démocraties communistes en représentent la caricature démonique ; mais, si ces forces peuvent tirer vers le bas, elles peuvent aussi tirer vers le haut. Tout dépend, dans cette dernière analyse, de la valeur spirituelle de ceux qui les évoquent. Il ne faudrait pas oublier, d'ailleurs, que politique et art au sens supérieur furent liés, sans le moindre romantisme, jusqu'à une époque relativement récente, dans toutes les sociétés traditionnelles. Le caractère dérisoire, pour rester courtois, des "meetings" et des "forums" politico-médiatiques contemporains, qui témoigne de la perte de pouvoir de l'homme d'État et de la mort du politique souhaitée par le marxisme, ne devrait pas échapper à ceux qui sont sensibles à la "forme".

En adéquation avec la tradition, bien au-dessus des antithèses manichéennes de la pensée moderne, EVOLA, tout en rejetant évidemment le système multipartite, écarte également le concept du parti unique, en totale contradiction l'un et l'autre, il faut y insister, avec l'idéal d'un État digne de ce nom ; à ceci près que, pour des raisons pratiques assez évidentes, il n'est pas dit que le parti unique ne puisse pas servir de transition historique entre les pseudo-États républicains et l'État traditionnel. Cette élite, institutionnalisée, EVOLA la conçoit comme un ordre. De toute façon, il faut bien être conscient que l'institutionnalisation de cette élite est la condition *sine qua non* de la rectification de la race et, au-delà, du retour à une civilisation normale, tant il est vrai que, quel que soit le système politique en place, tout vient toujours du sommet, pour le pire lorsqu'il est occupé par les pires, pour le meilleur lorsqu'y siègent les meilleurs. De toutes les conditions énoncées par EVOLA, s'il en est une qui n'était point présente à l'époque où il a conçu et formulé la doctrine de la race, c'est la dernière, qui, à l'heure actuelle, tout comme les autres, semble à des années-lumière de l'être. D'où, plus que jamais, l'exigence d'orienter ceux qui sont encore debout en leur fournissant des points de repère sûrs et solides, de véritables principes qui, de par leur nature, restent valables en tout temps et en tout lieu. Quant à se demander si la tentative d'Evola était illusoire, ceux qui dédaignent l'action au profit de la spéculation métaphysique gagneraient certainement à relire les premières lignes de l'introduction au *Règne de la quantité* de René GUÉNON, qui du reste, avait laissé publier en italien trois de ses articles dans le quotidien *Le Régime Fasciste*, auquel collaborèrent de nombreux représentants allemands et autrichiens de la "révolution conservatrice".

Synthèse de doctrine de la race, dont l'une des qualités majeures et l'un des mérites est d'essayer de rapprocher la tradition allemande et la tradition italienne ("l'esprit romain" et "l'âme germanique") en faisant ressortir ce qu'elles ont en commun, c'est-à-dire l'essentiel, une spiritualité solaire, devait être rejetée, pour des raisons que l'on devine déjà, aussi bien par les politiques que par les racistes de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste. MUSSOLINI, dont EVOLA cite à plusieurs reprises des extraits de discours dans la cinquième partie de l'ouvrage, eut beau montrer

de la bienveillance et une certaine compréhension à son égard, rien n'y fit; ce fut le racisme scientiste et biologique qui prévalut, et sous des formes toutes plus caricaturales les unes que les autres. Pour mesurer l'incompréhension forcenée de ses contemporains envers *Synthèse de doctrine de la race* citons un passage particulièrement révélateur de la recension qu'en fit la revue *Civilisation Fasciste* : « *Le Fascisme de Julius EVOLA parvient, malgré tous ses efforts en sens contraire, à une singulière forme d'antiracisme. (...) L'apriorisme antimoderne de Julius EVOLA rend le Fascisme étranger à l'Occident : c'est une interprétation décadente que le Fascisme ne peut pas faire sienne. (...) En tant que fascistes, nous ne pouvons que nier la validité d'une doctrine de la race "autonome", surtout lorsque le terme de "race" recouvre un point de vue qui se réfère à une métaphysique qui n'est pas de notre monde culturel. (...). Voilà pourquoi ceux qui lisent Julius EVOLA ont la désagréable impression que le Fascisme leur est presque étranger, qu'il est adopté comme "instrumentum regni" pour l'affirmation d'autres principes et qu'il n'a pas grande incidence sur la politique. Ici, le Fascisme n'est plus fin, mais moyen* ». *La Défense de la race* renchérit : "Notre racisme doit être celui de la chair et du sang". On en viendrait presque à penser que *Synthèse de doctrine de la race* n'a pas été lue, si l'on ne savait pas que le matériau humain, à l'évidence, n'était pas toujours de première qualité sous le fascisme. Pour l'Allemagne, nous ne disposons pas de recension de *Synthèse de doctrine de la race*, dont MUSSOLINI autorisa EVOLA à intituler l'édition allemande *Synthèse de doctrine fasciste de la race*, mais les archives de l'*Ahnenerbe*, l'organisation nationale-socialiste chargée des recherches scientifiques dans le domaine de la race, nous ont livré des documents qui en disent assez long sur les relations entre EVOLA et les hautes sphères du régime hitlérien. Il s'agit de rapports confidentiels de fonctionnaires de services secrets allemands sur l'auteur italien à l'occasion d'une tournée de conférences qu'il effectua en Allemagne en 1938 : si Walther WOST, le directeur de l'Ahnenerbe et de la publication raciste *Germanien*, tenait EVOLA en haute considération, il reste que, dans un de ces rapports, transmis à HIMMLER, on propose de "ne fournir aucun soutien concret aux efforts actuels d'EVOLA pour créer un ordre secret supranational", de "neutraliser son action publique en Allemagne (...) sans recourir à des mesures spéciales

(*sic*) et d'empêcher d'autres pressions de sa part sur les dirigeants et les fonctionnaires du Parti et de l'État". Même s'il est hors de question de mettre sur le même plan des directives contenues dans des rapports secrets et des prises de positions dans des revues officielles, et que l'on sait qu'un certain nombre de "blocages" ont existé dans la hiérarchie nazie, empêchant les informations capitales de remonter jusqu'au sommet, on ne peut que constater qu'EVOLA fut bel et bien frappé d'ostracisme en Allemagne.

Qu'à cela ne tienne : plus de soixante ans après sa publication, loin d'avoir pris une ride, *Synthèse de doctrine de la race* reste, d'une grande actualité, aussi bien sur le plan doctrinal, où règne en la matière la confusion la plus totale, que dans le domaine pratique – il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. Le lecteur qui ne l'est pas ne tardera pas à se rendre compte que ce livre n'est pas tout à fait un ouvrage comme les autres, pour lequel vaut aussi la remarque lucide que faisait son auteur sur le racialisme : « *Réagir contre le racialisme, sentir en soi une révolte contre ses propres idées, c'est se prouver que l'on n'est pas très en ordre avec la race; trouver que le mythe aryen et nordico-aryen a un côté ridicule et "scientifiquement" insoutenable, c'est se forger un alibi pour une vocation non aryenne et non nordique, qui ne peut pas ne pas être en relation avec le substrat d'une race du corps (ou, du moins, d'une race de l'âme) correspondante, dans la personne en question.* »

B. K.

INTRODUCTION

COMME ELLE FAIT DÉSORMAIS PARTIE de l'idéologie fasciste, la doctrine de la race, ou racialisme, ne peut être considérée ni comme une discipline spéciale et technique, plus ou moins voisine du domaine de l'anthropologie générale et de l'ethnologie, ni comme un chapitre d'hygiène sociale, auquel, pour différentes raisons, même d'ordre contingent, on a dû aujourd'hui donner une importance particulière. Il faut au contraire considérer la doctrine fasciste de la race, *in primis* et *ante omnia*, selon la valeur politique précise qui est la sienne et l'assimiler aussi à une nouvelle conception générale, une nouvelle attitude de l'esprit. Cette attitude, adoptée avec cohérence, est censée s'affirmer de nouveau dans différents domaines, dont, jusqu'à hier – c'est-à-dire à l'époque où dominait la mentalité rationaliste et positiviste – on pensait que beaucoup ne pouvaient, ni ne devaient, avoir de relation avec des problèmes de ce genre. La doctrine de la race a certainement ses aspects particuliers, strictement biologiques et anthropologiques ; mais ces aspects, étant donné surtout la façon dont il faut poser le problème de la race en Italie, n'acquièrent leur juste valeur qu'en fonction d'une conception et d'une doctrine plus générales. Avec la doctrine de la race, à une vision du monde s'en substitue une autre, de laquelle découlent, pour tout un ensemble de disciplines spéciales, des principes méthodolo-

giques particuliers et bien précis. Sous sa forme supérieure, la doctrine de la race équivaut effectivement à une idée spirituellement et culturellement révolutionnaire. Elle peut avoir valeur de "mythe" au sens sorélien, c'est-à-dire d'idée-force, de centre de cristallisation pour les énergies créatrices et les instincts d'une époque.

Mais, si on la considère de ce point de vue totalitaire, la doctrine de la race en Italie représente, dans une large mesure, quelque chose qui attend encore d'être pleinement développé. Pour l'instant, on a surtout fait ressortir l'aspect polémique et le propagandisme du racisme, eu égard, par exemple, aux relations qu'il a avec l'antisémitisme, puis certains de ses aspects pratiques et prophylactiques se rapportant à la défense de l'homme blanc contre le métissage et tout autre mélange contaminateur. Quant à l'aspect positif, proprement doctrinal et, enfin, spirituel, du fait qu'une préparation correspondante a fait défaut à l'époque précédente et que, dans ce domaine, une compétence et une vocation ne s'improvisent pas du jour au lendemain, il serait encore difficile d'indiquer, chez nous, quelque chose d'important, d'original et d'approfondi ; ce qui ne manque pas, en revanche, ce sont les exercices de dilettantes, les formulations aussi brillantes du point de vue journalistique que pauvres en principes, les articles et les essais qui, de toute évidence, ne sont écrits que pour satisfaire à la demande actuelle d'arguments raciaux, dont le racialisme, cependant, se réduit à la répétition des mots "race" et "souche", même là où ils sont hors de propos ou finissent par perdre toute signification précise.

Mais, surtout, cela démontre que, chez nous, l'exigence d'une formulation vraiment totalitaire de la doctrine raciale, d'une formulation originale, conforme aussi bien à notre tradition qu'à ce que, en général, nous avons l'habitude d'appeler l'esprit traditionnel, n'est pas encore assez forte. Là est pourtant l'essentiel, si l'on veut écarter le soupçon – volontiers entretenu par certains milieux intellectualisants et hébraïsants – selon lequel le racialisme, chez nous, est une espèce de feu de paille qui s'est allumé dans des circonstances fortuites et, qui plus est, une marchandise d'importation, fruit d'une influence germanique. Il faut donc aller de l'avant, en venir à une conception complète de

la race et expliquer les rapports qui existent entre les races, les possibilités les plus élevées, les plus spirituelles de la révolution et de l'idée fasciste et, enfin, notre héritage traditionnel.

Il y a cinq ans, pour cette même collection, nous avons écrit un exposé de toutes les principales théories racistes, à partir de celles de FICHT et de HERDER, à l'époque romantique, jusqu'à celles des représentants nationaux-socialistes de ce courant. Cet exposé, qui est – de l'avis général – un des plus complets qui existent jusqu'à présent sur la question en Italie, eut à suivre le critère de la plus grande objectivité et de l'impersonnalité. Nous nous sommes donc abstenu de prendre position sur les différentes théories racistes ; nous avons seulement cherché à en restituer le plus fidèlement possible l'esprit, laissant le lecteur libre de réagir et de juger au mieux de ses intérêts. Ailleurs, dans d'autres livres, dans différents essais, nous avions cependant déjà donné les éléments pour s'orienter en la matière ; après l'incorporation officielle et définitive de l'idée de la race dans le Fascisme, nous avons fait, de façon plus détaillée et systématique, d'autres mises au point, directes, sur la doctrine et la critique racistes. Étant donné, cependant, que les choses sont telles qu'on l'a dit, que c'est en vain que nous avons attendu l'apparition, dans notre culture, de formulations complètes et cohérentes de la doctrine de la race, et que, même, plus d'une fois, nous nous sommes trouvé face à de mauvaises imitations de formes étrangères sans la moindre consistance, nous nous sommes décidé à compléter notre exposé par de nouveaux développements ; brefs, ils ne prétendent ni épuiser le sujet ni être un véritable traité de racialisme, mais veulent seulement indiquer les points de référence nécessaires à tous ceux qui souhaitent s'orienter et savoir que penser des différents problèmes soulevés par la doctrine en question, de sorte qu'une mentalité conforme à celle-ci puisse se former, fondée sur de solides principes, prémunie, donc, contre toute possible déviation ou altération, susceptible d'être justifiée selon des idées qui ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier, ni de tel ou tel penseur, philosophe ou chercheur isolé, mais ayant valeur de "tradition" au sens supérieur. En partant des données que nous avons précisées, celui qui sent qu'il a la vocation ou la qualification pourra donc aller de l'avant et développer systématiquement la doctrine dans telle

ou telle de ses branches. En réalité, à la lecture de ce livre, chacun pourra se rendre compte de l'étendue du domaine à explorer, mais aussi de l'importance de l'œuvre à accomplir.

Cet ouvrage, on peut donc le considérer comme la seconde partie – à la fois critique et constructrice – du *Mythe du Sang*, qui, comme nous l'avons dit, se limitait à une simple exposition et à une étude de tous les éléments qui ont contribué à la formation du "mythe" raciste. Le lecteur, naturellement, pour information, y est renvoyé ; ici, nous ne pouvons certes pas l'écrire une seconde fois, mais seulement souligner, le cas échéant, ces thèmes de tel ou tel courant racialiste qui peuvent servir de base à une critique discriminante ou contribuer à préciser une doctrine de la race au sens déjà indiqué, traditionnel et fasciste.

PREMIÈRE PARTIE

LA RACE COMME IDÉE RÉVOLUTIONNAIRE

1. Le racialisme comme antiuniversalisme.

DU POINT DE VUE PROPREMENT POLITIQUE, d'abord, ce serait une erreur de considérer le racialisme comme un élément hétérogène, rattaché pour des raisons contingentes à l'idéologie fasciste. La doctrine en question, correctement comprise, peut au contraire représenter un renforcement et un autre instrument du Fascisme, en tant que créateur d'une nouvelle civilisation antiuniversaliste, antirationaliste, anti-individualiste. Elle peut ainsi représenter une nouvelle étape, liée par un rapport d'étroite cohérence aux précédentes, de la Révolution.

En effet, sous son aspect politique le plus général et le plus communément connu, le racisme s'entend à déterminer le type humain prédominant dans une communauté nationale donnée, à le préserver de toute altération, de toute contamination, à l'intensifier, à y faire correspondre un sentiment déterminé, un orgueil déterminé, qui développera, tonifiera, rendra plus concret et "organique" le sentiment national – plus général. Il s'agit ainsi, en premier lieu, d'une continuation de tout ce que le fascisme a cherché à réaliser depuis son avènement en

matière de politique et d'hygiène sociales, et, d'autre part, d'école de virilité et de force pour le peuple italien, et surtout pour les nouvelles générations. La conquête de l'empire africain a eu pour conséquence naturelle l'instauration d'un nouvel ensemble de mesures protectrices et prophylactiques, procédant d'exigences analogues; par ailleurs, il convenait évidemment que, au contact de peuples inférieurs, l'Italien saisisse pleinement les différences, sa dignité et sa force.

Sous un second aspect, interne, celui-là, le racialisme se présente comme une autre "puissance" du nationalisme, car le sentiment "racial" – même lorsque cette expression équivaut plus à un mythe qu'à une idée bien précise – est évidemment quelque chose de plus que le sentiment national. Comme mythe politique, la "race" est la nation vivante, qui n'est pas plus enfermée dans d'abstraites limites juridiques et territoriales qu'elle ne se réduit à une simple identité de civilisation, de langue, d'histoire. Le sentiment "racial" est plus profond que tout cela; de tout cela, il est à la racine; il est inséparable d'un sentiment de continuité, il éveille des résonances profondes dans l'être humain. C'est cette vérité-là qui se reflète même dans la sagesse populaire, dans des expressions comme "la voix du sang", "la race ne ment pas", "il a de la race", "vengeance", "la faute du sang".

Ainsi, la nouvelle doctrine ranime un sentiment dont les racines plongent dans des formes de communauté au fond prénationales, dans la communauté propre à la lignée, à la *gens*, à la fratrie, à la famille patriarcale ou même patricienne, où il correspondait effectivement et positivement à une unité vraiment commune de sang. Dans sa conception moderne, la nation se présente déjà comme une unité de type différent, définie par d'autres éléments, en plus de la simple consanguinité, tant directe qu'indirecte. Ces considérations suffisent à faire apparaître clairement que, pour pouvoir légitimement passer du sentiment national à la conscience raciale, si l'on ne veut pas se limiter au "mythe", c'est-à-dire à une idée dont la validité réside moins dans sa vérité et dans son fondement objectif que dans son pouvoir suggestif, il faut en venir à une conception de la race assez différente de celle, élémentaire, qui est définie par le sang et, en général, par l'élément purement biologique, car il faut tenir compte, en elle, d'une série d'autres facteurs.

Ce point sera amplement traité par la suite. Pour l'instant, sur la base de ce que l'on a indiqué, nous dirons que l'idée raciale, en tant qu'idée politique, présente les mêmes avantages qu'un nationalisme éclairé et traditionnel, ainsi que les mêmes dangers qu'un nationalisme de type démagogique, exclusif et particulariste.

Les avantages se rapportent à la complète opposition à tout mythe égalitaire et évolutionniste, à la réfutation de l'idéologie démo-maçonnique et de la philosophie des lumières, relatives à l'identité et à l'égale dignité de tout ce qui a forme humaine. Selon la doctrine raciale, l'humanité, le genre humain est une fiction abstraite – ou la phase finale, concevable seulement comme limite, mais jamais entièrement réalisable, d'un processus d'involution, de désagrégation, d'écroulement. En règle générale, la nature humaine est au contraire différenciée, différenciation qui se reflète justement, entre autres, dans la diversité des sangs et des races. Cette différence représente l'élément principal. Elle est non seulement la condition naturelle des êtres, mais encore une valeur éthique, c'est-à-dire quelque chose de bien en soi et qu'il faut défendre et protéger. Sous certains aspects, tous les hommes montrent certainement quelque chose de commun. Mais ceci ne doit pas prêter à équivoque.

Le racialisme, à cet égard, se présente comme une volonté – que l'on pourrait bien appeler classique – de "forme", de "limite" et d'individuation. Il exhorte à ne pas considérer comme essentiel tout ce qui, représentant le général, l'informe, l'hybride, équivaut en réalité à un "moins", à un résidu de matière non encore formée. Comme on l'a indiqué, tout ce qui est commun ne vient au premier plan, n'apparaît comme "valeur" et en qualité d'"immortels principes", que dans les périodes de régression et de décomposition ethnico-culturelle, où, justement, la "forme" retourne à l'informe. L'"universalisme" – compris, selon l'emploi assez abusif, mais malheureusement devenu courant, du terme, comme internationalisme et cosmopolitisme – il ne faut pas le considérer, à cet égard, comme une idée parmi d'autres, mais comme l'écho et presque l'indice barométrique d'un climat certain de chaos ethnique et de dénaturation des types. Il n'y a que dans un tel climat qu'il est "vrai" : en tant qu'image de la réalité.

Que le racialisme, à cet égard, renforce le nationalisme dans ses aspects positifs, c'est bien évident. L'un et l'autre représentent une réaction salutaire, aussi bien contre le mythe démocratique que contre le mythe collectiviste, celui de la masse prolétarienne sans patrie et sans visage; ils représentent une victoire de la qualité sur la quantité, du "cosmos" sur le chaos, et, comme on vient de le dire, de la forme sur l'informe. Sous tous ses autres aspects positifs, que nous déterminerons, le racisme reflète toujours ces significations-là, et, selon ces significations, c'est une doctrine et un "mythe" qu'il faut juger, du point de vue traditionnel, "en ordre". Du point de vue politique, d'autre part, le réveil du sentiment national et racial est une des conditions préliminaires indispensables à la réorganisation cohérente de toutes ces forces qui, à travers la crise du monde moderne, étaient sur le point de se disperser et de sombrer dans le bourbier d'une indifférenciation mécanico-collectiviste et internationaliste. Cette tâche est une question de vie ou de mort pour l'avenir de la civilisation européenne tout entière.

2. Le racialisme comme anti-individualisme. Race et personnalité.

Le racialisme est, en outre, anti-individualisme. Il continue le fascisme, car – de même que le fascisme et que toute conception politique normale – il se refuse à considérer l'individu en "soi" comme un atome qui devrait presque tirer du néant tout ce qui fait sa valeur; au contraire, il considère l'homme comme membre d'une communauté – par rapport à l'espace – et – relativement au temps – comme une entité inséparablement liée à la continuité, dans le passé et le futur, d'une lignée, d'une souche, d'un sang, d'une tradition. D'où, dans le racialisme, l'importance particulière des lois de l'hérédité, dont nous aurons par la suite à définir la signification et la véritable portée.

Naturellement, si on n'a pas une connaissance exacte des principes, il est toujours possible de finir par se fourvoyer, et c'est ce qui arrive lorsque le coup porté à l'individu tend à impliquer cette chose bien différente qu'est la personnalité. La personnalité n'a rien à voir avec l'"individu", qui, dans sa prétention à être un atome autosuffisant, est une abstraction, une fiction. La personnalité est au contraire quelque chose d'organique; le sang, la souche et la tradition en sont les éléments constitutifs et indissociables, de sorte que le renforcement de ces valeurs – favorisé par le racialisme – ne peut que la renforcer et l'affermir. Il est vrai que le collectivisme, combattu dans l'internationalisme, le communisme et les idéologies corruptrices du même acabit, cherche parfois à réapparaître sous une forme raciale, en affirmant que le dénominateur commun représenté par la nation-race et le sang constitue le point de référence suprême, au-delà de toutes les valeurs de la personnalité et de toutes les différenciations. Une conception cohérente, complète et traditionnelle de la race, comme nous le verrons, évite une semblable erreur et ne suit pas certaines tendances extrémistes du racialisme germanique. Il est certain, en tout cas, que les valeurs de la personnalité ne peuvent s'imposer qu'après avoir détrôné celles que l'"individu", contrefaçon, copie sans âme et mécanisée de la personnalité, s'était abusivement attribuées à l'époque du libéralisme et du rationalisme : c'est exactement en ce sens que l'idée raciale doit être amenée à agir.

Cette relation entre les valeurs de la race et celles de la personnalité, d'autre part, est aussi confirmée par le fait que le racisme, du point de vue politique, s'oppose au mythe démocratique et égalitaire, à la philosophie des lumières, comme, déjà sur le plan social, il s'élève contre les constructions et les superstitions de la culture laïque et profane de la civilisation bourgeoise en affirmant le principe d'une qualité, d'une noblesse et d'une dignité qui ne "s'apprennent" pas, mais que l'on possède ou que l'on ne possède pas, qui sont irremplaçables, qui constituent justement des qualités raciales, liées à une tradition et à des forces bien plus profondes que celles de l'individu et de son intellect abstrait. Ces qualités que l'on ne peut ni "construire" ni acquérir, déterminées par tout ce qui est caractère, susceptibles, donc, de passer à l'état latent, mais, sauf cas exceptionnels, jamais destructibles, sont exactement celles qui peuvent vraiment favoriser le développement de la personnalité, non seulement sur le plan "naturel", mais encore – comme nous le verrons aussi – sur le plan "surnaturel". La doctrine de la race renvoie donc, à cet égard, au concept aristo-

cratique de l'hérédité et du caractère en un certain sens fatal ou fatidique de toutes les qualités supérieures et de tous les types humains supérieurs. Voilà une exigence qui, dans son caractère traditionnel, est destinée à agir sur le climat humanitaro-égalitaire et le nivellement des valeurs de l'époque moderne, de façon effectivement, violemment révolutionnaire.

3. Le racialisme comme antirationalisme. La théorie du milieu.

Par l'importance qu'il accorde aux qualités raciales innées, qui s'expriment plus dans le caractère : le sentiment de l'honneur, le courage, la fidélité, l'attitude intérieure par rapport au monde et à la vie, que dans des valeurs intellectuelles, esthétiques et "culturelles", le racialisme représente évidemment, outre un anti-individualisme, un antirationalisme. Ici, la conception correcte, traditionnelle, de la race dépasse les deux pôles d'une antithèse réductrice aujourd'hui assez répandue : elle encourage ainsi une critique de l'élément rationaliste non en vertu de ce qui est inférieur à la raison, mais bien au nom de ce qui lui est supérieur. Non pas irrationalisme, mais suprarationalisme. Nous le verrons : être "racé" au sens fort et supérieur est une qualité qui transcende aussi bien les qualités "culturelles" que les qualités naturalistes de ceux qui se réduisent à des faisceaux d'instincts.

Sous un aspect plus particulier, la doctrine de la race s'oppose directement à la théorie de l'influence du milieu, qui a été un auxiliaire scientiste du marxisme et de l'humanitarisme. Pour pouvoir défendre le dogme de l'égalité fondamentale de tous les êtres humains malgré les démentis précis que, en matière d'inégalité tant des individus que des races, l'expérience et l'histoire infligent, le marxisme et le libéralisme s'emparèrent de la théorie du milieu. Selon cette théorie, toute diversité se ramènerait à l'influence extérieure exercée par les conditions du milieu, qu'il soit naturel, social ou politique. Toute différence serait donc seulement extérieure, accidentelle et contingente, et pourrait toujours être supprimée moyennant une modification opportune des conditions extérieures. Ce point de vue a pour corollaire l'humanitarisme : s'il y a des êtres inférieurs, indignes

ou tarés, ils ne le sont pas par nature, mais en tant que "victimes du milieu". Ainsi, d'ailleurs, n'y a-t-il pas à parler à leur égard de véritable responsabilité.

Le racisme oppose à cette conception la théorie de l'hérédité, selon laquelle les différences entre les êtres ont une cause non externe, mais interne ; elles ne sont pas accidentelles, mais essentielles, congénitales, conditionnées par l'hérédité. Les conditions extérieures peuvent bien favoriser ou entraver le développement des dispositions innées, mais aucune force ambiante, aucune force agissant de l'extérieur, qu'elle soit de nature morale ou matérielle, n'est capable de transformer l'essence la plus intime de l'homme. Dans le cas extrême, les conditions extérieures vont déterminer l'apparition d'un type donné sous une forme différente : une forme qui, cependant, disparaît en cas de rétablissement des conditions normales. Mais, s'il en est ainsi, la valeur de chacun, tant dans le bien que dans le mal, loin d'être l'effet d'un milieu bon ou mauvais, provient de qualités héréditaires corrélatives à un sang donné et à une race donnée, puis, plus particulièrement, aux déterminations spécifiques que l'un et l'autre subissent aux différents stades de l'individuation. Les conséquences de ce nouveau point de vue dans le domaine pédagogique, social et même juridique, sont tellement évidentes, qu'il est inutile de les souligner ici. Telle est la voie qui, intelligemment suivie, peut conduire au dépassement complet de nombreux mythes encore en vogue et de nombreuses utopies de la mentalité démocratique, à l'appui des valeurs de la personnalité ; ces valeurs, en effet, s'évanouissent partout où l'on ne peut plus parler de responsabilité, de nature propre, de destin intérieur.

"Intelligemment suivie", avons-nous dit, car, ici aussi, l'expérience nous montre que les racialistes, lorsqu'ils manquent de principes traditionnels adéquats, peuvent finir par se fourvoyer. Tel est le cas lorsque, en raison d'une assomption scientiste des lois de l'hérédité et d'une interprétation on ne peut plus unilatérale et matérialiste de l'hérédité même, à l'action mécanique du milieu on substitue le fatalisme de l'hérédité, les "victimes du milieu" faisant place aux victimes gratuites de déterminismes ataviques remontant à la nuit des temps. Raciste, à sa façon, aurait été, à cet égard, le Juif LOMBROSO, avec sa fameuse théorie

du délinquant-né, irresponsable parce que dernier témoin d'une race, d'un type biologiquement bien définissable, enclin, par atavisme, à des actions criminelles. Une conception complète et cohérente de la race dépasse cette déviation. Nous le verrons en détail par la suite, en exposant la doctrine traditionnelle relative à la double hérédité, ainsi qu'en indiquant les limites de la validité des lois de MENDEL. Nous nous limiterons ici à dire que le concept d'hérédité est bien naturellement inséparable de celui de race et que, selon la conception moderne, les qualités raciales ne sont pas, comme dans l'ancienne anthropologie, des caractéristiques abstraites typiques d'un groupe d'individus donné, mais des caractéristiques héréditaires; toutefois, il ne faut pas concevoir la race et l'hérédité comme des déterminismes naturalistes, mais – essentiellement – comme des forces, des potentialités, des énergies formatrices de l'intérieur, et même, dans une certaine mesure, d'en haut. Telle est la condition pour que cette doctrine ait, comme on l'a indiqué, une signification aristocratique, antidémocratique, antibourgeoise, fasciste, qui mette en valeur tout ce qui est intérieur, essentiel, différencié, face à l'hybride, à l'acquis, au "construit".

4. Race et histoire. Le racisme comme anti-évolutionisme.

Le mythe évolutionniste est un autre des mythes auxquels tient l'idéologie scientisto-bourgeoise et démo-maçonnique. De ce mythe aussi, la doctrine de la race se présente comme la radicale antithèse. Pour elle, "l'humanité" en général n'existe pas plus que l'histoire en tant que développement automatique de cette substance humaine homogène selon des lois immanentes ou transcendantes, sociales, économiques ou "idéales", d'un moins à un plus : le "moins" y serait constitué par les civilisations de type traditionnel, hiérarchique, sacral, et le "plus", en revanche, par les civilisations "sociales", éclairées, brûlant de l'encens sur l'autel des "immortels principes", du scientisme et de l'amoralisme bourgeois. Du point de vue le plus immédiat, le racisme voit au contraire l'histoire comme l'effet de la rencontre, du choc, de l'ascension, du déclin et du mélange des forces de races différentes, de sangs distincts : des forces, à bien y regarder, à la fois

humaines et suprahumaines. C'est donc une vision essentiellement dynamique, combative et antagonique, qui considère non seulement les différents événements historiques décisifs, mais aussi les grandes idées politiques, les différentes formes de civilisation, les grands événements qui changent la face du monde, les différentes structures sociales et, enfin, la phénoménologie des formes de gouvernement et d'État, non comme des réalités autonomes et encore moins comme des causes, mais bien comme les effets, les signes, et presque les symboles de forces raciales correspondantes, ascendantes ou descendantes, en tant que réalités, répétons-le, à la fois ethniques et spirituelles.

La possibilité se présente ainsi de porter un regard neuf sur l'histoire et d'en découvrir différents aspects insoupçonnés et particulièrement instructifs, même s'ils ne sont pas toujours rassurants. Il existe déjà des tentatives de synthèse historique effectuées en partant de ces prémisses : rien de plus, cependant, que des tentatives, qui n'ont que sporadiquement abouti à des résultats plus ou moins valables. C'est donc un domaine qui attend encore d'être exploré de façon adéquate et sérieuse. Dans ce but, on aura besoin d'hommes qui, à une sensibilité raciale particulière et à une connaissance adéquate du plan positif, visible, de l'histoire, joignent cette sûreté de jugement en matière d'idées traditionnelles, qui, à l'heure actuelle, n'est reconnaissable que chez bien peu de personnes.

La doctrine de la race est antihistoriciste et anti-évolutionniste, et elle l'est même dans un sens spécifique, car si on voulait indiquer le sens général approché de l'histoire à partir des origines, on serait bien plus enclin à parler d'involution que d'évolution. Constatant que les événements historiques ont conduit à des mélanges et à des hybridations croissantes, au point qu'il serait difficile d'indiquer, dans quelque nation européenne que ce soit, un noyau de types de race complètement pure, ce sont les civilisations des origines, où les mélanges n'étaient pas encore aussi prononcés et où l'on peut légitimement supposer l'existence de noyaux ethniques primaires suffisamment inaltérés, que le racisme considère comme les formes de civilisation les plus régulières, les plus normales. De plus, toute forme supérieure de racialisme s'aligne sans réserve sur cette nouvelle interprétation des origines, qui désavoue com-

plètement l'hypothèse fondamentale de l'évolutionnisme, c'est-à-dire l'idée selon laquelle, aux origines, vivait un homme bestial et sauvage, issu du singe. Selon le nouveau point de vue, soit un tel homme est une invention, soit il correspond à des races absolument inférieures qui se sont éteintes, quoiqu'elles aient parfois réussi, à travers des hybridations, à transmettre certaines de leurs qualités au véritable type humain, dont l'origine essentielle est cependant ailleurs, dans des races supérieures qui, déjà dans la préhistoire, possédaient une civilisation matériellement peu développée, mais d'un très remarquable niveau spirituel, si remarquable que, dans les souvenirs mythiques qu'en ont conservés tous les peuples, elles sont appelées "races divines" ou "célestes". Nous verrons tout cela en détail en temps voulu. Le racialisme, de toute façon, s'oppose à la théorie évolutionniste, inséparable contrepartie de l'universalisme démocratique et du rationalisme scientiste, en ce qui concerne non seulement l'interprétation générale de l'histoire, mais aussi l'hypothèse biologico-darwinienne, que cette théorie a adoptée et vantée comme une espèce de dogme.

5. Race et culture. Dépassement de la conception neutre de la culture.

La conception totalitaire de la race s'attaque nécessairement aussi à la conception "neutre" des valeurs et de la culture, autre aspect du rationalisme. A celle-ci, elle substitue un sens particulier du critère classique *suum cuique*, "à chacun son dû". La doctrine de la race revendique donc aussi bien le droit que la possibilité de considérer non seulement les différentes formes d'art et de littérature, mais aussi les "vérités" philosophiques ou sociales, les différents types de droit, de conscience religieuse, de science même, non dans l'abstrait, selon un critère de validité universelle, mais à la lumière du principe selon lequel ce qui est adéquat, salutaire et fécond pour une race donnée peut cesser de l'être pour d'autres races et exercer, au contraire, une influence délétère et dénaturante. On combat ainsi le mythe des valeurs "neutres", on tend à considérer toute valeur non comme une entité autonome et abstraite, mais, en premier lieu, comme l'expression d'une race intérieure donnée – on verra le

sens précis de cette expression lorsque nous exposerons la doctrine des trois degrés de la race – et, en second lieu, comme une force qu'il faut étudier par rapport à ses effets concrets non sur l'homme en général, mais sur différents groupes humains, différenciés par la race. *Suum cuique* : à chacun sa "vérité", son droit, son art, sa vision du monde, et même, dans une certaine mesure, sa science (en tant qu'idéal de connaissance) et sa religiosité ; nouvelle expression de l'amour classique pour la "forme", pour la différence et pour la limite, qui inspire, dans ses formes les plus caractéristiques, la doctrine de la race.

Naturellement, une fois adopté ce point de vue, il faut se garder de tomber dans l'erreur d'un relativisme pur et simple, d'une tour de Babel où la "langue" d'une race devient incommunicable, incompréhensible pour toutes les autres. Certains milieux racialistes, influencés par des idées protestantes, y sont effectivement tombés, qui, en mettant l'accent sur le principe de l'inégalité et de la pluralité, n'ont pas pu s'empêcher de professer un irrationalisme et un particularisme souvent conjugués à un sentiment anti-romain certain : les races et même les nations deviennent presque des monades, des mondes en vase clos, et chacun est désormais sa propre mesure. "Toute race", dit-on, "est une valeur suprême". Ces excès, une doctrine de la race d'intonation traditionnelle se doit naturellement de les éviter, en reconnaissant la possibilité d'intégrer le principe de l'inégalité et de la différence, qui procède de la race sur le plan culturel aussi, au principe hiérarchique. Car, et c'est son véritable sens, la doctrine de la race a de l'aversion pour tout ce qui, caractérisé par l'hybridisme, l'indétermination, l'indifférenciation, est au-dessous ou en deçà des différences ; contre ce qui, en revanche, est au-dessus ou au-delà des différences, nous ne pouvons émettre aucune réserve sérieuse. Si, au moins pour réagir de façon salutaire contre le nivellement cosmopolite des valeurs culturelles propres à l'époque qui nous a immédiatement précédés, il faut se rendre compte qu'il y a différentes façons de concevoir les "valeurs suprêmes", qui, adéquates et fécondes pour tel peuple, ne le sont plus pour d'autres, il n'est pas interdit de penser, sur la base de ce que nous appellerons proprement les "races de l'esprit", que, dans des cycles de civilisations de races de souche apparentée, l'unité puisse se concilier avec la diversité et que le *suum cuique* n'exclue aucun point de référence

supérieur. Par opposition à l'universalisme combattu par le racialisme, ces points de repère, d'une certaine façon supra-raciaux, nous ne les concevons pas dans l'abstrait, mais bien en étroite relation avec une race dominatrice qui "donne le ton" aux civilisations et aux valeurs d'un ensemble de communautés ethniques subordonnées. A la différence des races correspond une différence de dignité, une diversité de qualification pour les fonctions civilisatrices supérieures. De là le mythe des "races supérieures", de ces races qui peuvent légitimement s'attribuer, au sens éminent du terme, une mission de domination, d'organisation, de direction historique. Comme nous le verrons, pour les cycles de civilisation des peuples d'origine indo-européenne, le racialisme considère comme fondée l'affirmation selon laquelle la race nordico-aryenne a eu et peut encore avoir cette dignité de race supérieure. Contre les déviations d'un racialisme extrémiste, qui, en toute logique, devrait isoler chaque race sous cloche, la privant ainsi de toute possibilité d'expansion, de direction supérieure ou de domination au-delà de limites, au fond, seulement naturalistes, il faut considérer ce point comme entendu; indispensable à une formulation impériale et romaine de l'idée raciste, il est confirmé par ce qui fut propre aux grandes civilisations aryennes d'Orient, à la Rome antique et au Moyen Âge romano-germanique.

Ces réserves n'interdisent cependant pas à la doctrine de la race de donner sa juste importance au fait que, si une culture, sous ses aspects les plus abstraits et généraux, peut se transmettre même en l'absence des conditions précises d'une affinité raciale, cela n'est pas le cas lorsque l'on prend en considération des valeurs plus profondes, qui se rapportent moins à l'intellect qu'à une formation particulière du caractère et à une conception plus sévère de la vie, de l'homme et du monde. Ici, effectivement, une certaine affinité de sang est nécessaire pour que des valeurs de ce genre s'enracinent, agissent, réveillent des forces vivantes. Si, au contraire, la culture et la civilisation héritées remontent à des races vraiment hétérogènes, il ne pourra en résulter qu'un déchirement, les valeurs supérieures resteront abstraites et "intellectuelles", presque à l'état de superstructure, alors que les forces les plus profondes et les plus organiques, entravées, comprimées, n'auront pas la possibilité de s'exprimer de façon adéquate. C'est pourquoi, comme nous le verrons, il y a des frontières non seulement pour la race du corps et du sang, mais aussi pour celle de l'âme et de l'esprit, frontières que l'on ne peut pas franchir indemne. Il n'y a que par le haut – verticalement et non horizontalement – et, en outre, seulement grâce à des *élites**, qu'une communication sera possible.

Un autre point crucial est à relever. La doctrine de la race tend à développer une nouvelle sensibilité et une nouvelle manière de juger, qui portent, pour ainsi dire, sur le fondement même des idées. Généralement, face à une théorie ou à une philosophie, se posait le problème de sa "vérité" ou de sa "fausseté"; face aux normes de l'action et de la vie, celui du "bien" ou du "mal". Au mieux, outre cette vue abstraite et "objective", on a eu l'interprétation "personnaliste" : on s'est ingénié à interpréter les philosophies ou les morales selon la personnalité de leurs créateurs en tant qu'individus. La mentalité racialiste procède de façon bien différente. Face à une théorie ou à une morale, elle ne se préoccupe pas tant de discriminer, abstraitement, le "bien" ou le "mal", que d'identifier les influences qui l'ont déterminée, la "race de l'esprit" dont elle est l'expression et, donc, la vérité ou la norme. De même que le regard exercé du racialiste "biologique" sait distinguer, dans une physionomie humaine, les traits de telle ou telle race, ainsi, dans le domaine de la culture, un esprit formé au racisme découvre les caractéristiques raciales présentes dans les différentes créations de la pensée, de l'art, du droit, de la politique, et, en tirant les conséquences pratiques, reconnaît ou non, dans une communauté donnée, l'influence qui émane d'elles.

6. La psychologie des profondeurs et la science de la subversion

C'est ainsi que la doctrine de la race, développée avec cohérence, aussi bien dans le domaine de l'histoire que dans celui des différentes créations et œuvres humaines, oppose aux méthodes du rationalisme celles d'une nouvelle psychologie des profondeurs de l'âme. On peut dire qu'elle investit le domaine même de la psychanalyse, c'est-à-dire cette zone d'influences subcons-

* N.d.t. : *élite* est systématiquement en français dans le texte.

cientes, dans une large mesure déterminées par atavisme, qui ont un rôle aussi important que difficilement perceptible au-delà des processus de la conscience réflexive ; mais, naturellement, de la psychanalyse, on rejette et on élimine les préjugés et les erreurs, car, dans les forces profondes qui agissent dans le subconscient individuel et collectif, la doctrine de la race est loin de reconnaître des "complexes" érotiques, d'obscurs instincts, des résidus de la psyché sauvage, comme le fait généralement la psychanalyse. Du reste, à cet égard, parler de subconscience est tout à fait inapproprié. Hors de la conscience commune individuelle, il peut y avoir des influences aussi bien supra-conscientes que subconscientes, et, en définissant proprement le concept de race, nous indiquerons l'erreur de certaines des interprétations purement "vitalistes" de ce concept et nous reconnaîtrons la nécessité d'admettre, à la racine des races supérieures, des forces réellement transcendantes, et, donc, précisément opposées à tout ce qui est subconscience. De subconscience, dans un tel cas, on ne peut parler qu'à l'égard du seul individu, lorsque, dans la pensée et dans l'action, il ne se rend pas compte des influences générales auxquelles, en dernière analyse, il obéit malgré tout, en tant qu'individu d'une race donnée du corps et de l'esprit.

Dans cet ordre de recherches, on peut définir, du reste, une science nouvelle, que nous avons appelée la "science de la subversion". C'est justement à elle qu'il revient de formuler les idées essentielles d'un rejet du judaïsme sérieux en matière de culture : en déterminant la tendance constante, inhérente à de nombreuses créations du judaïsme, à désagréger et à dissoudre, souvent plus ou moins inconsciemment ou sans intention précise, les valeurs de l'homme aryen. Naturellement, il y a bien mieux à faire. L'exploration de cette espèce de "troisième dimension" de l'activité humaine nous donne la nette impression qu'une quantité d'événements et de bouleversements, habituellement considérés comme spontanés, accidentels ou déterminés par des facteurs extérieurs et impersonnels, ont obéi en réalité à une intention occulte, réalisant souvent maintes parties d'un véritable plan, sans que celui qui s'est trouvé être l'exécuteur direct ou indirect de l'une de ces parties s'en soit aucunement rendu compte. C'est par là que se développe cette nouvelle façon, antirationaliste et antipositiviste, de considérer l'histoire et les événements historiques, qui, on l'a dit, est spécifique à la nouvelle mentalité racialiste. En réalité, la "science de la subversion" démontrera que, derrière l'histoire connue, il y a une autre histoire, qui attend encore d'être écrite ; quand elle le sera entièrement, elle jettera la lumière, effrayante pour beaucoup, sur le dessous des événements qui sont sur le point de conduire les peuples européens au bord de l'abîme.

Le lecteur a certainement entendu parler des *Protocoles des Sages de Sion*, ce document tant controversé, dont l'idée centrale est que les événements, les idéologies et les concours de circonstances qui ont conduit l'Europe traditionnelle à sa perte ont une logique propre et correspondent à une espèce de conspiration mondiale. Nous avons précisé ailleurs la signification de ce document[1] et établi indiscutablement son importance pour la "science de la subversion", en tant qu'"hypothèse de travail" pour d'importantes recherches dans le domaine de l'histoire moderne[2]. Quant au monde antique, nous avons eu également l'occasion d'indiquer la possibilité d'utiliser dans une étude raciale spéciale les géniales recherches de Bachofen sur les symboles, les cultes et les formes sociales primordiaux. A cet égard, le monde méditerranéen de l'antiquité nous apparaît sous un jour nouveau et insoupçonné ; il se révèle à nous comme le théâtre d'une lutte tragique et sans répit entre les cultes, les idéaux, les éthiques et les coutumes d'une "race" différente : les uns solaires, ouraniens, héroïques et olympiens, les autres telluriques, liés aux symboles du matriarcat et des puissances souterraines, extatiques et hybrides. Plus loin, nous

1 *Protocoli dei Savi Anziani di Sion*, publié par la "*Vita Italiana*", Milan, 1938, avec une introduction de J. Evola.

2. L'œuvre de Malynski et de de Poncins que nous avons traduite et qui est sortie également chez l'éditeur Hoepli, *La Guerra occulta* (*Armi e fasi dell'attaco giudeo-massonico, alla tradizione occidentale*), Milano, 1938 – *La Guerre occulte*, par Emmanuel Malynski et Léon de Poncins, Paris, Beauchesne, 1936 – constitue une contribution importante à cette exploration de l'histoire moderne, de la Sainte Alliance au bolchevisme.

expliquerons ces termes dans leur acception raciale. En général, il n'y a aucun cycle de civilisation qui, à un œil exercé, ne révèle des événements analogues : événements d'une véritable "guerre occulte" entre races tantôt du sang, tantôt de l'esprit, tantôt et du sang et de l'esprit.

7. Sur l'idée de race pure.

Après avoir considéré ces premiers aspects généraux, sous lesquels le racialisme se présente comme une idée révolutionnaire, capable de définir de nouvelles méthodes, d'ouvrir de nouveaux horizons, de créer une nouvelle mentalité, il faut parler du concept de race en soi et des degrés qu'il implique.

On a déjà indiqué que, lorsque l'on parle de "race italienne", de "race allemande", "américaine", et même "juive", tendant ainsi à rendre la notion de race coextensive à celle de nationalité ou, au moins, de communauté ethnico-culturelle, comme cela arrive dans les applications politiques du racialisme, il ne peut pas s'agir de groupes ethniques primaires à l'état pur, analogues aux éléments ou corps simples indécomposables de la chimie, mais bien de composés raciaux plus ou moins stables et homogènes, qui, avec le concours de différents facteurs, ont donné lieu à un certain type commun fondé en partie sur un élément anthropologique, en partie sur une affinité de sensibilités et de comportements, en partie sur une communauté de destin. Quant aux avantages pratiques et politiques relatifs à l'emploi, à cet égard, de termes comme ceux de "race", "pureté de sang", "défense de la race", malgré leur impropriété, nous les avons déjà indiqués.

Si l'on se plaçait du point de vue doctrinal, les choses se présenteraient naturellement de façon assez différente. La pureté raciale, au sens absolu, n'existe pas aujourd'hui, si ce n'est en quelques très rares exemplaires. Cela n'empêche pas que l'on puisse prendre le concept de race pure comme point de repère, mais en tant qu'idéal et but final. Si, sous ses aspects pratiques, le racialisme a pour premier devoir de protéger des altérations et des mélanges dégradants le type commun, analogiquement défini par des termes comme ceux de "race italienne", "race allemande", sa tâche ultérieure est d'analyser ce type afin de déter-

miner les principales composantes raciales qui y concourent. Après quoi il faut entrer dans un champ évaluatif : une fois distinguées avec précision les différentes races présentes, par exemple, dans la "race italienne", il faut établir quelle est, entre toutes, celle à laquelle on peut légitimement attribuer la valeur de type supérieur et créateur, d'élément central et essentiel pour tout l'ensemble ethnique et culturel auquel correspondent à proprement parler la nation et la race au sens large. Passant donc à la pratique, il faut voir jusqu'à quel point il est possible d'isoler cet élément racial supérieur, de le renforcer, de le mettre au centre d'un processus ayant pour fin de purifier et d'élever le type général, jusqu'à le rendre le plus approximativement conforme à cet élément supérieur. Telle est la voie qui peut conduire à la "race pure", qu'il ne faut donc pas considérer comme l'objet d'un simple constat descriptif, comme quelque chose qui serait déjà là et qu'il s'agirait seulement de protéger ; il ne sert non plus à rien de la reconstruire avec des caractéristiques abstraites, comme s'il s'agissait d'un objet de musée d'histoire naturelle. Elle apparaît plutôt comme un *terminus ad quem*, c'est-à-dire comme un devoir, comme le but final d'un processus actif, créateur, aussi bien biologique qu'éthique et spirituel, de sélection, de discrimination, de transformation. Et tout cela n'est pas possible sans un climat de haute tension spirituelle et sans des méthodes qui, comme nous le verrons, ont un caractère de véritables évocations.

Mais comment définir proprement la race pure ? Que signifie, en général, la race ? Nous en avons déjà indiqué quelques définitions dans *Le Mythe du Sang*. La race, pour les uns (TOPINARD), est "un type héréditaire" ; pour les autres (WOLTMANN), "c'est une unité vivante d'individus d'origine commune, avec les mêmes caractéristiques corporelles et spirituelles" ; pour d'autres encore, c'est "un groupe humain qui, à cause d'un lien, qui lui est propre, entre des caractéristiques corporelles et des qualités psychiques, se distingue de tout autre groupe humain et engendre des éléments toujours semblables à eux-mêmes" (GÜNTHER), ou "une souche définie par des groupes de "gènes" identiques, et non d'hommes semblables du point de vue des formes extérieures : c'est un groupe héréditaire" (FISCHER). Et ainsi de suite. Mais tout cela, loin d'épuiser

la question, l'enferme dans un cadre qui peut être valable pour une espèce animale, mais qui, en ce qui concerne l'être humain, se révèle vraiment insuffisant. Pour pouvoir lui conférer cette dignité et cette importance politique et spirituelle qui ressortent déjà des considérations développées jusqu'ici, la doctrine de la race doit partir d'une conception totalitaire de l'être humain et d'une compréhension exacte aussi bien des éléments qui le composent que des rapports hiérarchiques qui, dans des conditions normales, doivent exister entre ces éléments.

DEUXIÈME PARTIE

LES TROIS DEGRÉS DE LA DOCTRINE DE LA RACE

1. Différentes significations de la race.

Dans un "pur-sang", l'élément central, c'est l'élément biologique, auquel on peut donc légitimement réduire toute considération raciale, alors que ce n'est certes pas le cas pour l'homme, ou, tout au moins, pour tout homme digne de ce nom, qui, lui, est bien une réalité biologique et anthropologique, mais liée à des éléments, des forces et des lois de caractère différent, suprabiologique, aussi réels que la première, sur laquelle ils peuvent avoir une influence souvent décisive. C'est pourquoi une étude raciale de l'homme ne peut pas s'arrêter au seul plan biologique, ni ne doit, en voulant le dépasser, ravaler l'exigence spiritualiste et qualitative initiale au niveau d'un matérialisme répétant, *mutatis mutandis*, la réduction psychanalytique et darwinienne du supérieur à l'inférieur : c'est-à-dire supposer une dépendance unilatérale de la partie psychique et suprabiologique de l'être humain par rapport à la partie biologique. C'est dans ce cas, et dans ce cas seulement, que le racialisme mériterait vraiment l'accusation, formulée par le Juif TROTSKI, de "matérialisme biologique". Le fait est que le

concept de race prend des significations bien différentes selon les catégories d'êtres auxquelles il se réfère : non seulement il ne signifie pas la même chose dans le cas d'une espèce animale ou de l'homme, mais encore, du fait de la diversité du genre humain, il a une valeur différente, ne pouvant certes pas désigner la même chose dans une souche sauvage ou dans une "race supérieure".

Il ne suffit pas non plus, comme Walter GROSS, de concevoir la race comme "cette plénitude de la vie humaine, dans laquelle corps et esprit, matière et âme s'assemblent en une unité supérieure"; quant à savoir si l'une de ces deux choses est déterminée par l'autre, si la forme corporelle est déterminée par l'âme ou vice versa, c'est, d'après lui, une question extrascientifique, métaphysique, qui ne doit pas être prise en considération par le racisme. Encore moins satisfaisante est cette affirmation d'A. ROSENBERG : "Nous n'admettons ni l'opinion selon laquelle l'esprit crée le corps, ni, thèse inverse, que le corps crée l'esprit. Entre le monde spirituel et le monde physique il n'y a aucune frontière nette : l'un et l'autre constituent un tout indissociable." Lorsque la race ne doit plus être considérée comme un "mythe", mais doit devenir l'objet d'une doctrine, on ne peut pas s'arrêter là.

En outre, il faut noter – et cela est très important – que, au fond, si on ne dépasse pas le matérialisme lorsque l'on parle simplement de la race au sens le plus étroitement anthropologique et biologique du terme, on ne le dépasse pas non plus lorsque l'on évoque un "esprit" de la race, au point de formuler une "mystique du sang". Pour arriver à quelque chose de valable, il serait nécessaire de fixer d'autres limites. Il est en effet facile de constater que l'on retrouve aussi un "mysticisme du sang" dans les types les plus bas de société humaine, caractéristique qu'il est de nombreuses communautés sauvages de type "totémique". Le *totem*, ici, n'est rien d'autre que l'âme mystique de la tribu et de la horde, perçue, toutefois, comme étroitement liée à une espèce animale donnée; les individus la conçoivent comme l'âme de leur âme, comme leur élément primaire. Ici, l'individu, avant de se percevoir en tant que tel, se perçoit précisément en tant que groupe, race ou tribu, mais dans un sens tout à fait collectiviste, et c'est de cela qu'il tire ses traits distinctifs fondamentaux, non

seulement biologiques, mais aussi caractérologiques et, dans la mesure où l'on peut en parler ici, culturels et spirituels. A ce stade aussi, la différence entre le corps et l'esprit n'est pas nettement perçue, l'un et l'autre forment une unité indistincte et hybride. On voit donc clairement à quels dangers on peut, sans s'en rendre compte, se retrouver exposé, lorsque l'on part de conceptions de la race et de la "mystique du sang" aussi confuses que celles que nous venons d'indiquer : en combattant l'universalisme et le rationalisme, on court ici le risque de prendre comme idéal ce qui, contre toute apparence, ramène à des formes de vie naturaliste et pré-personnelle, et, donc, d'encourager une véritable involution. Cela apparaît encore plus clairement à la lumière de l'idée traditionnelle selon laquelle les sauvages, dans la plupart des cas, ne représentent en rien les "primitifs", les formes originelles de "l'humanité", mais, au contraire, les derniers résidus dégénératifs, matérialisés, abrutis, de races et de civilisations précédentes, de type supérieur. Ainsi serait-il facile de montrer que le totémisme n'est que la forme dégénérative et crépusculaire d'une "mystique du sang" bien différente, celle qui prit forme dans le culte aristocratique des "héros" ou demi-dieux de divers peuples, ainsi que, dans une certaine mesure, dans celui des lares et des mânes de la romanité patricienne. De tout cela ressort donc très clairement la nécessité de points de référence plus précis.

2. Les trois degrés de la doctrine de la race.

On a dit que le concept de race revêt des significations différentes non seulement par rapport à l'homme ou à une espèce animale, mais aussi par rapport aux différents types humains. Ainsi, nous devons établir une première distinction, fondamentale, entre "races naturelles" et races au sens supérieur, humain et spirituel. Du point de vue méthodologique, il faut se convaincre qu'il est absurde d'envisager le racisme comme une discipline en soi, plutôt que comme une discipline étroitement subordonnée à une théorie générale de l'être humain. De la façon dont on conçoit l'homme dépend aussi le caractère de la doctrine de la race. Si la conception est matérialiste, ce matérialisme se transmettra au concept même de race; si elle est spiri-

tualiste, la doctrine de la race aussi sera spiritualiste, car, même si l'on considère ce qui dans l'être humain est matériel ou conditionné par les lois de la matière, elle n'oubliera jamais la place hiérarchique et la dépendance fonctionnelle de cette partie dans l'ensemble de l'être humain. De ce que la soi-disant objectivité des recherches menées "scientifiquement", à l'exclusion ostensible des questions "métaphysiques", loin d'être, comme elle le prétend, dénuée de préjugés, est, souvent sans qu'elle s'en rende compte, disqualifiée par ceux de la conception matérialiste et profane du monde et de l'homme propre au positivisme et au darwinisme du siècle dernier, proviennent les interprétations unilatérales et les déformations que l'on trouve dans certains traités racialistes, dont l'adversaire cherche naturellement à tirer le plus grand profit possible.

Étant donné que, pour notre part, nous voulons exposer la doctrine de la race du point de vue traditionnel, il va de soi que nous nous appuierons sur la conception traditionnelle de l'être humain, selon laquelle l'homme, en tant que tel, ne se réduit pas à des déterminismes purement biologiques, instinctifs, héréditaires, naturalistes : si tout cela joue un rôle, négligé par un spiritualisme suspect, exagéré par un positivisme myope, il reste que l'homme se distingue de l'animal en tant qu'il participe à un élément supranaturel, suprabiologique, le seul en fonction duquel il peut être libre, il peut être lui-même. Entre ces deux éléments, – principe d'une certaine façon intermédiaire – l'âme. La distinction de trois principes différents dans l'être humain – le corps, l'âme et l'esprit – est fondamentale pour la pensée traditionnelle. Présente, de manière plus ou moins complète, dans les enseignements de toutes les anciennes traditions, elle s'est continuée jusqu'au Moyen Âge même ; la conception aristotélicienne et scolastique des "trois âmes", végétative, sensible et intellectuelle, la trinité hellénique *soma*, *psyché*, *νουσ*, la romaine *mens*, *anima*, *corpus*, l'indo-européenne *sthûla*, *linga*, *kârana-çarîra*, et ainsi de suite, en sont autant d'expressions équivalentes. Il est important de souligner qu'il ne faut pas considérer cette idée comme une interprétation "philosophique" parmi d'autres, à discuter, à critiquer ou à confronter avec d'autres, mais comme un savoir objectif et impersonnel, inhérent à la nature même des choses.

Pour préciser quelque peu les trois concepts, on peut indiquer que l'"esprit", dans la conception traditionnelle, a toujours représenté quelque chose de suprarationnel et de supraindividuel ; il n'a donc rien à voir avec l'intellect ordinaire et encore moins avec le monde terne des "penseurs" et des "gens de lettres" ; il est plutôt l'élément sur lequel repose toute ascèse virile et toute élévation héroïque, tout effort pour réaliser, dans la vie, ce qui est "plus-que-vie". Dans l'antiquité classique, on opposa l'"esprit", en tant que *νουσ* ou *animus*, à l'"âme", comme le principe masculin au principe féminin, l'élément solaire à l'élément lunaire. L'âme appartient déjà plus au monde du devenir qu'à celui de l'être ; elle est liée à la force vitale, ainsi qu'à toutes les facultés de perception et aux passions. Par ses ramifications inconscientes, elle établit un lien entre l'esprit et le corps. Le terme indo-aryen *linga-çarîra*, un de ses aspects, qui correspond au "corps subtil" de certaines écoles occidentales, désigne proprement l'ensemble des forces formatrices, plus que corporelles, moins que spirituelles, en acte dans l'organisme physique, où se font sentir au plus haut point les influences héréditaires et se forment les éléments acquis de nouvelles hérédités. Analogiquement, la triade humaine esprit-âme-corps correspond à la triade cosmique soleil-lune-terre.

En partant de ce point de vue, il faut reconnaître que l'inégalité du genre humain n'est pas seulement physique, biologique ou anthropologique, mais également psychique et spirituelle. Les hommes sont différents non seulement par le corps, mais aussi par l'âme et par l'esprit. En conséquence, la doctrine de la race doit s'articuler en trois degrés. L'examen racial de l'homme en tant que corps, entité purement naturelle et biologique, est la tâche propre au premier degré de la doctrine de la race. Vient ensuite l'examen de l'homme en tant qu'âme, c'est-à-dire l'étude de la race de l'âme. Pour couronner le tout, un troisième degré de la doctrine de la race, c'est-à-dire l'étude raciale de l'homme non seulement en tant que corps et âme, mais, en outre, en tant qu'esprit. C'est seulement alors que la doctrine de la race sera complète et qu'il sera assez facile de dépasser certaines confusions et de repousser les attaques qu'un spiritualisme suspect et de tendance libérale, profitant du caractère unilatéral des interprétations matérialistes que nous avons indiquées, dirige contre le racialisme.

3. Races naturelles et races supérieures.

Avant de parler de chacun de ces trois degrés de la doctrine de la race, il faut noter que si, en principe, ces trois éléments sont présents en tout homme, leur relation et leur importance varient cependant d'un individu à l'autre. A chacun d'eux correspondent des forces et un champ d'action et d'expression régis par des lois différentes. Entre les extrêmes – entre le "corps" et l'"esprit" –, il n'existe pas nécessairement de contradiction. Tout en obéissant à des lois propres, qui doivent être respectées, ce qui dans l'homme est "nature" se prête à être l'organe et l'instrument d'expression et d'action de ce qui, en lui, est plus que "nature". Il n'y a que dans la vision de la vie propre aux peuples sémites et, surtout, au peuple juif, que, sous l'influence d'une donnée constitutionnelle spécifique et de circonstances particulières, la corporéité devient la "chair" en tant que racine de tout "péché" et se fait antagoniste irréductible de l'esprit. Au contraire, en principe, mais aussi du point de vue normatif, les trois principes sont plutôt dans un rapport de subordination hiérarchique et d'expression : à travers les lois du corps se manifeste une réalité animique ou psychique, qui, à son tour, exprime une réalité spirituelle. Une parfaite transparence de la race en tant que corps, âme et esprit, constituerait la race pure. Mais ceci, naturellement, n'est, comme on l'a dit, qu'un concept limite, pour lequel il serait hasardeux d'indiquer une correspondance positive dans le monde actuel, si ce n'est chez quelques très rares exemplaires. Dans presque tous les cas, il s'agit seulement d'approximations : l'un des éléments cherche à trouver, dans l'espace libre que lui laissent les lois de l'élément qui lui est immédiatement inférieur, une expression conforme : en quoi il faut voir non un simple réflexe, mais une action, à sa façon, créatrice, formatrice, déterminante. Même s'il observe les lois de l'harmonie fixées, en musique, par une science précise et une tradition positive, qu'il lui faut précisément observer pour donner à son œuvre un style parfait, un compositeur doit faire preuve de créativité : ses solutions à des problèmes expressifs particuliers peuvent d'autre part être incorporées dans la tradition et représenter autant d'étapes d'une conquête progressive. Il faut penser la même chose du processus expressif qui

s'accomplit grâce aux trois éléments de la nature humaine, surtout si l'on considère l'individu non pas en soi, mais dans le développement d'une souche dans l'espace et le temps.

Mais, si expression et subordination sont les rapports normaux, il peut aussi arriver que les rapports soient anormaux et inversés. Et même, malheureusement, c'est le cas le plus fréquent dans le monde moderne, il arrive que l'homme ait son centre, non pas, comme ce serait normal, dans l'esprit, mais bien dans un des éléments subordonnés, dans l'âme ou dans le corps, élément qui, alors, joue nécessairement le rôle directeur et fait des éléments supérieurs même ses instruments. Élargissant cette idée à ces individualités plus vastes que sont les races, on en vient à la distinction déjà indiquée entre "races naturelles" et véritables races humaines.

On peut comparer certaines races à l'animal ou à l'homme déchu dont l'existence est devenue purement animale : telles sont les "races naturelles". Elles ne sont illuminées par aucun élément supérieur, aucune force d'en haut ne les soutient à travers les événements et les contingences d'une vie qui se déroule tout entière dans le temps et l'espace. C'est qu'en elles prédomine l'élément collectiviste, en tant qu'instinct, "génie de l'espèce", esprit et unité de la horde. Au sens large, le sentiment racial peut être, ici, plus fort et plus sûr que chez d'autres peuples ou souches : toutefois, il représente toujours quelque chose de sub-personnel, de complètement naturaliste : le "totémisme" des peuples primitifs se rapporte précisément à ce plan. C'est dans ces "races naturelles" que les racistes rivés au seul plan scientifique, positif, de la recherche – au racialisme de premier degré – pourraient donc voir se vérifier le plus approximativement leurs idées et les lois qu'ils ont déterminées : puisque, ici, ces lois ne sont guère perturbées par une intervention active des autres principes, que l'on ne peut plus déterminer par les mêmes moyens de recherche.

Dans d'autres races, l'élément naturaliste conserve au contraire la fonction normale de véhicule ou de moyen d'expression d'un élément supérieur, suprabiologique, qui est au premier ce que, dans l'individu, l'esprit est au corps. Presque toujours, cet élément se manifeste dans la tradition de ces races comme dans l'élite que cette tradition incarne et maintient

vivante. Ici, donc, derrière la race du corps, du sang, derrière celle de l'âme même, se trouve une race de l'esprit, que la première exprime de façon plus ou moins parfaite selon les circonstances, les individus et les castes en lesquels s'articule un peuple.

Cette vérité fut distinctement perçue partout où, à titre symbolique, l'Antiquité attribua des origines "divines" ou "célestes" à une race, une souche ou une caste donnée et des traits surnaturels et "héroïques" à leur premier ancêtre ou à leur premier législateur. Dans ce domaine-là, donc, la pureté ou non du sang ne suffit plus à définir à elle seule l'essence et le rang d'un groupe humain donné. Cela, comme nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer ailleurs, ressort clairement de ce que, partout où fut en vigueur le système des castes, souvent conçu comme une séparation entre des couches raciales différentes, on pouvait considérer toutes les castes comme "pures", car, pour toutes, la loi de l'endogamie, de l'absence de tout mélange, était valable. Ce qui définissait la caste, la race supérieure par rapport à la plèbe ou à ce que nous avons appelé la "race naturelle", ce n'était pas le sang – simplement – pur, c'était un sang – symboliquement – "divin". Nous verrons que la conception du type "aryen" propre aux anciennes civilisations indo-germaniques d'Orient répond exactement à cette idée, que l'on peut retrouver du reste aussi dans les traditions, tant classiques que nordiques, relatives au patriarcat sacral.

4. La race de l'esprit en tant que force formatrice. Sens de l'idéal classique.

Ces idées ont une importance particulière pour l'explication des rapports entre race et personnalité. Lorsqu'un être humain doit aux forces de l'instinct, du sang et de l'hérédité tout ce qui façonne et soutient sa vie, il appartient encore à la "nature". Sur cette base, il pourra bien développer des facultés supérieures, elles seront toujours une expression de la nature, non une propriété de la personnalité : tout comme les splendides traits raciaux que l'on peut rencontrer chez un tigre ou chez tout "pur-sang". On ne passe de l'ordre de la nature à celui de l'esprit – qui, répétons-le, n'a rien à voir avec la culture vide, la lit-

térature, l'érudition, le dilettantisme intellectuel – que si se manifeste une force d'un autre genre, qui inverse les rapports, ou, pour mieux dire, les rectifie. Ce ne sont plus alors les lois et les instincts de la partie biologique et naturaliste de l'homme qui conditionnent toutes les valeurs de l'individu ; c'est le contraire qui se vérifie. Nous sommes en présence d'une loi immatérielle, d'un style qui, s'il prend la "nature" comme matière première, ne s'y laisse cependant pas réduire et témoigne de la présence et de l'action formatrice de cet élément d'ordre suprabiologique sans lequel il est absurde de parler de personnalité. C'est précisément ce "style" qui constitue ce que, au sens supérieur, par rapport à l'homme en tant que tel et non en tant qu'animal – "supérieur" ou non – ou être dégradé, on peut appeler la "race". Dans le règne animal et dans les souches d'unité inférieure, la race appartient strictement au plan biologique, apparaissant ainsi comme une pure "donnée", étrangère à toute initiative créatrice, prédéterminée collectivement, alors que, lorsqu'on parle de l'homme au sens supérieur ou, simplement, au sens courant, c'est ailleurs qu'il faut chercher la vraie race ; même si elle se manifeste sur le plan biologique et qu'elle s'y révèle à travers un ensemble typique bien déterminé de qualités, d'attitudes, de tendances, de sensibilités, ensemble susceptible, si l'action dure, de se traduire par une hérédité "subtile", renfermée dans le sang et constituant la matière principale des recherches du racialisme de premier et de second degré –, la race réside essentiellement dans l'élément "esprit", c'est une réalité à laquelle seule une autre forme de recherche raciale est appropriée. De ce point de vue, tous les éléments les plus tangibles, aussi bien les traits expressifs d'une race du corps que le "style" d'une race de l'"âme", ne sont que les signes, les symboles d'un fait de nature spirituelle.

N'en doutons donc pas, il arrive souvent à un racialisme limité de restreindre ses recherches aux simples "effets" – pour nous servir de la terminologie scolastique : à la "nature naturée", plutôt qu'à la "nature naturante". Les "faits" qu'il étudie, dans de nombreux cas, ne sont qu'automatismes, survivances d'une action formatrice lointaine et épuisée : ce sont plus des cadavres ou des semblants de races, que des races vivantes. Il est vrai que, dans le monde moderne, les peuples, dans une large

mesure, lorsqu'ils conservent encore une certaine pureté raciale, c'est précisément dans cet état de semi-extinction qu'ils sont ; cela peut bien expliquer les limitations d'un certain racialisme, en même temps que les interprétations unilatérales et les préjugés scientistes qui en dérivent, mais non les justifier. La doctrine de la race, dans la mesure où elle veut avoir une valeur traditionnelle et équivaloir à une idée rénovatrice et revivifiante, doit prendre des points de repère bien plus élevés et bien plus larges.

Même en ce qui concerne l'adéquation du corps et de l'esprit dans une sorte d'unité indissociable, comme idéal racial, et l'interprétation de l'idéal classique ou classico-aryen, on commet la même erreur, en ne prenant en considération que l'effet et la conséquence. Nous avons certes des raisons pour admettre qu'un état "olympien" – c'est-à-dire une condition dans laquelle quelque chose de divin et de surnaturel existait au sein d'une souche humaine primordiale déterminée, comme donnée, pour ainsi dire, naturelle, comme présence, et non comme objet d'une conquête ou reconquête –, nous avons des raisons, disions-nous, pour admettre que cet état n'est pas une chimère, mais qu'il a eu une réalité historique : il est étroitement lié au type de la race hyperboréenne, dont il faudra parler et que l'on peut considérer comme la racine originelle des principales souches dominatrices aryennes et nordico-aryennes. Toutefois, pour des raisons tout aussi positives, il est exclu que l'on puisse se référer à quelque chose de semblable non seulement à l'époque contemporaine, mais encore dans le cycle des grandes civilisations que l'on a l'habitude de circonscrire à l'époque proprement historique. Déjà chez les Aryens d'il y a deux ou trois mille ans, nous verrons qu'une espèce de seconde naissance, c'est-à-dire de renaissance, de profonde transformation intérieure, apparaissait comme une condition indispensable pour pouvoir légitimement faire partie de cette race du corps et de l'esprit, qui définissait l'ancienne notion d'"aryanité". C'est pourquoi, dans le cadre auquel on peut rapporter positivement l'étude raciale, il faut considérer le vrai type classique comme celui dans lequel l'unité absolue d'esprit, d'âme et de corps, représente non un hybridisme pré-personnel et naturaliste, mais l'état dans lequel l'élément spirituel, ayant pris entièrement possession du corps, l'a privé de sa "naturalité", au point d'en faire son instrument vivant, absolu, univoque, dans une correspondance parfaite entre contenant et contenu. En d'autres termes, l'idéal, le type classique et celui de la "race pure" désignent essentiellement l'état d'une "race de l'esprit" victorieuse de celle du sang. Il faut donc se méfier des fausses interprétations indiquées plus haut, en particulier là où on voudrait en faire le fondement d'un racialisme actif ; il ne faut pas se laisser aveugler par les signes et les échos d'une grandeur intérieure qui se traduirait et s'exprimerait même dans le sang et dans la race du corps, et, donc, substituer une construction matérialiste artificielle et scientiste à une tradition spirituelle aristocratique.

5. Sur les races supérieures et sur le préjugé anti-ascétique.

Pour revenir à notre sujet principal, on peut donc parler d'une opposition fondamentale entre les peuples chez lesquels la "race" a son centre dans la "nature" et les peuples chez lesquels elle l'a au contraire dans l'esprit. Le problème de la différence entre races supérieures et races inférieures, entre races "aryennes" et races non-aryennes, telluriques, enfermées dans le cercle éternel de la génération animale, c'est exactement en ces termes qu'il faut le poser. De même qu'un homme est d'autant plus digne de ce nom qu'il sait donner une loi et une forme à ses tendances immédiates, à son caractère, à ses actions – forme et loi qui finissent par se refléter dans sa forme extérieure même – ainsi une race a d'autant plus de grandeur que sa tradition ethnique s'allie à une tradition à dominante spirituelle, presque comme le corps à l'esprit, et que leur union est indissoluble. Mais, répétons-le, ceci est davantage un idéal qu'un point de départ, soit à cause des innombrables mélanges qui se sont déjà produits, soit à cause de l'affaiblissement et de l'écroulement intérieur des rares peuples restés relativement purs.

Passant, donc, de l'ordre des constatations et des principes d'une simple enquête "scientifique" sur le donné à celui des tâches, il faut souligner que l'on ne peut pas parvenir à ce concept homogène et supérieur, si, d'abord, on ne reconnaît pas la réalité de quelque chose de suprabiologique, de supra-

corporel, de supra-ethnique. Cette synthèse présuppose une nette opposition entre corps et esprit, entre réalité physique et réalité métaphysique, entre vie et supravie, car il n'y a qu'elle qui peut susciter une tension héroïque et ascétique, qui peut permettre à l'élément essentiel et central de l'homme de se réveiller, de se libérer et de s'affirmer de nouveau. Si l'on méconnaît ces prémisses, qui ont valeur de principes, principes tirés non pas d'une philosophie, mais du réel état des choses, la voie de toute réalisation raciale supérieure sera barrée, la race restera sur le plan de la "nature", l'idéal de force, de santé, de beauté sera seulement "animal", sans lumière intérieure.

Ce racialisme dévoyé se caractérise immanquablement par un préjugé anti-ascétique. Il faut donc ne pas soupçonner que l'espèce humaine est soumise, depuis des temps immémoriaux, à un processus involutif qui l'a conduite à une matérialisation presque complète (processus dont conviennent tous les enseignements traditionnels et dont l'une des expressions mythologiques est l'idée de la "chute" ou de l'homme primordial, ou encore de la "divinité" de certains êtres), pour penser que, aujourd'hui, la vraie réalisation spirituelle ne nécessite pas un dépassement, une soumission de l'élément purement humain, un épuisement de la sensation purement physique du moi, en un mot : une "ascèse". Pour pouvoir façonner la vie, il faut d'abord réaliser ce qui est au-delà de la vie; pour pouvoir réveiller la race de l'esprit, et, avec elle, relever et purifier celle du corps, il faut être capable de s'y élever, ce qui implique une ascèse, c'est-à-dire un détachement actif, un dépassement héroïque de soi, un climat d'extrême tension spirituelle.

Or, à partir de Nietzsche, du moins d'un certain Nietzsche, nous voyons vraiment par trop de courants suivre la voie opposée. Subissant la suggestion de certaines formes anormales revêtues par l'ascétisme dans la religion chrétienne, pour laquelle il a surtout représenté une sorte de masochisme, de renoncement passionné et douloureux à des choses que l'on désire quand même, sans aucun point de repère clair et sans aucune intention "technique" précise –, ces courants ne savent concevoir l'ascèse que comme la fuite de ceux qui sont impuissants face à la vie; comme une complication spirituelle malsaine, quelque chose de vain et d'inutile. Un racialiste connu est allé jusqu'à

interpréter l'ascèse bouddhique comme l'inversion, due au climat et aux conditions extérieures peu appropriées des régions du sud de l'Inde où s'établirent les races aryennes conquérantes, de l'impulsion vitale et dominatrice qui, originairement, les animait; le mésaise qu'elles éprouvaient sous ce nouveau climat, tropical, les poussa à considérer en général le monde comme "souffrance" et à employer leurs énergies vitales pour se libérer intérieurement du monde par le détachement, l'ascèse. Selon un autre racialiste, il faut être schizophrène pour concevoir un suprasensible au-delà du sensible, "car seuls les schizophrènes sont enclins à dédoubler la réalité". Or, à cause de cette incompréhension de l'ascèse et de la réalité suprasensible, qui a pour contrepartie l'exaltation des formes les plus primitives d'immanentisme, de panthéisme, tous les mots d'ordre de l'héroïsme, de l'activisme et de la virilité auraient pour unique effet d'intensifier la sensation purement physique et biologique du moi, et, donc, de l'emprisonner encore davantage, ce qui provoquerait un durcissement, une arrogance, une perception exaspérée et matérialisée de la volonté, de l'individualité, de la santé, de la puissance, puis du devoir, de la race même, ainsi que du combat, qui équivalent à autant d'obstacles à la libération intérieure, à la restauration de cet élément vital et de l'aspiration à la domination qui, comme on l'a vu, correspond à la "race de l'esprit" des lignées créatrices de vraie civilisation et dotées des caractères des "races supérieures".

Partout où le racialisme se développerait dans cette direction, c'est qu'il aurait fini lui-même par succomber à des influences obscures, dans un épisode de cette guerre occulte ou souterraine dont on a déjà parlé. Il suffit, en effet, de lui substituer sa contrefaçon zoologique, sciento-matérialiste et profane, pour que l'idée de la race cesse automatiquement de faire partie de celles qui, adoptées révolutionnairement, peuvent avoir l'effet d'une véritable réintégration pour les peuples occidentaux. La tactique des "substitutions falsificatrices" étant cependant, d'après la "science de la subversion", un des moyens les plus utilisés, à l'époque moderne, par les forces ténébreuses, il est même légitime de suspecter que de semblables déviations ne sont pas tout à fait accidentelles, mais qu'elles obéissent à des suggestions précises.

Contrairement à ce qui ressort des opinions indiquées ci-dessus, l'ascèse, comme discipline intérieure virile, fut connue de toutes les civilisations aryennes. Sous un des différents aspects de sa véritable signification, elle paralyse bien l'influence de la partie instinctive et passionnelle de l'être humain, qui s'exaspéra surtout à cause du croisement avec des races non aryennes du Sud, et, corrélativement, elle renforce ces aspects typiques, de nature "divine", calme, souveraine, impassible, qui se trouvaient originairement au centre de l'humanité "hyperboréenne" et de toutes ses émanations en tant que race dominatrice. Naturellement, lorsque l'ascèse tomba sous l'influence d'une religion unilatéralement orientée vers une fausse transcendance, les significations supérieures et "aryennes" qui sont les siennes ne furent plus comprises : par contrecoup, on en arriva à supposer que la religion romantique de la "Vie" et de la "Nature" tenait plus de l'esprit aryen et nordique que l'idéal ascétique.

6. Sur le premier degré de la doctrine de la race.

Ces précisions, dans l'immédiat, sont suffisantes, car, conformément au plan de cet exposé, il faut maintenant parler de chacun des trois degrés de la doctrine de la race, des objets et des problèmes qui s'y rapportent.

Le racialisme de premier degré, devant prendre en considération la donnée corporelle et, en général, l'être humain en tant qu'il obéit à des lois, des déterminismes strictement naturels, biologiques, anthropologiques, constitutionnels, peut légitimement adopter les méthodes de recherche propres aux sciences naturelles. Sa première tâche a un caractère descriptif. Déjà l'ancienne anthropologie s'était employée à recueillir les caractéristiques corporelles des différents groupes humains, en se fondant sur leur présence chez le plus grand nombre d'individus. La recherche moderne est allée plus loin, car elle a cherché, en premier lieu, à définir par des données numériques exactes certaines caractéristiques raciales, d'où l'introduction des indices faciaux et des proportions crâniennes, et ainsi de suite; en second lieu – à la lumière de ce que l'on entendait généralement par "race blanche" ou "indo-européenne" – à y découvrir

des éléments raciaux plus élémentaires, déterminables avec la même précision; en troisième lieu, à donner une importance particulière à l'hérédité; on affirme l'existence de facteurs héréditaires primaires appelés "gènes", qui seraient le véritable fondement de toutes les qualités raciales. Ces gènes expliquent non seulement le type normal d'une race donnée, mais aussi ce que l'on appelle le "phénotype" ou "paravariation" du type, c'est-à-dire le mode – variable dans une certaine mesure – d'apparition du type racial par rapport aux différentes conditions du milieu. Face au milieu, la race a une certaine marge de réaction, le type peut être affecté par une mutation, mais transitoire et contingente, de la même manière qu'un corps élastique reprend sa forme une fois que cesse l'action de la force qui l'a déformé. C'est cet élément racial interne, toujours prêt à s'affirmer de nouveau, que, cependant, on considère toujours comme déterminant, essentiel, décisif et permanent.

Au sujet de la classification des types raciaux primaires qui figurent dans la "race" de l'homme blanc et dans les principaux peuples européens, nous devons renvoyer le lecteur aux différents développements contenus dans *Le Mythe du sang,* où les descriptions des caractéristiques sont même accompagnées de photographies correspondantes. Quant à ce que, du point de vue traditionnel, il faut en penser et en retenir pour une doctrine complète de la race, nous l'indiquerons dans ce qui suit.

Pour distinguer les races, que l'on peut considérer comme des troncs, divisés en branches, qui, ensuite, de nouveau, se répartissent en rameaux, et pour pouvoir donc s'orienter dans l'étude des composantes raciales, il est nécessaire de fixer une limite chronologique à la recherche. Ce qui caractérise la recherche raciale contemporaine, c'est le fait qu'elle a dépassé largement les limites chronologiques des enquêtes précédentes et qu'elle s'est souvent aventurée dans le domaine de la préhistoire la plus reculée. Mais, à cet égard, il ne faut pas se faire d'illusions. Une fois rejeté le mythe évolutionniste, et, donc, contestée l'idée selon laquelle plus on remonte dans le temps, plus on se rapproche de la forêt, de l'homme des cavernes (d'ailleurs, il n'y habitait pas, il y célébrait certains rites, encore pratiqués même à des époques indiscutablement "civilisés",

notamment à l'époque classique), au-delà d'un horizon, pour lointain qu'il soit, peut toujours s'en ouvrir un nouveau et l'enseignement traditionnel relatif aux lois cycliques, si on l'applique aux races, laisse la porte ouverte à des recherches quasi illimitées, à condition que l'on dispose des moyens d'enquête adéquats, naturellement différents de ceux des disciplines "positives" modernes. Une telle relativité a une importance particulière lorsque l'on veut définir la pureté ou la supériorité d'une branche raciale donnée. Déjà à propos des sauvages, nous avons dit que les populations de type inférieur sont considérées à tort comme "primitives" ; en réalité, elles sont des résidus dégénératifs de cycles de races supérieures préhistoriques : cette remarque vaut aussi pour différentes races "de couleur" d'importance majeure, étudiées par le racialisme de premier degré. Il faut donc fixer un point de départ, une limite au retour vers les origines, non pas arbitrairement, mais conformément à ce qui peut être valable pour le cycle auquel appartient aussi l'humanité actuelle. Cette limite, du reste, est incomparablement plus lointaine que celle qu'ont atteinte les enquêtes raciales les plus audacieuses, si bien qu'il est bon de la définir non par une date, mais par la situation qui y correspond.

Dans *Révolte contre le monde moderne*, nous avons déjà eu l'occasion d'exposer l'enseignement traditionnel relatif à la race, à la civilisation hyperboréenne et à son siège arctique originel. Dans *Le Mythe du Sang*, nous avons ensuite fait brièvement allusion aux recherches raciales modernes, qui ont repris des thèmes analogues en les justifiant de façon différente. Ici déjà, nous pouvons dire que le soi-disant mythe nordique et l'importance que l'on donne à l'élément "nordique" dans la plupart des courants racistes modernes sont à considérer comme l'effet d'une vérité obscurément perçue ou pressentie, mais presque toujours exprimée en termes inadéquats, car ce que signifie habituellement, pour ces chercheurs, l'élément "nordique", ainsi que ce que l'on pense des formes de civilisation et de spiritualité correspondantes, quand bien même cela aurait une réelle relation avec la race et la tradition hyperboréenne, n'en représente qu'un écho fragmentaire ou déformé, une espèce de résidu morainique. De même, pour éviter tout malentendu, on peut relever dès à présent qu'il est incontestablement arbitraire de considérer certaines races de la branche germanique comme les seules représentantes légitimes de l'élément nordique du fait que se sont conservés davantage, chez elles, certains traits corporels, qui, en eux-mêmes, du point de vue d'une doctrine complète de la race, n'ont rien d'univoque ni de décisif. Manifeste, dans ce cas-là, est l'influence de préoccupations politico-nationalistes, qui ont embrouillé ce qui, comme vérité simplement perçue, n'était déjà pas très clair.

7. La race hyperboréenne et ses ramifications.

La limite que l'on peut fixer à notre doctrine de la race en fait d'exploration des origines se situe au moment où la race hyperboréenne dut abandonner, par vagues successives, par des itinéraires différents, l'Arctique, rendue inhabitable par une glaciation – dans les ouvrages précités, on a déjà fait allusion à l'idée selon laquelle l'Arctique n'est devenue la région des glaces éternelles qu'à partir d'une époque déterminée ; les souvenirs de ce siège, conservés dans les traditions de tous les peuples sous la forme de mythes, où il apparaît toujours comme une "terre du soleil", un continent insulaire de la splendeur, la terre sacrée du Dieu de la lumière, et ainsi de suite, sont déjà, à cet égard, suffisamment éloquents. Or, au moment où commencèrent les migrations hyperboréennes préhistoriques, on pouvait considérer la race hyperboréenne, entre toutes, comme la race supérieure, la suprarace, la race olympienne, reflétant dans son extrême pureté la race même de l'esprit. Il semble que, à cette époque, toutes les autres souches humaines se présentaient, dans l'ensemble, comme des "races naturelles", qu'elles l'aient été en tant que telles – races bestiales – ou qu'elles le soient devenues par involution. Les enseignements traditionnels parlent en réalité d'une civilisation ou d'une race antarctique déjà en déclin à l'époque des premières migrations et colonisations hyperboréennes, dont les résidus lémures étaient représentés par d'importants groupes de races négroïdes et malaises. Une autre souche raciale, distincte aussi bien de l'hyperboréenne que de l'antarctico-lémure, occupa originairement, comme race brune-jaune, le continent eurasiatique (race finno-mongoloïde) ; comme race rouge-brune et aussi, de nouveau, comme race

brune-jaune, une partie des Amériques, ainsi que les terres atlantiques aujourd'hui disparues.

Il serait évidemment absurde de tenter une typologie précise de ces races préhistoriques et de leurs combinaisons primitives selon des caractéristiques extérieures. A celles-ci on ne doit se référer que pour prévenir les malentendus et pouvoir s'orienter parmi les formations ethniques des périodes suivantes. Même l'examen des crânes fossiles ne peut pas nous en dire bien long, soit parce que la race n'est pas caractérisée uniquement par le crâne, même la simple race du corps, soit parce que, comme on a de bonnes raisons de l'affirmer, pour certaines de ces races, des résidus fossiles n'ont pas pu se conserver jusqu'à nous. Le crâne dolichocéphale – c'est-à-dire allongé –, associé à une taille élevée et à une silhouette élancée, à des cheveux de couleur blonde, à une peau claire, à des yeux bleus, caractérise, on le sait, les derniers descendants des races nordiques directement descendues des régions arctiques. Mais tout ceci ne peut pas constituer le mot de la fin : même en se limitant au domaine positif, il faut, pour s'orienter, faire intervenir des considérations propres au racialisme de second degré. En effet, on a déjà dit que, pour la race, l'élément essentiel, ce ne sont par les simples caractéristiques corporelles et anthropologiques, mais la fonction et la signification qu'elles ont dans l'ensemble d'un type humain donné. Des dolichocéphales à la silhouette élancée, il y en a aussi dans les races négroïdes; des individus au teint blanc et aux yeux presque bleus, chez les Aïnous de l'Extrême-Orient et dans les races malaises; traits qui, dans ces races, sont naturellement loin d'avoir la même signification; il ne faut pas non plus les envisager seulement comme des erreurs ou des caprices de la nature, car, dans certains cas, il peut s'agir de survivances somatiques éteintes de types issus de races qui, à l'époque très lointaine de leur zénith, pouvaient avoir des caractères semblables à ceux qui, dans la période ici considérée, étaient au contraire concentrés dans l'élément nordico-hyperboréen, avec, jusqu'à une époque relativement récente, la signification et la race correspondantes.

Quant aux migrations des races d'origine hyperboréenne, en ayant déjà parlé dans les livres précités, nous nous limiterons à faire allusion à trois courants principaux. Le premier, parti du

nord-ouest dans la direction du sud-est, atteignit l'Inde, où la race indienne, l'indo-afghane et l'indo-brachymorphe de la classification de PETERS en sont les ultimes échos. En Europe, contrairement à ce que l'on peut croire, les traces de ces grands courants sont moins visibles ou, du moins, plus confuses, car il y a eu une superposition de vagues et, par conséquent, un composé de couches ethniques successives. En effet, après ce courant nordico-aryen transversal (direction nord-ouest/sud-est), un second courant s'est dirigé de l'Occident vers l'Orient, en grande partie par les voies méditerranéennes, créant des centres qu'il faut parfois même considérer comme plus anciens que ceux issus de la précédente vague transversale, du fait qu'il ne s'agit pas toujours ici d'une migration forcée, mais aussi d'une colonisation entreprise avant que les centres originels de la civilisation d'origine hyperboréenne aient été détruits ou soient devenus inhabitables. Ce second courant, avec le tronc de races correspondant, nous pouvons l'appeler "aryo-atlantique" ou "nordico-atlantique", ou encore "atlantico-occidental". Il provient en réalité d'une terre atlantique où s'était constitué un centre qui, à l'origine, était une espèce d'image de l'Hyperborée. Cette terre fut détruite par une catastrophe, dont on retrouve également le souvenir mythifié dans les traditions de presque tous les peuples, et, alors, aux vagues des colonisateurs, s'ajoutèrent celles d'une véritable migration.

On a dit que la terre atlante connut à l'origine une sorte de reproduction du centre hyperboréen, car les données qui nous en sont parvenues nous amènent à penser qu'une involution, soit raciale, soit spirituelle, s'est produite dans ces souches nordiques descendues à des époques très anciennes vers le sud. Les mélanges avec les aborigènes rouges-bruns semblent avoir joué, à cet égard, un rôle important et destructeur; on en trouve un souvenir précis dans le récit de PLATON où l'union des "fils des dieux" – des Hyperboréens – avec les indigènes est présentée comme une faute, en des termes qui rappellent ce qui, dans d'autres souvenirs mythiques, est décrit comme la "chute" de la race céleste – des "anges" ou, de nouveau, des fils des dieux, *ben elohim* –, qui, en s'accouplant, à un certain moment, avec les filles des hommes (avec des races inférieures), se sont rendus coupables d'une contamination significativement assimilée, par

certains textes, au péché de sodomie, de commerce charnel avec les animaux.

8. Le groupe des races "aryennes".

La plus récente de toutes est la troisième migration, qui a suivi la direction nord-sud. Certaines souches nordiques prirent déjà cette direction à des époques préhistoriques – ce sont elles, par exemple, qui donnèrent lieu à la civilisation dorico-achéenne et apportèrent en Grèce le culte de l'Apollon hyperboréen. Les dernières vagues sont celles de la "migration des peuples", à la chute de l'Empire romain; elles correspondent aux races de type proprement nordico-germanique. A cet égard, il faut faire une observation très importante. Ces races qui se sont répandues dans la direction nord-sud descendent plus directement des souches hyperboréennes qui quittèrent en dernier les régions arctiques. C'est pour cette raison qu'elles présentent souvent, du point de vue de la race du corps, une plus grande pureté et une plus grande conformité au type originel, ayant eu moins de possibilités de rencontrer des races différentes. Il n'en va cependant pas de même du point de vue de leur race intérieure et de leurs traditions. Le fait qu'elles soient restées plus longtemps que leurs races sœurs sous un climat devenu particulièrement rigoureux et défavorable ne put pas ne pas provoquer en elles une certaine matérialisation, un développement unilatéral de certaines qualités physiques et aussi du caractère, du courage, de l'endurance, de la constance et de l'inventivité, qui eut cependant pour contrepartie une atrophie sur le plan proprement spirituel. On le voit déjà chez les Spartiates et, dans une plus large mesure, chez les peuples germaniques des invasions, que l'on peut continuer à appeler "barbares", en sachant cependant que, "barbares", ils ne l'étaient pas par rapport à la civilisation romaine en déclin dans laquelle ils apparurent, mais par rapport à un rang supérieur, dont ils étaient alors déchus. Parmi les preuves de cette dégénérescence intérieure ou obscurcissement spirituel, il y a la relative facilité avec laquelle ces races se convertirent au christianisme, puis au protestantisme; c'est pour cette raison que, de l'écroulement de l'Empire romain d'Occident jusqu'à

Charlemagne, les peuples germaniques ne surent opposer rien d'important, dans le domaine spirituel, aux formes crépusculaires de la romanité. Ils furent fascinés par la splendeur extérieure de ces formes, succombèrent facilement au byzantinisme, ne surent ranimer ce qui subsistait de nordico-aryen, malgré tout, dans le monde méditerranéen, que par l'intermédiaire d'une foi contaminée, sous plus d'un aspect, par des influences raciales sémitico-méridionales, lorsque, plus tard, celles-ci donnèrent forme au Saint Empire romain sous le signe du catholicisme. C'est ainsi que même des raciologues allemands comme GÜNTHER ont dû reconnaître que, si l'on veut reconstruire la vision du monde et le type de spiritualité qui furent ceux de la race nordique, on doit se référer moins aux témoignages des traditions des peuples germaniques de la période des invasions – témoignages fragmentaires, qui, souvent, ont été altérés par des influences étrangères ou ne sont plus que des superstitions populaires ou du *folklore* – qu'aux formes supérieures de spiritualité propres à la Rome antique, à la Grèce antique, à la Perse et à l'Inde, civilisations dérivées des deux premières vagues.

A l'ensemble des races et des traditions engendrées par ces courants, transversal l'un (souche aryo-nordique), horizontal l'autre (souche nordico-atlantique ou nordico-occidentale), le dernier vertical (souche aryo-germanique), on peut appliquer, non qu'il soit adéquat, mais plutôt parce qu'il est devenu d'usage courant, le terme d'"aryen". Si nous considérons les races définies par les études les plus connues et reconnues du racialisme de premier degré, nous pouvons dire que le tronc de la race aryenne, dont la racine est la race hyperboréenne primordiale, se différencie de la manière suivante : il y a d'abord, comme race blonde, la branche "nordique" au sens strict, dans laquelle certains distinguent un rameau teuto-nordique, dolico-falique et finno-nordique; la même souche, mélangée aux populations aborigènes sarmates, est à l'origine du type est-européide et est-baltique. Ces groupes humains, du point de vue de la race du corps, sont ceux dont, comme on l'a indiqué, le degré de pureté et de fidélité est le plus élevé par rapport à ce que l'on peut supposer avoir été le type nordique primordial, c'est-à-dire hyperboréen.

En second lieu, il faut tenir compte des races déjà plus différenciées par rapport au type originel, qui sont soit des phénotypes de celui-ci, c'est-à-dire des formes auxquelles les mêmes dispositions et les mêmes gènes héréditaires ont donné lieu sous l'action d'un milieu différent, soit des hybridations, à savoir des variations produites par un mélange plus accentué ; il s'agit de types pour la plupart bruns, de taille plus petite, chez lesquels la dolichocéphalie n'est pas la règle générale ou n'est pas trop prononcée. Mentionnons aussi, suivant la terminologie la plus en vogue, la race de l'homme de l'ouest (*westisch*), la race atlantique, qui, telle que l'a définie FISCHER, est différente de la première ; la race méditerranéenne, qui, à son tour, ne se confond pas, selon PETERS, avec la variété de l'homme eurafricain ou africano-méditerranéen, où l'élément obscur a une importance majeure. La classification de SERGI, d'après laquelle ces deux dernières variétés coïncident plus ou moins, est sans aucun doute à rejeter ; du point de vue du racialisme pratique, surtout de l'italien, elle est des plus dangereuses. Appeler, avec PETERS, "pélasgique" la race méditerranéenne est également équivoque : conformément au sens que ce terme eut dans la civilisation grecque, il faut considérer le type pélasgique, d'une certaine façon, à part, surtout comme le produit d'une dégénérescence de certaines souches atlantico-aryennes très anciennes qui s'étaient établies en Méditerranée avant l'apparition des Hellènes. C'est surtout du point de vue de la race de l'âme que se confirme cette signification des "pélasges", dont fait partie l'ancien peuple étrusque.

La race dinarique est, d'une certaine manière, à part, car, par certains de ses aspects, elle se rapproche davantage du type nordique, alors que, par d'autres, elle présente des caractères communs avec la race arménoïde et désertique et, en tant que race des Alpes ou race des Vosges, se révèle généralement brachycéphale : signe de croisements ayant eu lieu selon d'autres directions. La race aryenne de l'est (*ostisch*) a, de nouveau, des caractères distincts, aussi bien physiques que psychiques, en quoi elle s'éloigne sensiblement du type nordique.

Rien ne s'oppose, du point de vue traditionnel, à ce que l'on intègre au troisième degré de la doctrine de la race les éclaircissements que certains auteurs racialistes fournissent sur les

caractéristiques physiques et, en partie, psychiques, de toutes ces branches de l'humanité aryenne. Mais il ne faut pas se faire trop d'illusions sur leur portée, sur leur capacité à fixer des limites rigides. Ainsi, les races supérieures de l'Iran et de l'Inde, bien qu'elles ne soient ni blanches ni blondes, et beaucoup d'anciens types égyptiens, bien qu'ils ne soient pas blancs non plus, peuvent rentrer sans aucun doute dans la famille aryenne. Mais encore : des auteurs, qui, comme WIRTH et HERDER, ont cherché à utiliser les récentes études sur les groupes sanguins pour la recherche raciale, ont été amenés à considérer certaines souches nord-américaines peaux-rouges et certains types esquimaux comme plus proches du type nordique primordial que la plupart des races aryennes indo-européennes auxquelles on vient de faire allusion ; des enquêtes de cet ordre, il ressort également que le pourcentage de sang nordique primordial en Italie est proche de celui de l'Angleterre, et indiscutablement supérieur à celui des peuples germaniques aryens. Il ne faut donc pas s'appuyer sur des schémas rigides et penser que, à quelques rares exceptions près, "la forme" de la suprarace originelle subsiste. plus ou moins latente, entravée, altérée ou affaiblie, au cœur de toutes ces variétés humaines, et que, dans certaines conditions, elle puisse redevenir prédominante et créer de nouveau un type donné, qui se révélerait leur correspondre, même là où l'on pourrait s'y attendre le moins, c'est-à-dire là où les antécédents, selon la conception schématique et statique de la race, auraient laissé supposer l'apparition d'un type de race, disons, méditerranéenne, indo-afghane ou baltico-orientale.

Émile BOUTROUX, dans son œuvre classique sur la contingence des lois naturelles, a comparé la régularité des phénomènes qui permettent des prévisions scientifiques relativement exactes, au cours d'un fleuve dont les eaux suivent un lit que, cependant, elles ont creusé elles-mêmes et qu'elles peuvent modifier, et même, dans des circonstances exceptionnelles, quitter. Il a considéré les lois naturelles comme une espèce d'"habitude" des choses : ce qui, originairement, put être un acte libre, à force de se répéter, s'automatise, se mécanise, et finit ainsi par apparaître comme une nécessité. Si cela vaut pour les lois de la nature soi-disant inanimée, physique, cela vaut à plus forte rai-

son dans le domaine des races. L'étude descriptive propre au racialisme de premier degré, qui, chez certains auteurs, en arrive à des distinctions d'une pédanterie quasi scolastique, est juste dans la mesure où les forces des races suivent, pour ainsi dire, une espèce de loi d'inertie, qui les rend automatiques et en arrête définitivement l'évolution. Dans ces conditions, la représentation schématique de chacune des races aryennes fait l'affaire, les déterminismes se vérifient et la science a de quoi faire. Lorsque les forces les plus originelles commencent à entrer en action, ces constructions démontrent leur relativité et une attention excessive accordée au racisme de premier degré et à ses résultats "scientifiques" peut même s'avérer nuisible à l'action raciale créatrice et évocatrice.

9. Sur les limites des lois de l'hérédité.

A ce point de notre exposé, il est bon de préciser la portée des lois de l'hérédité et, en particulier, de celles de Mendel. Le racialisme scientiste voudrait que les lois de l'hérédité aient, à l'égard de l'homme, un caractère absolument déterministe et, dans le même temps, il admet des prémisses qui sont en nette contradiction avec ce point de vue. Les gènes – qui sont les éléments primaires des qualités raciales héréditaires –, selon Fischer, peuvent "se transformer tout seuls et transmettre cette modification héréditairement" : à quoi, plus généralement, correspond le concept d'"idiovariation", c'est-à-dire de variation interne, laquelle, se produisant dans l'idioplasme, est donc susceptible de se transmettre héréditairement, au contraire des mistovariations, qui sont les variations dues à l'effet d'un croisement, ou hybridations. Voici cependant comment Fischer conçoit l'origine des races : "Ce sont des mutations de gènes dans l'humanité originairement unique, puis d'importantes sélections parmi les souches affectées de caractères héréditaires nouveaux, qui, sur une période très longue, ont formé chaque race humaine." Il croit cependant que, depuis cette origine, qui coïncide pour lui avec l'ère glaciaire, les races ont toujours été héréditairement distinctes les unes des autres, hypothèse démontrable sur la base des résultats des croisements raciaux, qui, toujours selon cet auteur et, en général, selon le racialisme

scientiste, vérifient toujours, rigoureusement, les lois de Mendel relatives au caractère distinct, indestructible et invariable des éléments de toute hérédité individuelle. L'aspect contradictoire de cette conception, nous l'avons déjà fait remarquer dans *Le Mythe du Sang*, auquel nous renvoyons ceux qui veulent savoir ce que sont proprement les lois mendéliennes. Nous avons observé que, une fois admise, en règle générale, la possibilité d'une mutation interne, ou idiovariation, même dans un passé lointain – idée que nous avons même invoquée pour expliquer la différence des races –, on ne peut exclure, toujours en règle générale, que ce fait se répète à un moment donné; rien n'autorise donc à penser que les lois de l'hérédité physique ont ce caractère de déterminisme infaillible et fatal dont on a déjà parlé. Même si l'on devait accepter comme limite, avec Fischer, l'ère glaciaire, hypothèse que nous n'admettons pas et qu'il serait difficile à cet auteur de démontrer, faut-il penser sérieusement que, depuis cette époque, les races se sont sclérosées et ont perdu à tout jamais toute possibilité de mutation vitale?

Il reste que, encore aujourd'hui, la biologie et l'anthropologie constatent des idiovariations au sens le plus général, mais ce sont toujours d'énigmatiques mutations internes, qui modifient, à un moment donné, tout un tronc d'hérédités. A quelques exceptions près, sans importance pour notre propos (par exemple : les idiovariations de caractère exclusivement organique, dues à l'effet de l'alcool ou de la radio), le racialisme scientiste, jusqu'à présent, n'a su apporter aucune explication précise à ces mutations. Mais, s'il en va ainsi, ce racisme ne peut pas non plus exclure que la cause s'en trouve parfois ailleurs, à savoir dans l'action d'un élément suprabiologique irréductible au déterminisme de l'hérédité physique et que l'on ne peut éclairer qu'en partant d'autres points de vue et en considérant d'autres lois.

10. Le problème des croisements.

Il est évident que, compte tenu de tout cela, le problème même des croisements et de leurs effets doit être étudié de manière plus approfondie que l'on ne le fait d'ordinaire, si tou-

tefois on reste sur le terrain doctrinal et que l'on ne cherche pas, au contraire, des suggestions opportunes pour leur utilité pratique.

En règle générale, il faut admettre sans aucun doute la perniciosité des croisements, naturellement d'autant plus évidente que les éléments raciaux des deux parties sont franchement hétérogènes. Nous soulignerons ensuite que le caractère délétère des croisements ne se révèle pas tant dans la détermination de types humains dénaturés ou déformés du point de vue de la race du corps, que dans la réalisation d'individus dont l'intérieur et l'extérieur ne correspondent plus l'un à l'autre, dont la race du corps peut s'opposer à la race de l'âme, qui, à son tour, peut contredire celle de l'esprit, ou inversement, donnant donc lieu à des êtres déchirés, à demi hystériques, qui, pour ainsi dire, ne se sentent plus chez eux. Et, lorsqu'aucune résistance intérieure, aucun réveil de la force formatrice primordiale ne se vérifie et que, au contraire, aux précédents croisements s'en ajoutent de nouveaux, le résultat est la création d'un véritable amalgame ethnique, d'une masse désarticulée, informe, à moitié nivelée, pour laquelle commence sérieusement à devenir vrai l'immortel principe de l'égalité universelle. Remarquons ici que, en constatant, sous sa forme la plus importante et pernicieuse, l'effet des croisements, on relativise la valeur des déterminations raciales purement anthropologiques effectuées par la recherche de premier degré, étant très possible qu'un homme, de type, disons, parfaitement "nordique" du point de vue du corps, ait une âme méditerranéenne et que, pour ce qui est de l'esprit, il n'y ait même pas lieu de parler de race, puisque, chez cet homme, on ne peut trouver aucun instinct, mais seulement quelques idées vagues tirées d'une civilisation essentiellement destructurée et standardisée, comme l'est celle du monde moderne.

Mais il ne faut pas penser qu'il en va toujours ainsi et que, dans les croisements humains, se vérifient des processus aussi "neutres", fatals et positivement prévisibles, comme dans les combinaisons chimiques. On découvre ici, dans un certain racisme scientiste, une nouvelle contradiction curieuse, car, en se référant à l'idée de race en général, il revendique, face au mythe égalitaire, la valeur et la réalité de ce qui est différence,

alors qu'il méconnaît ce principe en supposant que tous les processus de croisement et d'hérédité ont la même issue pour tous les types et toutes les races, qu'il conçoit donc, à cet égard, comme absolument égaux. La conception traditionnelle de la race doit rectifier ce point et expliquer ce dont il s'agit en réalité.

Comme prémisse, le cadre auquel il faut se rapporter est celui des races humaines au sens supérieur, que nous avons opposées aux "races naturelles". En règle générale, il faudrait supposer que toute race dérivée de la souche hyperboréenne a, potentiellement, ce caractère, si cinglant que soit le démenti que semblent y opposer, sur le plan pratique, les conditions actuelles de la majeure partie des races "blanches". Par ailleurs, pour couper court à toute discussion, la doctrine traditionnelle de la race laissera libres les souches actuelles de se reconnaître dans tel ou tel type de races – "naturelles" ou supérieures – et attirera l'attention sur le fait que les conditions suivantes valent exclusivement pour ceux qui sentent qu'ils appartiennent à une race humaine au sens propre, et non naturaliste.

A la défense de la race, en ce cas, il est évident qu'il y a une double condition. Comme la race, ici, correspond à l'affinement, à la sélection et à la formation opérée dans une réalité biologique par une force supérieure et transmise comme potentialité par le véhicule d'une hérédité non seulement biologique mais aussi interne, il est évident qu'il s'agit ainsi de préserver et de défendre cette hérédité même, de la conserver pure, comme une précieuse conquête, mais que, en même temps, si ce n'est en premier lieu, il est nécessaire d'entretenir la tension spirituelle, le feu intérieur, l'âme formatrice interne qui éleva originairement cette matière jusqu'à cette forme déterminée, traduisant une race de l'esprit en une race de l'âme et du corps correspondante.

Sur cette base, nous avons déjà fait remarquer ailleurs qu'il faut rectifier les fameuses idées de GOBINEAU et de ses continuateurs – presque toujours moins géniaux – sur la cause du déclin des civilisations, en ce sens que la décadence des civilisations n'est pas toujours le simple effet mécanique du dépérissement par métissage de la race du corps des peuples correspondants. On confondrait ainsi, dans plus d'un cas, les causes avec les

effets, la vérité étant au contraire qu'une race, avec sa civilisation, entre en déclin lorsque son "esprit" décline, c'est-à-dire lorsque disparaît la tension intérieure qui la fit surgir par un contact créateur avec des forces de nature, au fond, métaphysique, et à laquelle elle dut sa forme et son type. Lorsque le noyau central se dissout et s'obscurcit, la suprarace devient une simple race naturelle et, en tant que telle, peut ou se corrompre ou être emportée par la force obscure des croisements. Plusieurs éléments biologiques, ethniques et psychologiques sont en ce cas privés du lien intime qui les retenait ensemble, qu'il faut se représenter non pas comme une espèce de faisceau, mais comme une unité organique, et la première action altérante suffira à produire rapidement la dégénérescence, le déclin ou la mutation non seulement morale et culturelle, mais aussi ethnique et biologique, de cette race. C'est dans ce cas, et dans ce cas seulement, que, comme on l'a déjà dit, se vérifieront le plus approximativement les différents déterminismes attestés par les recherches sur les croisements et l'hérédité, car, alors, la race, ravalée au niveau des forces naturelles, obéit – et ne peut pas ne pas obéir – aux lois et aux contingences spécifiques à ce plan.

La preuve en est que, inversement, beaucoup de civilisations ou de races déclinent ou dégénèrent par une sorte d'extinction intérieure, sans l'action de croisements. C'est le cas des populations sauvages, restées souvent dans un isolement quasi insulaire, sans aucun contact avec l'extérieur. Mais cela vaut aussi pour certains sous-groupes de la race aryenne européenne, qui, aujourd'hui, s'avèrent présenter bien peu de la tension héroïque qui en définit la grandeur jusqu'à il y a quelques siècles, aucune altération notable de leur race du corps par métissage ne s'étant pourtant vérifiée.

La préservation de la pureté ethnique – là où elle serait pratiquement possible – est une des conditions favorables à la conservation de l'"esprit" d'une race dans sa force et sa pureté originelles, tout comme, chez l'individu, en règle générale, la santé et l'intégrité du corps garantissent la pleine efficacité de ses facultés supérieures. Il faut faire, toutefois, deux réserves.

Avoir à vaincre un obstacle, à façonner une matière qui résiste peut, dans certains cas, stimuler, raviver et intensifier la

force formatrice, à condition que l'on ne dépasse pas une certaine limite. C'est pourquoi il ne faut pas exclure qu'un croisement d'éléments vraiment hétérogènes, au lieu d'altérer une race, la ravive et la fortifie. Nous ne partageons pas l'opinion de CHAMBERLAIN – un dilettante encore aujourd'hui injustement tenu en haute considération dans certains milieux racialistes –, selon laquelle les races supérieures même ne seraient que des croisements heureux (par analogie avec ce qui arrive dans les espèces animales, où les "pur-sang" de type supérieur proviennent justement de mélanges spéciaux) ; toutefois, si l'on considère les traditions nobiliaires, le seul champ d'expérience raciste centenaire qui nous est positivement offert par l'histoire, tout le monde sait que, en elles, la pureté endogame a souvent eu pour effet la dégénérescence, alors que l'apport d'un sang différent à un certain moment a au contraire galvanisé la lignée. Cela prouve que le croisement, naturellement, dans une certaine mesure, peut avoir la fonction d'un réactif. La présence de l'élément hétérogène impose au noyau interne de la race une réaction : elle le réveille, s'il était assoupi, elle le force à se défendre, à s'affirmer de nouveau. Elle est, en somme, une épreuve, qui, comme toute épreuve, peut avoir une issue positive ou négative. Dans ce cas-là, la "race interne" peut retrouver la force nécessaire pour balayer l'obstacle, pour ramener l'hétérogène à l'homogène (nous verrons ci-dessous ce qui arrive alors aux lois de MENDEL) ; le processus donne alors lieu à une espèce de sursaut, de réanimation, pour ainsi dire de mobilisation générale de l'hérédité raciale latente au sens supérieur : c'est, au sens fort du terme, la voix du sang. Dans les autres cas, ou lorsque le croisement a vraiment dépassé certaines limites, il y a au contraire dégénérescence.

11. Trois modes d'apparition de la race. La race supérieure chez l'homme nordique et chez l'homme méditerranéen.

Le moment est venu de distinguer, donc, trois modes différents d'apparition de la race, si toutefois on part d'une conception complète de celle-ci. La première forme constitue une limite idéale, c'est la race biologique pure déjà indiquée, dans

laquelle transparaît à la perfection la race intérieure vivante. La seconde, c'est la race comme survivance biologique, ensemble de caractéristiques physiques et aussi d'instincts et de qualités, qui restent conformes au type originel, mais presque à titre d'écho ou d'automatisme, car l'élément interne s'est éteint ou est devenu latent ou subconscient. La troisième, c'est la race qui se révèle par sursauts, par éclairs, par soudaines résurrections irrésistibles au sein d'une substance humaine dans laquelle figurent des sangs divers, même si un certain type commun y prédomine et y est déterminable (race au sens relatif du terme, comme c'est le cas lorsque l'on parle aujourd'hui de "race italienne" ou "allemande"). Le susdit pouvoir revivifiant, propre, dans certaines conditions, au croisement, peut être à l'origine de ces manifestations.

L'importance de ce point de vue peut être éclairée par les considérations suivantes, qui sont d'un intérêt particulier pour le racialisme italien et à même de dissiper plus d'un malentendu. Nous avons dit que, d'un point de vue traditionnel, on est fondé à admettre l'origine nordique (hyperboréenne) de toutes les races supérieures de souche indo-européenne; mais nous avons aussi fait remarquer qu'il serait absurde de penser retrouver, dans un peuple européen contemporain, quel qu'il soit, la race hyperboréenne sous la première des trois formes indiquées, celle d'une pureté olympienne et d'une transparence réciproque des races de l'esprit, de l'âme et du corps. Restent donc les deux autres formes, que l'on peut légitimement rattacher, par exemple, respectivement à la branche nordico-germanique et à la branche méditerranéenne – nous pourrions aussi l'appeler "romane" – de la race nordico-aryenne.

C'est surtout en Méditerranée que les Hyperboréens, qui, dans une large mesure, étaient déjà devenus les aryo-atlantes du courant que nous avons appelé "horizontal", et, en tant que tels, s'étaient déjà différenciés du type primordial arctique, entrèrent dans des mélanges de toutes sortes, au gré des vicissitudes d'une histoire plurimillénaire particulièrement mouvementée : cependant, rien n'y fit, l'ancienne flamme ne s'éteignit pas complètement. Des éclairs de l'esprit nordico-aryen illuminent le cycle des grandes civilisations méditerranéennes : ils en constituent le vrai "mystère". De ces résurrections, de ces sursauts, favorisés, en vertu de la réaction et du réveil que provoque le contact avec l'hétérogène, par le choc de sangs différents, il faut considérer l'ancienne civilisation romaine comme la plus haute. Dans le monde méditerranéen, et particulièrement dans les races romanes, il faut donc chercher la race nordico-aryenne, essentiellement, sous la troisième des formes susmentionnées, et c'est sous cette forme que, si l'on considère les sommets qualitatifs plus que l'élément statistico-quantitatif, on la trouve souvent davantage qu'ailleurs. Dans ce cas-là, évidemment, ce qui est significatif, ce n'est pas tant un élément biologique, qu'il serait absurde de prétendre retrouver dans un état de pureté même relatif après des millénaires d'une semblable histoire, qu'un style donné : ce type de réactions et de résurrections, qui, soudaines et créatrices, apparaissent presque comme une libération et une réaffirmation d'un noyau indomptable, et, souvent, *in extremis*. Si la relation entre les recherches sur les groupes sanguins et les races est réelle, il ne faut pas oublier, fait significatif à cet égard, que, par exemple, l'Italie a un pourcentage d'élément nordique primordial égal à celui des Anglo-Saxons et supérieur à celui des peuples germaniques. Ces résurrections constituent le véritable sens de ce que beaucoup appellent le "génie latin", dont ils ont une interprétation purement esthétique et individualiste, sans aucune relation avec la race. Ce "génie", dans tous les domaines et sous tous les aspects où, du point de vue traditionnel, nous pouvons le considérer réellement comme une valeur, est précisément une manifestation déterminée de la "race", non pas de race "latine", car cela n'existe pas, ni même de la "méditerranéenne" ou de celle de "l'homme de l'ouest", car celles-ci sont des dérivés, mais de la suprarace originelle, de la souche primordiale nordico-aryenne.

Quant à l'opposition, si souvent mise en avant, entre le "génie latin" et l'"esprit teuton" ou nordique, elle est réelle, mais uniquement en tant qu'opposition de modes d'apparition différents, non pas en tant qu'opposition raciale essentielle. Réelle, elle l'est du fait que, comme on l'a déjà dit, chez les peuples germaniques, la race s'est surtout manifestée et existe sous la seconde des formes susdites : sous la forme d'une grande pureté biologique, qui, cependant, du point de vue spirituel, a souvent la significa-

tion d'une survivance. Pour utiliser une heureuse formule de DI GIORGI, ces peuples nous apparaissent souvent comme "les résidus morainiques du déclin arctique". Ce sont ceux-là qui quittèrent en dernier les régions nordiques et qui purent ainsi se préserver plus que les autres de la fatalité des croisements et rester plus purs, obéissant cependant dans une égale mesure à un processus correspondant, sinon de véritable extinction, du moins de paralysie et d'involution spirituelles. La preuve, on peut l'avoir en jetant un coup d'œil sur les individus que les raciologues "positifs" présentent le plus souvent comme les exemples actuels du type nordico-aryen : des visages de braves adolescents, d'agents de police, d'avocats, de médecins et de sportifs, parfaitement en ordre pour ce qui est des dimensions crâniennes, de la couleur des cheveux et des yeux, mais dont il serait difficile de retrouver dans l'expression la moindre étincelle de ce feu symbolique et de cette irrésistible supériorité olympienne qui transparaissent dans ce qui nous est parvenu des anciennes traditions relatives à la race supérieure hyperboréenne. Comme nous le verrons, l'analyse des civilisations typiques sur la base des "races de l'esprit" renforce encore cette thèse.

Dans les races aryennes romanes, donc, l'élément nordique peut se retrouver et se réveiller sous forme d'étincelle, de "génie", d'explosion ou de résurrection créatrice partant de l'intérieur, alors que, dans les races germaniques, il se retrouve surtout en termes de type commun biologique, avec un sens correspondant de la mesure, de la discipline et de l'ordre; avec un style qui, dans une large mesure, se fonde sur l'instinct et l'hérédité et reflète très rarement ce qui dépasse la race de l'âme. Ce n'est donc pas par hasard que le racisme, en Allemagne, a eu une orientation particulièrement biologique, ce n'est pas non plus par hasard qu'il a surtout mis en relief la défense et la préservation de la race du corps, comme par une espèce de "complexe d'angoisse" – pressentant ainsi instinctivement les dangers que court une race, lorsqu'elle apparaît principalement sous la seconde forme, une forme semi-automatique qui, en tant que telle, ne permet ni de prendre des risques ni d'affronter, le cœur léger, les "tentatives de réaction" auxquelles on a fait allusion.

Quant aux peuples romans, et surtout à la "race italienne", leur situation étant différente, la doctrine de la race peut et doit

proposer des formulations assez différentes et mettre en relief d'autres éléments, que le racialisme allemand prend moins en considération. Tout en ne négligeant aucunement le reste, c'est sur la race la plus profonde que, par d'opportunes évocations selon le troisième mode d'existence, cette doctrine, comme nous le verrons, peut fonder son action de reconstruction.

12. La race intérieure et l'hérédité. Prophylaxie de l'hérédité tarée.

Pour épuiser ce sujet, voyons comment les idées que l'on vient d'exposer se présentent à la lumière des lois de MENDEL sur l'hérédité. Nous avons déjà fait remarquer que l'idée d'"idiovariation", d'une mutation interne de l'idioplasme indépendante du croisement, relativise déjà le déterminisme de telles lois et laisse toujours penser à l'éventualité d'une intervention métabiologique dans le processus de l'hérédité.

Ici, nous ajouterons que, les lois de MENDEL ayant été déduites essentiellement de l'étude de phénomènes appartenant au règne végétal et animal, il est arbitraire d'admettre qu'elles valent de manière aussi positive et mécanique pour cette partie de l'être humain qui ne se trouve ni sur le plan de la vie végétative, ni sur celui de la vie animale. Nous pouvons penser qu'elles sont valables pour certaines maladies, certains traits physiques, certaines qualités, qui dépendent manifestement du corps – et ce sont précisément les confirmations obtenues dans ce cadre qui ont amené les raciologues scientistes à d'illégitimes déductions. En revanche, lorsqu'il s'agit d'éléments différents de l'hérédité, de précises réserves s'imposent.

En second lieu, ces lois sont bien visibles, leurs effets bien déterminables, dans le processus de la simple hérédité, dans les croisements, où entrent en jeu des composantes simples, comme, par exemple, la couleur rouge ou nacrée de la gueule-de-loup, la couleur du pelage du cobaye, la couleur des cheveux d'un homme ou une maladie héréditaire. Mais, à considérer la race humaine au sens fort du terme, le cas est différent; le type se compose de nombreux éléments, spirituels et corporels, et – ceci, on le verra, est le fondement du racialisme de second degré – ce qui importe surtout, c'est le rôle typique de tous ces élé-

ments dans un type humain donné. Avant toute chose, il faut donc se poser cette question : comment se fait-il que ces éléments se présentent dans une certaine unité ? Que, dans un certain type "pur", soient associées, avec un caractère de stabilité, telles qualités de corps, de caractère et d'esprit – autrement dit : tel groupe de gènes ? Il est évident que, ici, il faut penser à une force, une force unificatrice et organisatrice, force dont l'existence, du reste, a même été admise, pour les espèces animales, par les tendances les plus éclairées du racialisme biologique, qui ont abandonné l'imbécile théorie darwiniste de l'évolution naturelle au moment où ils ont adopté le point de vue du "vitalisme" et évoqué, sur le plan scientifique, l'ancienne conception aristotélicienne de l'entéléchie (DRIESCH, DACQUE et d'autres). La loi mendélienne de l'"indépendance" – selon laquelle la transmission des qualités héréditaires individuelles s'accomplirait invariablement et séparément, sans être influencée par la présence des autres éléments –, dans le cas de l'homme, doit prendre en compte cette force. Elle est au centre de la race, dont elle constitue, comme on l'a si souvent répété ici, l'essence ultime. Or, rien n'empêche de penser que cette force, présupposée par l'assemblage donné et spécifique de qualités ou de gènes de tout type, se transmette dans un mélange ethnique, réagisse sur lui, choisisse, coordonne et produise un type plus ou moins semblable par un emploi fonctionnel analogue des éléments, sachant qu'il n'est pas nécessaire qu'ils soient absolument identiques.

De plus, il faut prendre tout particulièrement en considération le cas où une telle force, dans les croisements, présenterait les caractères que le mendélisme appelle "dominants", ceux de l'autre type étant en revanche dits "récessifs" (ils sont "masqués" par les premiers dans un certain groupe de descendants). Lorsqu'un des géniteurs porte la qualité "dominante" – lorsque, dirions-nous, son "type" conserve intégralement son énergie "formatrice" –, les qualités du géniteur de race différente (différence toujours relative, jamais absolue) peuvent aussi être présentes dans le produit du croisement, mais étouffées, latentes. Si l'on croise ces descendants-là avec de nouveaux types de la race supérieure, originelle, on aura quasiment annulé le dihybridisme, c'est-à-dire la réapparition de l'hérédité

issue du géniteur d'une autre race de type "récessif". Cette hérédité sera pratiquement absorbée, emportée par l'autre comme par un courant plus fort. Le type se maintient ou se développe en une série de types qui y correspondent analogiquement : il reste dominant, organisateur, et, dans certains cas, il l'est d'autant plus que la pression exercée par la matière contre laquelle il doit se mesurer est forte. Ceci, tant que n'intervient pas la lésion interne, la cessation de cette tension grâce à laquelle le type a valeur de "dominant". Ce n'est qu'alors que survient le dihybridisme, c'est-à-dire la dissociation et la réapparition des caractères récessifs dominés. Mais ceci n'est rien d'autre que le phénomène général qui se vérifie dans toute mort. Chez l'individu aussi, une fois disparue, avec la mort, l'énergie interne (elle se retire conformément à une loi cyclique en cas de mort naturelle ; dans le cas contraire, par une action violente), l'assemblage des éléments qui formaient l'organisme se défait, ces éléments deviennent indépendants et se mettent à suivre les lois mécaniques ou chimiques de l'espèce naturelle à laquelle ils appartenaient : lois qui, dans le cas présent, seraient précisément les lois mendéliennes de l'hérédité. Une pomme pourrie, introduite dans un sac de pommes qui ne le sont pas, loin de redevenir bonne à leur contact, les gâte : pour habile que puisse être cette comparaison, que certains font valoir, elle n'entre pas dans le cadre auquel nous nous référons ici ; elle ne sert au contraire qu'à indiquer le plan sur lequel les conceptions du racialisme scientiste, adoptées unilatéralement, peuvent conserver toute leur valeur.

Le fait que certaines races aient un caractère dominant par rapport à d'autres est du reste positivement avéré, même à s'en tenir au plan matériel, qui, ici, n'est pas décisif. Ainsi, SALAMAN a observé que le type facial germanique domine sur le judaïque dans le croisement : sur 328 enfants de familles mixtes judéo-allemandes, seuls 26 présentent clairement le type juif. De même, en ce qui concerne le nez, on a relevé positivement que, dans les croisements entre Européens et Juifs, et même entre Européens et Hottentots, c'est toujours la forme haute et fine qui prédomine sur la forme large et courte. Dans la souche juive, les Sépharades, c'est-à-dire les Juifs espagnols, représentent une espèce d'aristocratie par rapport aux Ashkénazes : or,

c'est de nouveau le nez fin et presque aryen des premiers qui prédomine sur celui, gros et court, des seconds. D'autres recherches ont établi la qualité dominante du type nordique par rapport au type "ostique" (*ostisch*) dans la descendance des unions mixtes, de même que celle du type anglo-saxon par rapport aux éléments raciaux hybrides des républiques sud-américaines. Tout cela prouve que les types raciaux sont différents en tant que potentialité aussi, et que, dans certains cas, ils dépassent le cadre ici considéré, car nous avons toujours entendu nous référer – qu'on ne l'oublie pas – aux croisements entre races apparentées.

Mais l'utilisation du terme "potentialité" nous a nécessairement amené à considérer des facteurs impondérables, toutefois aussi positifs, et souvent plus décisifs, que les "pondérables". La "potentialité" ne se laisse pas réduire à des nombres et à des schémas : elle est conditionnée essentiellement par un état intérieur, en fonction duquel elle peut aussi bien s'intensifier que s'affaiblir. Dans le second cas, la qualité "dominante", avérée dans un premier temps et attribuée à une race donnée, ne se manifeste plus à partir d'un certain moment, ou ne le fait que sporadiquement. C'est pourquoi, après avoir examiné avec toute l'attention nécessaire, dans les lois de l'hérédité, le "dominant" et le "récessif", il ne faut pas s'empresser de généraliser et d'hypostasier les constatations, mais toujours se demander, non seulement à l'égard d'une race en général, mais aussi en ce qui concerne ses membres, dans quelle phase on se trouve, quelle tension enregistre le dynamomètre, pour déterminer dans quelle mesure le rôle des éléments de caractère spirituel est non seulement significatif, mais encore, souvent, prédominant. Tout ceci, en tant que prémisse critériologique et méthodologique pour une théorie dynamique, plutôt que statique, de la race et de l'hérédité. Sous peu, en considérant la race chez l'homme et chez la femme, nous définirons encore une notion dont il faut tenir compte en la matière.

Ce que la doctrine de la race peut en revanche concéder sans réserve, c'est que les lois mendéliennes, ainsi que les lois plus générales de l'hérédité physique et psychophysique, sont sans aucun doute valables dans les cas d'hérédité pathologique. C'est essentiellement ici que les vues et les lois du racialisme biologique relatives à l'hérédité donnent de précieux points de repère. Du point de vue pratique, il faut sans aucun doute approuver les mesures susceptibles d'empêcher qu'une hérédité corrompue ne se transmette à d'autres générations, mais, plus encore, on peut même penser à renforcer cette exigence, pour faire en sorte que, dans un peuple, dans une nation, les éléments inférieurs d'une race donnée au sens général ne l'emportent pas en nombre sur les éléments supérieurs. Contre des mesures de ce genre, on a objecté, comme on le sait, que, parmi les "races" de l'humanité occidentale, on trouve souvent des personnes à la pureté raciale et à la "nordicité" douteuses, mais aussi des hommes atteints de difformités physiques et de maladies de caractère même héréditaire : représentants, donc, de cette race inférieure ou diminuée, que le racialisme biologique, par des mesures prophylactiques, voudrait éliminer ou, du moins, neutraliser. Que faut-il en penser du point de vue d'une doctrine complète de la race ?

En premier lieu, il faut discriminer les cas allégués par la partie adverse. Voir ainsi jusqu'à quel point il s'agit là de personnes vraiment supérieures. L'échelle des valeurs traditionnelles et raciologiques n'est pas précisément celle de la mentalité moderne, et, surtout, "humaniste". Ainsi, par exemple, nous attachons plus de prix aux qualités de caractère qu'à celles d'un esprit abstrait ou d'une vaine créativité esthétique. Un homme à moitié illettré qui a le sens de l'honneur et de la fidélité a plus de valeur à nos yeux qu'un scientifique lâche ou un universitaire narcissique, prêt à n'importe quelle bassesse de courtisan pour obtenir de l'avancement : et, au sommet, pour nous, les valeurs héroïques et ascétiques sont les seules qui justifient la vie par ce qui est "plus-que-vie".

Mais, même après s'être livré à une discrimination selon ces critères antihumanistes et antibourgeois, il reste qu'il y a des êtres supérieurs dont la santé physique et la race ne sont pas parfaitement en ordre. A cet égard, il faut penser à une situation similaire à celle où, comme on l'a vu, les croisements équivalent parfois à un réactif, à un stimulant qui réveille. Quant aux exemples qui peuvent vraiment accréditer l'objection en question, il s'agit, pour ainsi dire, de crises ou de fractures, ou encore d'états d'instabilité intérieure, qui ont ouvert des

brèches sur une réalité à laquelle, à cause du durcissement du moi matérialisé propre à l'homme moderne, ces types n'auraient autrement pas eu accès. Mais il est évident que des cas de ce genre ne peuvent avoir valeur ni d'exemple ni de règle : il serait difficile de montrer des qualités supérieures qui se manifestent héréditairement dans une hérédité corrélative pathologique ou de race diminuée avec la même constance; c'est le seul cas qui pourrait vraiment donner du poids à l'objection. Il est très possible que les mesures prophylactiques susmentionnées, dans un premier temps et dans quelques cas sporadiques, empêchent les intuitions favorisées par des troubles ou des contradictions; mais il est certain que cette perte sera, dans une phase suivante, largement compensée, pourvu que ce que l'on a dit sur les conditions internes de l'hérédité et le domaine des races supérieures soit pris en compte, et même mis au premier plan. En effet, pour éviter tout malentendu, disons-le sans détour : ceux qui prétendraient réaliser les objectifs supérieurs du racialisme et faire revivre, dans une certaine mesure, le type racial supérieur dans toute sa pureté par des procédés strictement prophylactiques et biologiques répéteraient la tentative de création de l'*homonculus*, de l'homme artificiel; entreprise vaine et absurde. Les mesures prophylactiques susmentionnées ne peuvent servir qu'à supprimer des obstacles qui empêchent les facultés d'origine suprabiologique de se manifester de nouveau : mais elles ne peuvent ni créer, ni, toutes seules, réveiller ces facultés, car rien ne sort de rien. C'est pourquoi il faut considérer ces mesures prophylactiques raciales en matière d'hérédité et de sélection de l'hérédité comme un élément d'une action plus large et les mettre en pratique sans jamais perdre de vue l'ensemble.

13. Les sexes et la race.

A la lumière des idées que l'on vient d'exposer, il faudrait aussi revoir, et à fond, la question des croisements. Ici aussi, on rencontre dans le racialisme, qui ne s'est presque jamais posé de problèmes de ce genre, une curieuse contradiction. Le racialisme, qui affirme la différence, en contradiction avec ce principe, considère de la même manière tous les types humains –

c'est-à-dire comme également sujets aux mêmes lois biologiques –, tout comme il ne semble jamais avoir pensé que, en règle générale, l'hérédité et le pouvoir de la race peuvent avoir une importance différente selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Certains, qui se sont avisés du problème, l'ont résolu vraiment de travers, en supposant, de nouveau sur la base de considérations purement biologiques, chez la femme, un plus grand pouvoir de conservation de la race et du type.

Du point de vue de l'enseignement traditionnel, c'est précisément le contraire qui, dans le cas d'une humanité normale, est vrai; cet enseignement, qui est loin de bénéficier de l'attention que certains accordent aujourd'hui à des considérations biologiques des plus plates et insignifiantes, pourrait fournir des idées utiles pour un problème crucial, celui de la technique d'élévation de races relativement inférieures à travers différents cycles d'hérédité. Ainsi, dans le plus ancien code indo-européen – le *Mânavadharmaçâstra* – on admet le passage d'un non aryen dans les castes aryennes après sept générations de croisements de la lignée mâle, et le nombre sept réapparaît dans d'autres traditions, dans des circonstances analogues, tandis que, si l'on se réfère au cycle d'une vie humaine, c'est le nombre d'années qui, selon les recherches modernes, seraient nécessaires au renouvellement périodique de tous les éléments du corps. D'après ce code, voici, en l'occurrence, ce que, du point de vue traditionnel, il faut considérer comme un élément fondamental du problème susmentionné : l'hérédité masculine ne peut pas être mise sur le même plan que l'hérédité féminine, car, en règle générale, la première a le caractère que le mendélisme appelle "dominant"; la seconde, le "récessif". Par conséquent, lorsque la femme est de race supérieure, son hérédité supérieure est oblitérée dans le métissage, alors que l'hérédité masculine supérieure, dans le cas contraire, n'est pas nécessairement contaminée, sauf cas limites ou cas exceptionnels; on en verra un en traitant de la masculinité. "Quelle que soit la qualité d'un homme uni à une femme par un rite légitime – lit-on dans le texte cité plus haut (IX, 22) –, celle-ci l'acquiert comme l'eau d'un fleuve rejoignant l'océan." Mais encore (IX, 33-36) : "Si l'on compare le pouvoir créateur de l'homme à celui de la femme, il faut juger l'homme supérieur car la progéniture de

tous les êtres est distincte de la masculinité. Quel que soit le type de la graine qu'on sème dans un champ labouré à la bonne saison, cette graine devient une plante dotée de qualités particulières, qui sont celles de la graine (mâle)." Pour compléter l'image, tout au plus peut-on concéder que, lorsque le champ n'est pas labouré et que ce n'est pas la bonne saison, la qualité masculine, dans la descendance, sera entravée, dépérira ou, sans aucun doute, s'épuisera, mais ce qui ne pourra jamais se produire, par un pouvoir miraculeux du sol ou de la saison – c'est-à-dire, analogiquement, par le pouvoir de la femme ou des conditions psychiques d'une union sexuelle – c'est que, d'une graine, disons, de palmier, sorte un genévrier. Ceci, comme nous l'avons fait remarquer à dessein, tant qu'il est question d'un monde normal, puisque c'est celui qui est toujours présupposé par tout enseignement traditionnel.

Ainsi, si l'on veut savoir ce qu'il faut penser de tout cela aujourd'hui, plutôt que d'interroger la biologie, il faudrait préciser dans quelle mesure le monde moderne, en ce qui concerne l'état des sexes, peut être qualifié de normal. La réponse, malheureusement, ne saurait être que négative. Le monde moderne ne sait plus ce que sont, au sens supérieur, l'homme et la femme; il va vers une indifférenciation des types, qui, déjà très perceptible sur le plan spirituel, semble se traduire ici et là sur le plan physique et biologique même, donnant lieu à des phénomènes préoccupants. Cela fait longtemps que, en Occident, la virilité et la féminité sont considérées comme des choses simplement corporelles, plutôt que comme des qualités, avant tout, de l'être intérieur, de l'âme et de l'esprit. A cet égard, de ce que sont la polarité, la distance, la fonction et la dignité différentes des sexes, depuis longtemps, l'Occident ne sait plus grand-chose. Ainsi, au lieu d'être considérés sous leurs aspects internes et essentiels, les problèmes très importants concernant la race le sont sous leurs aspects extérieurs et secondaires : par exemple, on se préoccupe beaucoup de la question démographique et on crée toutes sortes d'institutions d'hygiène, d'assistance sociale et de développement de la race au sens strict, mais on oublie le point fondamental, qui est la signification du rapport entre les sexes et l'impératif absolu, pour un individu de sexe masculin, d'être homme, pour un individu de sexe féminin, d'être femme, en tout et pour tout, dans le corps et dans l'esprit, sans mélanges ni atténuations. Ce n'est que dans ce cas que les enseignements traditionnels indiqués plus haut ont de l'efficacité et que s'ouvrent, grâce à des initiatives de sélection et d'élévation de la race à travers des croisements adéquats et des processus héréditaires, des possibilités presque illimitées; et non certes dans celui où, comme aujourd'hui, on constate, pour ce qui est de la masculinité et de la féminité, un mélange encore plus ambigu qu'en ce qui concerne les races; où des individus qui ont un corps d'homme ont une âme ou un esprit de femme, et inversement, sans parler de la diffusion de tendances sexuelles et psychiques de caractère franchement pathologique.

Mais, ici, nous devons renvoyer le lecteur à ce que nous avons déjà écrit à ce sujet dans *Révolte contre le monde moderne*, en traitant de la mort des races. Puisque les descendances ne se forment pas par combinaisons d'éléments héréditaires en laboratoire ou dans des instituts d'État spécialisés, mais proviennent des unions des hommes et des femmes, il serait logique que, comme prémisse à toute conception active de la race et à toute discrimination raciale, on définisse et sépare la race des hommes et la race des femmes selon cette globalité corporelle, psychique et spirituelle, en vue de laquelle nous avons formulé la théorie des trois degrés du racialisme.

Il faut, de plus, relever une circonstance singulière, qui confirme le fait, déjà noté, que les races restées biologiquement les plus proches du type nordique présentent, du point de vue intérieur, un degré d'involution et de désagrégation plus élevé que celles qui leur sont apparentées : nous voulons dire que les peuples nordiques – germaniques et anglo-saxons – sont ceux chez qui les rapports traditionnels entre les sexes ont été les plus bouleversés. La soi-disant émancipation de la femme – c'est-à-dire, en réalité, sa mutilation et sa dégradation – est en effet partie de ces peuples, et c'est chez eux que son influence a été la plus forte, alors que, chez les peuples romans, même si c'est indirectement, sous des formes bourgeoises et conventionnelles, on a conservé, à cet égard, quelque chose de la vision normale et traditionnelle. Le comble est que certains raciologues étrangers, ne se doutant pas le moins du monde que, en

cela, ils se font seulement l'écho d'un état de fait anormal relativement récent, qui ne concerne que leurs compatriotes, exaltent, comme s'il s'agissait d'une caractéristique de la race nordique, la banalité des rapports de camaraderie entre hommes et femmes et le soi-disant "respect de la femme", tandis qu'ils voudraient imputer aux préjugés asiatiques des races inférieures du Sud toute conception fondée sur la nécessaire distance, la polarité et la dignité différente des sexes. Il faut reconnaître que si de telles falsifications étaient adoptées comme principes, cela conduirait moins au réveil et à la réintégration du pur type nordique, qu'à une autre involution – c'est-à-dire à une banalisation et à un nivellement intérieur des types – de ce qui en reste encore chez les peuples germaniques.

14. La race masculine et la race féminine.

Parler de "race de l'homme" et de "race de la femme", comme on l'a fait il y a peu, n'est pas une extension tout à fait gratuite du concept. Nous croyons en effet que ceux qui veulent vraiment se rendre compte de ce qu'il en est ne devraient pas négliger complètement les remarques développées dans une œuvre très connue d'Otto Weininger. Deux points sont surtout à retenir. Le premier, c'est la détermination du type de l'homme absolu et de la femme absolue, bases pour pouvoir mesurer la "quantité" de l'un et de l'autre dans chaque individu et, donc, agir en conséquence. Le second, c'est l'idée originale selon laquelle les rapports entre l'homme absolu et la femme absolue correspondent analogiquement à ceux qui existent entre la race aryenne et la race sémite. Pour Weininger, l'homme serait à la femme ce que l'aryen est au sémite. Weininger s'est employé à rechercher les qualités féminines, qui apparaissent comme un équivalent précis des qualités typiques du sémite et du Juif. Cette recherche est, dans une large mesure, tendancieuse; de ce qu'il était à moitié juif, Weininger, même sans le vouloir, a été surtout enclin à avilir et à dégrader – il n'a pas cherché la vraie valeur de la femme là où il devait la chercher. Reste toutefois valable, dans ses vues, l'idée que, du point de vue d'une conception normale et différenciée des sexes, l'homme et la femme se présentent presque

comme l'expression de deux races différentes, sinon même opposées. C'est donc un grave défaut du racialisme descriptif et biologique que, d'une part, de n'en pas tenir compte lorsqu'il s'efforce de déterminer et de décrire les caractéristiques de chaque race, et, d'autre part, de ne pas se demander si, dans une race donnée, certaines qualités, normales pour le type masculin, le sont toujours s'agissant du type féminin.

Ceux qui voudraient y remédier devraient naturellement considérer aussi les sexes sous leur aspect psychique et spirituel. De ce point de vue, il est certainement absurde de concevoir comme normal que la femme "nordique" incarne les mêmes valeurs que celles propres à l'homme nordique absolu – c'est-à-dire : tout ce qui est supériorité calme et dominatrice, solarité, sens de la distance, détachement actif, joint à une promptitude à l'attaque et à ce que nous verrons dans ce qui suit. Sans qu'il faille absolument se référer, avec Weininger, aux peuples sémites, si l'on ne doit pas en arriver à un nivellement et, donc, à une dégénérescence, il est au contraire souhaitable que la femme nordique même ait ses propres qualités psychiques et spirituelles, qui ont une position centrale dans des races différentes, non nordiques.

Du reste, abstraction faite de la race du corps, de la race anthropologique, où les différences raciales féminines sont connues et manifestes, sur le plan de la race de l'âme les caractères distinctifs des femmes des différentes races sont bien moins prononcés que dans le cas de l'homme. En fait de race de l'esprit, les femmes donnent lieu à une véritable indifférenciation. Celui qui porte vraiment la race de l'âme et, surtout, celle de l'esprit, c'est l'homme; c'est surtout en lui que se trouve le principe de la différence, alors que celui de l'égalité se reflète davantage dans l'élément féminin. Ce n'est pas par hasard que les anciennes traditions associèrent, par analogie cosmique, l'élément féminin à la matière, à la puissance informe, *yle*, *dynamis*, et le masculin, en revanche, au principe céleste de la forme et de l'individuation; ni que les anciennes civilisations gynécocratiques et matriarcales, comme conséquence immédiate de la prééminence accordée au principe féminin sous ses différentes formes, maternelles ou aphrodisiaques, se caractérisèrent par la promiscuité, le communisme, le droit naturel,

l'égalité générale[3]. En toute rigueur, face à tout homme digne de ce nom, la femme véritable, celle que nos parents qualifiaient significativement de "femme racée", devrait se présenter comme quelque chose de dangereux, comme un principe étranger qui attire, s'insinue et appelle une réaction intérieure : une réaction du type de celle à laquelle nous avons fait allusion en parlant des croisements où l'apport d'un sang étranger met à l'épreuve le type et donne lieu soit à un réveil, à une réaffirmation et à une réanimation, soit à une dissolution et à une dégradation. Dans le premier cas, l'homme se maintient à la hauteur de sa fonction et, selon l'enseignement traditionnel déjà rapporté, ses qualités demeureront et s'affirmeront de nouveau, intactes, dans sa descendance, avec le caractère de "dominants". Dans le second cas, surviendra, de manière plus ou moins larvée, une dégénérescence, au moins interne, du type ; des forces incontrôlables prendront le dessus dans les processus d'hérédité, la défense de la race deviendra problématique, jusqu'à ce que se vérifie le cas limite, c'est-à-dire le retour, sous des formes nouvelles, à l'esprit et à la promiscuité des civilisations gynécocratiques issues des races antinordiques ou de la dégénérescence des races nordiques.

3 Cf. les considérations développées à ce sujet par BACHOFEN dans l'œuvre, déjà citée, que nous avons traduite : *La Race solaire.*

TROISIÈME PARTIE

LA RACE DE L'ÂME ET DE L'ESPRIT

1. Racialisme de second degré. La race de l'âme.

REVENONS MAINTENANT À L'EXPLICATION des trois degrés de la doctrine de la race. Il faut considérer que le racialisme de second degré est une théorie de la race de l'âme et une typologie de l'âme de la race. Ce racialisme doit définir les éléments, à leur façon primaires et irréductibles, qui, agissant de l'intérieur, font en sorte que des groupes d'individus manifestent une attitude, un "style" constant sur le plan de l'action, de la pensée et du sentiment. On en vient ici à un nouveau concept de la pureté raciale d'un type donné : il ne s'agit plus, comme dans le racialisme de premier degré, de voir si un individu donné présente tel ensemble de caractéristiques physiques ou, même, caractérologiques, qui le rendent conforme au type héréditaire, mais d'établir si sa race du corps est l'expression adéquate, conforme, de sa race de l'âme, et inversement. Si cela se vérifie, le type est pur du point de vue du racisme de second degré aussi. Celui-ci intègre donc les résultats des recherches du racialisme de premier degré, car ces différentes caractéristiques

corporelles, qui pourraient figurer dans des masques, plutôt que dans des visages et des individus vivants, ce n'est plus dans l'abstrait, dans une simple classification, qu'il les considère ; il cherche au contraire à en percer le secret, c'est-à-dire à saisir ce qu'ils expriment, la fonction qu'ils revêtent et en vertu de laquelle, éventuellement, ils peuvent aussi avoir une signification différente. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, un nez d'une certaine forme et un crâne allongé, dolichocéphale, peuvent se rencontrer soit chez un type appartenant à des races issues de la souche nordique, soit chez un individu des races africaines : mais il est évident qu'ils n'ont pas la même signification dans les deux cas. En outre, il peut arriver qu'un type donné ait des caractéristiques prédominantes et que, parce que, par exemple, sa race du corps est méditerranéenne du point de vue anthropologique, le racialisme de premier degré le range justement dans la race méditerranéenne ou dans celle de l'homme de l'Ouest : toutefois, des recherches plus poussées peuvent établir que ces traits méditerranéens, dans le type en question, revêtent une fonction différente de celle à laquelle il faudrait normalement s'attendre. Ce type s'en sert pour exprimer, au contraire, une âme, une attitude intérieure, qui n'est pas méditerranéenne, mais, par exemple, nordique ou levantine, ce qui donne aux traits même une valeur expressive complètement différente et entraîne parfois certaines distorsions ou altérations de l'élément externe méditerranéen, que la recherche de premier degré perçoit à peine ou considère comme insignifiantes et négligeables, alors que, pour la recherche de second degré, elles représentent autant de moyens pour saisir la "race intérieure". Ici, la physiognomonie, c'est-à-dire l'étude de la signification des physionomies humaines, aura un rôle important : elle se développera cependant dans une autre direction que les recherches précédentes, qui concevaient toute individualité séparément, au lieu de l'envisager comme une partie d'un tout suprabiologique, d'une race donnée de l'âme.

C'est sur ce plan plus élevé que l'anthropologie et la paléonthologie deviennent de précieuses auxiliaires pour la recherche des éléments raciaux primaires, qui se sont assemblés, superposés ou affrontés aux origines de la civilisation. Pour les tâches

les plus élevées de la doctrine de la race, il ne suffit pas d'avoir constaté la présence, par exemple, dans les origines italiques, d'un nombre donné de squelettes et de crânes typiques, et, intégrant ces recherches à celles de l'archéologie, de pouvoir affirmer avec certitude l'existence d'un ancien type humain aryo-nordique italique pur. On ne sortirait pas, avec cela, du cadre de la muséologie. Il faut, en plus, faire parler ce type, découvrir ce que telle forme corporelle exprime, ce dont telle structure humaine est le symbole. Ce qui n'est possible qu'en passant dans le domaine du racisme de second et même, dans une certaine mesure, de troisième degré, disciplines qui travaillent avec d'autres méthodes de recherches et utilisent des documents et des témoignages d'un autre ordre.

On peut considérer que la "psychanthropie" (*Rassenseelekunde*) de L.F. Clauss appartient au racialisme de second degré, pour ce qui est de ses méthodes et de ses critères généraux. La nécessité d'une telle recherche, Clauss l'a mise en lumière par des exemples convaincants. Que l'on envisage, par exemple, le phénomène de la compréhension. Dans la réalité, il arrive bien trop souvent que des personnes soient de la même race du corps, de la même souche, parfois même – en tant que frères, fils ou pères – du même sang au sens le plus concret, mais que, pourtant, ils ne réussissent pas à se comprendre. Une frontière sépare leurs âmes ; leur sensibilité et leur jugement sont différents, et une race du corps commune et un sang commun n'y peuvent rien. Il n'existe de compréhension et, donc, de véritable solidarité, d'unité profonde, que là où il existe une "race de l'âme" commune. Entrent en jeu, ici, des éléments subtils, d'une sensibilité instinctive. Alors que, pendant des années, on ne s'est douté de rien, dans une circonstance donnée il peut arriver que telle personne, par sa manière d'agir, nous donne la nette sensation qu'elle est "d'une autre race", et, alors, avec elle, tout est fini, des rapports de nature différente pourront subsister, mais toujours marqués par une grande retenue, une profonde distance. Elle "n'est plus des nôtres". D'ordinaire, ici, on parlait de caractère. L'expression est vague. Il n'y a pas, en effet, un "caractère" en général mais, conditionnées par la race intérieure, différentes manifestations des qualités de caractère. Par exemple, la "fidélité" d'un individu de race levantine est différente de celle d'un homme de race nordique ou

dinarique. L'héroïsme, l'homme méditerranéen ne le conçoit pas de la même façon qu'un Japonais ou un Russe, pour utiliser des termes généraux et ne pas entrer ici dans les dénominations précises inhérentes à une doctrine de la race de l'âme.

2. La race de l'âme et la culture.

De la sorte, elle va naturellement articuler aussi le domaine propre à de nombreuses valeurs culturelles, satisfaisant à l'obligation fondamentale de mettre partout en relief ce qui est "forme", différence, et évitant, pour en arriver là, de supposer une dépendance unilatérale et dégradante de la culture et de la civilisation par rapport à la simple race du corps. Non seulement les qualités de caractère reflètent un style déterminé, diffèrent selon les races de l'âme, mais la recherche de second degré peut facilement en venir à la constatation plus générale que, par exemple, il n'y a pas de chercheurs, de guerriers, d'ascètes, de marchands, d'artistes dans l'abstrait et en général, mais autant de manières différentes, conditionnées par la race intérieure, d'être chercheur, guerrier, ascète, marchand ou artiste. Se pose ainsi le problème de déterminer les différentes "lois du style", c'est-à-dire les formes réellement adaptées à l'expression d'une signification donnée, d'une activité donnée ou d'une disposition fondamentale donnée à l'intérieur de telle race de l'âme. Ce problème-là, il est clair qu'il est d'une importance fondamentale pour les tâches pratiques du racialisme, surtout pour celles qui sont de nature prophylactique dans le domaine de la culture et des formes de vie sociale. Par exemple, telle qu'elle a été posée en Italie, la question juive s'est visiblement et justement inspirée de considérations propres à un racialisme non de premier, mais de second degré. La mise au ban du Juif en Italie tient moins à des considérations raciales biologiques qu'à ses actes; moins au fait qu'il montre des caractéristiques physiques absolument opposées à celles des races méditerranéennes qui figurent aussi comme composantes de certaines parties de la "race italienne", qu'à son style, qu'à son attitude et à l'action corrosive et désagrégeante que la race juive exerce sur le plan social et culturel, à de rares exceptions près, souvent même sans le vouloir, par nature, aussi naturellement que le feu

brûle, que la vipère mord et empoisonne. Ce style juif, cette race de l'âme, ceux qui sont d'une race différente et qui n'ont pas été complètement abrutis par les "valeurs" de la civilisation moderne neutre et internationaliste le sentent immédiatement. Aucune considération biologique ne peut offrir un fondement aussi solide que celui-là, étant donné que, de fait, le judaïsme est une unité définie essentiellement par une race de l'âme, par un "style" d'action, d'attitude, de vie, unique et héréditaire.

A cet égard, il y a cependant une contrepartie. On a beaucoup parlé à ce sujet, dans la polémique raciale italienne, de "Juifs honoraires" : allusion faite aux personnes qui montrent une mentalité et une "race de l'âme" juives, quand bien même elles sont parfaitement en ordre avec la race du corps. Le *Talmud* rapporte qu'une personne s'était rendue chez un rabbin pour lui dire : "Allons, unissons-nous, devenons tous un seul et même peuple". "Volontiers, répondit le rabbin, mais nous, Juifs, nous sommes circoncis, il n'y a donc qu'un moyen d'y parvenir : faites-vous circoncire vous aussi". De Vries De Heekelingen, rappelant cette anecdote, remarque avec justesse que, dans le monde moderne, s'est réalisée une véritable assimilation à rebours : il ne s'agit pas, certes, de circoncision matérielle, mais de circoncision spirituelle – le fait est cependant que le Juif a réussi à faire son chemin dans la civilisation non juive autant que le non-Juif a souvent adopté une mentalité et une manière d'être propres, originairement, au Juif. Dans ces conditions, on voit l'utilité pratique d'une appréciation de second degré. Il permet au racialiste d'être cohérent, complet, impartial, en lui donnant le moyen de définir et de discerner la mentalité juive même là où elle se manifeste, sans relation directe avec un sang juif, chez des individus influencés dans leur manière d'être et d'agir, même s'ils appartiennent, par le corps, à l'une des races issues de la souche nordico-aryenne.

3. Origine des races de l'âme.

D'où proviennent les "races de l'âme"? Évidemment, dans le cas limite de races complètement pures, d'un seul jet, si l'on peut s'exprimer ainsi, elles représentent l'expression psychique de l'énergie formatrice particulière qui, sur le plan physique,

s'exprime en revanche dans les traits spécifiques et typiques de la race anthropologique du corps et est à la base de leur indissociable unité, tout en appartenant, en soi, à un plan encore plus élevé. Selon l'ancien enseignement traditionnel, l'âme n'est pas simplement ce que croit la psychologie moderne, c'est-à-dire un ensemble de phénomènes et d'activités subjectives se développant sur une base physiologique : l'âme est au contraire une espèce d'entité à part; comme le *linga-çarîra* ou "corps subtil", elle a son existence propre, ses forces réelles, ses lois, son hérédité à elle, distincte de l'hérédité purement physiologique.

De ce point de vue, il faut penser que les races de l'âme sont sujettes à des accidents analogues à ceux auxquels est soumise la race du corps, si ce n'est que, pour déterminer ces accidents, et, donc, pour connaître la genèse des races de l'âme, leur essence et les lois conditionnant leur développement et leur intégrité, on aurait besoin de moyens d'investigation immatérielle déjà connus des anciennes sciences traditionnelles, inconnus en revanche de la culture moderne, car, si l'on en trouve un souvenir déformé dans certains courants théosophistes et "occultistes", la recherche dite "scientifique", elle, n'en a même pas soupçon. Dans ces conditions, aujourd'hui, il faut procéder par induction ou par intuition, au lieu de partir d'un *corpus* précis de connaissances. En tout cas, il faut tenir compte, en tant que point méthodologique fondamental, du principe selon lequel il existe deux lignes d'hérédité distinctes, celle du corps et celle de l'âme, lignes qui, les races et les traditions ayant perdu la pureté originelle des périodes préhistoriques, peuvent même diverger. Il faut alors penser que la ligne de l'hérédité physique est une continuité visible et déterminable, car elle s'appuie sur le processus de la génération naturelle, alors que celle de l'âme, au contraire, n'a de continuité que sur un autre plan, qui n'appartient plus au monde sensible et peut donc réunir des individus qui peuvent n'avoir rien de commun les uns avec les autres dans l'espace et le temps[4]. Nous y reviendrons en traitant du

4. Cf. à cet égard ce que nous avons eu l'occasion d'exposer dans différents points de notre œuvre critique *Masque et visage du spiritualisme contemporain*. Éditions Pardès, Puiseaux, 1991.

problème de la naissance. Faisons remarquer ici que, déjà en ces termes, le problème de l'hérédité physique même présente une grande complexité, si on ne l'envisage pas avec une myopie positiviste : en effet, puisque l'âme est en interaction avec le corps, dans le cas d'une divergence entre les deux hérédités, se produiront, dans l'hérédité physique, sous l'influence de l'autre, des modifications qui ne sont pas susceptibles d'être expliquées, parce que, dans son domaine, la recherche biologique et anthropologique ne pourra jamais le vérifier.

Ce plan n'étant cependant pas celui sur lequel il convient de se placer pour approfondir des considérations de cet ordre, ne serait-ce que parce qu'il présupposerait la connaissance de la doctrine traditionnelle des états multiples de l'être, qu'il faut substituer à la façon dont on considère aujourd'hui tous les grands problèmes relatifs à l'homme, à la vie, à la mort et au monde, revenons à notre point de départ, pour dire que, dans une situation de mélange racial, il faut considérer les races de l'âme comme le résultat de trois facteurs. Le premier, qui est le facteur essentiel pour elles, c'est justement la race de l'âme en tant qu'entité distincte; le second, c'est l'influence que peuvent avoir exercé sur celle-ci un corps d'une race inappropriée et, à travers ce corps, centre positif des rapports avec le monde extérieur, un milieu inadéquat; le troisième, c'est l'influence possible d'un élément encore plus élevé, c'est-à-dire de la race de l'esprit, en cas d'une nouvelle divergence non seulement entre l'âme et le corps, mais entre l'âme et l'esprit.

En toute rigueur, puisque l'unité des différents éléments n'est pas due au hasard et à des lois automatiques, mais à des liens analogiques et "électifs" (nous expliquerons aussi par la suite ce qu'il faut entendre par là), malgré les divergences, on peut admettre, comme hypothèse de travail et critère de probabilité, une certaine correspondance, en ce sens que, par exemple, sur cent types qui présentent, en tant que race du corps, une pureté raciale, disons, de type nordique, on peut supposer que ceux chez qui y correspond aussi, potentiellement, une qualification psychospirituelle adéquate sont plus nombreux que parmi cent types dont la race du corps n'est pas nordique, ni d'origine nordique. Cette hypothèse appelle les réserves suivantes : tout d'abord, celle qu'impliquait l'emploi

du terme “potentiellement”, étant donné que, comme on l’a vu, il y a des races pures à moitié éteintes ou en involution du point de vue de la race de l’âme ; en second lieu, parce qu’il faut considérer le cas des “préférences” : en vertu de la loi des affinités, tel type de personnalité peut avoir préféré se manifester dans une certaine race de l’âme, mais selon une conjoncture telle, qu’il devra payer ce choix par l’acceptation d’une race du corps inadéquate (par exemple, en cas de régénération de la race sous la seconde des formes considérées à la page 61 et aux suivantes, les affinités électives conduiraient précisément à une manifestation plus hybride que pure, mais intérieurement déchue) ; en troisième lieu, parce qu’“analogie” et “affinités électives” sont des termes qui, ici, se rapportent à des états d’existence qui ne sont pas simplement humains, de telle sorte que valent, pour eux, des critères qui peuvent même ne pas coïncider avec ce que le commun des esprits serait enclin à supposer et à croire naturel, logique et souhaitable.

4. Des races nouvelles peuvent-elles naître ?

Dans *Le Mythe du Sang*, le lecteur pourra voir quelles races de l’âme CLAUSS a cru pouvoir déterminer et quelles races du corps, pour lui, en constituent la correspondance normale. Il n’y a pas lieu de faire la discrimination de ce qui est acceptable ou non, du point de vue traditionnel, dans les théories de CLAUSS, qui, par ailleurs, constituent l’unique tentative positive faite jusqu’à présent dans ce domaine. On peut, du reste, se poser la question de savoir si, dans une situation de métissage comme celle où nous nous trouvons actuellement, il existe une correspondance numérique entre races de l’âme et races du corps. Il faut aussi penser qu’il arrive que des races de l’âme déterminées, en vertu de certaines lois cycliques, fassent réapparition sous des formes nouvelles, opérant, au besoin, une espèce de sélection dans les mélanges ethniques, avec, pour résultat, une énucléation graduelle et plus ou moins parfaite des types raciaux, qui semblent alors effectivement nouveaux. Sous leur aspect le plus extérieur, ce sont précisément les processus par lesquels une idée devenue état d’âme collectif et idéal d’une civilisation déterminée donnent lieu à un type humain dont les

traits constituent presque une véritable nouvelle “race du corps”.

Réels, ces processus sont une extension de ce que l’on peut vérifier positivement chez les individus. La force organiquement formatrice propre à une idée suffisamment saturée de forces émotives est attestée, ici, par de nombreux exemples. On peut rappeler les différents cas qui rentrent dans le domaine de l’hypnose et de l’hystérie ; la stigmatisation et d’autres phénomènes analogues de la vie mystique, déterminés par un état d’âme et une idée religieuse. D’une importance particulière sont, d’autre part, les exemples de l’influence de l’état d’âme ou d’une image donnée de la mère sur le fils qu’elle mettra au monde et qui en portera les traces. La télégenèse constitue, en la matière, le cas limite. Une femme dont les rapports sexuels avec un homme de couleur ont cessé depuis des années peut avoir un fils de couleur d’un homme qui, comme elle, est de race blanche : une idée, qui s’est conservée, dans des conditions spéciales, dans la subconscience de la mère sous la forme d’un “complexe”, même des années après, a agi de manière formatrice sur la naissance. Si tout cela a une possibilité réelle, on peut très bien imaginer la répétition d’un processus semblable sur le plan collectif. Une idée, dès lors qu’elle agit avec une intensité et une continuité suffisantes dans un climat historique donné et dans une collectivité donnée, finit par donner naissance à une “race de l’âme”, et, l’action persistant, fait apparaître, dans les générations immédiatement suivantes, un nouveau type physique commun, qu’il faut considérer, d’un certain point de vue, comme une race nouvelle. Le phénomène a un caractère éphémère lorsque, dans les processus de ce genre, n’intervient pas, aussi, une évocation de principes plus profonds, qui appartiennent au plan de l’esprit, où, en dernière analyse, se trouvent les racines ultimes et “éternelles” des vraies races, des races originelles : c’est seulement alors que la race nouvelle n’est pas qu’un produit conjoncturel. Fausse est cependant l’opinion de certains racialistes biologiques, qui, généralisant et, comme d’habitude, ne prenant en considération que des forces agissant à l’intérieur d’un périmètre assez restreint, croient que tous les types qui surgissent de cette manière et ne se laissent pas ramener aux races qu’ils ont dis-

tinguées et cataloguées doivent se dissoudre à brève échéance. Le cas du type juif prouverait déjà le contraire. Ce type est issu d'un mélange ethnique comprenant des éléments raciaux très différents, sous l'action d'une "race de l'âme", et persiste avec une stabilité suffisante depuis plus de deux millénaires : ce que l'on ne constate pas toujours dans les races qui sont, pour ainsi dire, "normales" et "naturelles", selon les racialistes biologiques. A plus forte raison faut-il admettre une possibilité de ce genre lorsque le processus de formation s'appuie sur une évocation, disions-nous, spirituelle, car, alors, le contact s'établit avec quelque chose de plus originel que ne le sont ces races supposées naturelles et élémentaires – et les rapports s'inversent : ce sont ces races qui se révèlent instables et se dissocient, au point de faire apparaître, dans une race à la fois nouvelle et ancienne, le type vraiment pur, sous l'effet de forces essentiellement suprabiologiques. L'importance de tout cela par rapport au racialisme pratique et créateur est bien évidente.

De même que les considérations propres au racialisme de premier degré peuvent être tenues pour décisives s'agissant de "races naturelles" ou de races qui le sont devenues par involution, ainsi les considérations spécifiques au plan des "races de l'âme" sont fondamentales là où c'est sur l'élément "âme" qu'un cycle de civilisation donné a mis l'accent. Si un cycle de ce genre peut représenter un "plus", un redressement, face au nivellement des "races de l'âme", il présente cependant toujours des anomalies d'un point de vue supérieur, étant donné que, en règle générale, c'est l'esprit, et non l'âme, qui devrait constituer le point de repère ultime dans la hiérarchie des trois éléments de l'être humain, et, donc, aussi, le vrai principe inspirateur de toute civilisation vraiment "en ordre".

5. La race de l'âme et le "mythe". Limites du "mythe".

Les limites de la validité du second degré de la doctrine de la race ainsi définies, aux théories de CLAUSS, justes et géniales sous de nombreux aspects, on peut justement faire le reproche d'avoir considéré les races de l'âme comme des réalités ultimes

et primaires, leurs frontières comme infranchissables, car, pour lui, il n'existerait aucun point de repère plus élevé. Ces considérations ne sont justes que *sub condicione*, c'est-à-dire dans l'hypothèse préalable où elles porteraient sur des civilisations qui se trouvent dans la situation pas tout à fait normale dont on a parlé, sous le rapport de l'élément âme. Faire disparaître les frontières entre les races de l'âme, ce serait, en ce cas, ouvrir la voie à une dissolution et de la race du corps et de ce qui, en elle, peut appartenir à la race de l'esprit, puisque, toujours dans ce cas, l'un et l'autre reposent sur ces frontières. En règle générale, au contraire, les races de l'âme obéissent aux races de l'esprit, dont elles représentent autant d'expressions différentes, les différences particulières étant alors reprises par des différences plus générales.

C'est pour cela, et du fait que le point de vue traditionnel prend uniquement en considération la normalité, que nous n'avons pas cru nécessaire de donner ici une définition des races de l'âme et de voir jusqu'à quel point les idées de CLAUSS sont, à cet égard, acceptables et utilisables. D'autre part, les races de l'âme que CLAUSS fait correspondre aux races du corps rentrent, au mieux, dans le groupe des races issues de la souche hyperboréenne et nordico-atlantique primordiale. Il s'en suit que, s'il s'agit de l'essentiel et non de l'accessoire, les différences des races de l'âme correspondantes ne pourraient pas être considérées comme absolument premières : dans le "style" de "l'homme actif" (nordico-germain), dans celui de "l'homme du paraître" (méditerranéen) et de "l'homme de l'évasion" (dinarique), et ainsi de suite – pour employer la terminologie de CLAUSS –, il ne peut donc s'agir que de différents instruments d'expression de modalités spirituelles communes de la souche originelle. En réalité, de même que les caractéristiques déterminées par le racialisme anthropologique ne deviennent parlantes que si on les considère comme des moyens d'expression de la race de l'âme, ainsi les modalités des races de l'âme ne révèlent leur contenu le plus profond que par rapport aux races de l'esprit et, dans le cas spécifique des races aryennes, aux diverses formes, originelles et dérivées, normales ou anormales, revêtues par la spiritualité et la tradition hyperboréennes au cours de son cycle.

Cela ne veut cependant pas dire que, pour les tâches pratiques, les résultats de la doctrine de second degré de la race n'aient pas une importance particulière. Si les courants les plus avancés de la renaissance et de la réaction européennes ont certainement dépassé le plan correspondant au principe corporel, on ne peut cependant pas dire qu'ils aient encore atteint le plan de l'élément purement "spirituel" et qu'ils y aient déjà conduit les masses, ou même seulement une *élite* suffisamment nombreuse et officiellement reconnue. Actuellement, c'est le plan de l'âme, donc tout ce qui est suggestion, sentiment, passions, réaction impulsive, qui prédomine. Dans ces conditions, il serait absurde d'envisager un réveil et une réaffirmation de la race en partant du plan purement spirituel. Pour agir, les valeurs correspondantes doivent plutôt être présentées sous la forme de "mythes", d'idées-forces suggestives, capables de capter et d'affecter profondément les énergies irrationnelles et animiques qui alimentent les mouvements dont a parlé et par lesquelles est en train de s'opérer le renouveau de la conscience politico-sociale des nations correspondantes.

Il faut cependant bien voir qu'il ne s'agit là que d'un critère d'opportunité, d'utilité pratique, conditionné par un certain état de fait. Ce qui, pour pouvoir agir de manière formatrice, doit être présenté à la majorité sous la forme du mythe doit en revanche être connu de *l'élite* sous la forme supérieure d'une réalité spirituelle et affirmé sur la base de forces non pas irrationnelles ou sentimentales, mais supra-rationnelles. C'est l'équivalent de ce que, sur un autre plan, on peut expliquer en disant que, derrière les hypnotiseurs et les grands agitateurs de foules, il devrait y avoir – au besoin, invisibles et ignorés – de vrais chefs spirituels. Dans le cas contraire, on reste fatalement exposé aux plus grands dangers. Le mythe, avec l'irrationalité qui lui est propre, lorsqu'il n'est pas un mode d'apparition déguisé d'un principe spirituel, est un instrument qui peut facilement être arraché à celui qui s'en est emparé. Par des infiltrations et des déformations opportunes, des forces obscures peuvent conduire le processus d'évocation subconsciente déterminé par ces "mythes" de nature purement irrationnelle dans des directions et à des fins tout à fait différentes de celles dont un instinct sûr avait pressenti la justesse. C'est le moment où, dans ces cas-là, la déviation devient perceptible ; où, d'ordinaire, il est trop tard pour pouvoir y remédier ou même seulement se dégager du courant, qui obéit désormais à d'autres forces.

Outre les considérations théoriques, ces raisons pratiques établissent donc la nécessité, pour une doctrine complète de la race, d'aboutir à un racisme de troisième degré, envisageant la race en tant qu'esprit, au-delà de la race de l'âme.

6. Le mystère de la naissance. L'hérédité historique et l'hérédité d'en haut.

Il convient de faire précéder l'exposition des principes directeurs de cette partie du racialisme par quelques considérations sur le problème de la naissance, pour éclaircir définitivement ce que l'on a dit à propos de l'hérédité.

Quand bien même on est venu à bout de toutes les principales objections que, d'un point de vue immédiat, pratique ou intellectuel, de bonne ou de mauvaise foi, on a l'habitude de formuler contre la doctrine de la race, il semble en rester une, aussi insurmontable que décisive. On peut nous dire : très bien, tout ce que vous affirmez est juste. Mais, tout compte fait, est-ce la faute d'un homme s'il est né dans telle race et non dans telle autre ? Est-il coupable d'avoir des parents ou des ancêtres "aryens", juifs, nègres ou peaux-rouges ? Tout cela, l'a-t-il voulu ? Avec votre théorie de la race vous conservez, malgré tout, un point de vue purement naturaliste. Vous faites d'une donnée naturelle un destin et vous y bâtissez votre système, au lieu de vous préoccuper surtout des valeurs dans lesquelles la responsabilité humaine entre vraiment en jeu et qui peuvent être considérées comme imputables à celle-ci.

Cette objection est, d'une certaine façon, l'*ultima ratio* des adversaires du racialisme. Et il faut reconnaître qu'elle n'est ni spécieuse ni étrange, mais qu'elle a une portée réelle, si l'on n'adhère pas aux dégradations matérialistes et collectivistes de la doctrine en question et que l'on se place, au contraire, du point de vue traditionnel, qui met toujours en relief les valeurs

de la personnalité. Cependant, prendre en considération cette objection, c'est sans aucun doute affronter le problème de la naissance. D'un point de vue supérieur, spirituel, la justification de l'idée raciale dépend de ce problème et de sa solution.

Parvenir à des points de référence solides en la matière est toutefois assez difficile tant que l'on reste dans le cadre des idées introduites en Occident avec l'avènement du christianisme. Et ce n'est pas par hasard : race et race supérieure, culte du sang, aryanité, tous ces concepts se formèrent et s'affirmèrent dans des civilisations pré-chrétiennes. C'est dans ces traditions et dans leur sagesse qu'il faut donc chercher les éléments d'une solution aux problèmes que la réapparition de ces idées suscite aujourd'hui. Les plus récentes conceptions de l'homme et de la vie, quant à elles, ne pourront nous fournir que des points de vue incomplets et souvent inadéquats.

Ainsi ne faut-il pas s'étonner que le problème de la naissance reste très obscur dans l'ordre de la vision chrétienne du monde. Pour des raisons précises et, certes, non arbitraires, que nous ne pouvons pas exposer ici, l'Église dut rejeter l'idée de la préexistence, que les traditions précédentes avaient toujours admise : elle a donc nié que le noyau spirituel de la personnalité préexiste à la naissance terrestre, ainsi que, naturellement, à la conception. Dans la théologie chrétienne, les choses, à cet égard, ne se présentent pas toujours d'une manière aussi simple que cette négation pourrait le faire croire. Toutefois, le point de vue fondamental du christianisme est que toute âme humaine est unique et que Dieu la tire du néant d'où elle est insufflée dans un corps ou un embryon humain apte à la recevoir. Qu'un homme soit né dans une race plutôt que dans une autre devient alors un mystère théologique : “Dieu l'a voulu ainsi” et, d'ordinaire, on admet que la volonté divine est impénétrable.

Tout autre était le point de vue de l'ancienne humanité et c'est le seul qui permet de dépasser l'objection déjà indiquée. Pour information, nous devons de nouveau renvoyer le lecteur à *Révolte contre le monde moderne* : en résumé, nous nous limiterons ici à dire que, selon ce point de vue, la naissance n'est ni un hasard, ni le fait de la volonté divine; et la fidélité à notre nature n'est pas passivité, mais témoigne de la conscience plus

ou moins claire d'une relation profonde de notre moi avec le transcendant et le supraterrestre, si profonde qu'elle peut agir d'une façon transfigurante. Telle est l'essence de la doctrine du *karma* et du *dharma*, doctrine que l'on ne doit pas confondre avec l'idée de la “réincarnation”. Comme on l'a démontré ailleurs, la théorie de la réincarnation est soit une conception étrangère à la spiritualité “aryenne”, essentiellement propre à des cycles préaryens, tellurico-matriarcaux, de civilisations, soit l'effet des équivoques et des déformations auxquelles ont donné lieu certaines idées traditionnelles dans certains milieux théosophistes modernes. Si, dans le monde traditionnel, et même aryen, on trouve, en apparence, des témoignages précis en faveur de la croyance en la réincarnation, en réalité, il ne s'agit ici que de la forme symbolique qu'un savoir supérieur a dû revêtir vis-à-vis du peuple et des non-initiés.

De toute façon, pour le problème qui nous occupe, il faut se référer, non pas à la réincarnation, mais à la doctrine selon laquelle le moi humain, tant qu'il a une nature propre donnée, serait l'effet, le produit, la manifestation, dans certaines conditions d'existence, d'une entité spirituelle qui y préexiste et le transcende. Et, puisque tout ce qui est temps, d'une manière ou d'une autre, est seulement quelque chose d'inhérent à la condition humaine, il n'y a pas, strictement parlant, de préexistence, d'antériorité au sens temporel.

On entre dans un domaine assez difficile, justement parce que les conceptions et les expressions que nous nous sommes forgée ici-bas ne peuvent s'y appliquer et que, si l'on s'en sert pour décrire une réalité différente, elles peuvent facilement conduire à des falsifications et à des déformations. De toute façon, il est nécessaire de distinguer une double hérédité. Celle qui préexiste à l'individu au sens temporel, et non transcendantal, est l'hérédité, notamment, des parents, de la famille, de la race, d'une certaine civilisation, d'une certaine caste, et, donc, plus ou moins, tout ce que l'on entend communément en parlant d'hérédité. Mais tout cela n'épuise pas la réalité spirituelle de l'individu, comme le voudraient le matérialisme et l'historicisme : ce qu'il faut considérer comme déterminant et essentiel, c'est plutôt une intervention d'en haut, un principe revêtant et utilisant, comme matière

d'expression et d'incarnation, tout ce que cette hérédité a recueilli, avec ses lois et ses déterminismes. En outre, il faut penser que l'hérédité biologico-historique d'une ligne donnée est choisie et adoptée lorsqu'elle veut équivaloir approximativement à une espèce d'expression analogique d'une hérédité transcendantale.

C'est pourquoi, chez tout être, se rencontrent et confluent deux types d'hérédité, l'une terrestre, historique, que, dans une large mesure, on peut déterminer positivement, l'autre spirituelle, supraterrestre. Pour établir entre elles une continuité, et, donc, pour déterminer la synthèse qui définit une nature humaine donnée, intervient un événement, que les différentes traditions rendent par divers symboles et qu'il n'est pas possible d'examiner de près ici. Au fond, comme on l'a indiqué, ce qui agit ici, c'est une sorte de loi des "affinités électives". Pour l'illustrer par des applications, nous dirons, par exemple, que l'on n'est pas homme ou femme, d'une race ou d'une autre, de telle ou telle caste, parce que l'on est né ainsi, par hasard, par la "volonté de dieu", ou par un mécanisme de causes naturelles, mais, inversement, que, si l'on est né ainsi, c'est parce que l'on était déjà homme ou femme, d'une race ou d'une autre, de telle ou telle caste, naturellement, au sens analogique : c'est-à-dire qu'il s'agit d'une disposition, d'une vocation ou d'une délibération transcendantes que, faute de concepts adéquats, nous ne pouvons pressentir qu'à travers ses effets. D'une certaine manière, il y a donc interférence de la ligne horizontale d'une hérédité terrestre et de la ligne verticale d'une hérédité non-terrestre. C'est au moment où elles se croisent que, selon l'enseignement traditionnel, se produit la naissance ou, pour mieux dire, la conception d'un nouvel être, l'incarnation.

La race, la caste, et ainsi de suite, existent donc dans l'esprit avant de se manifester dans l'existence terrestre et historique. La diversité vient d'"en haut", ce qui s'y rapporte ici-bas n'est que reflet et symbole. Tel on a voulu être selon une nature primordiale et une décision transcendantale, tel on naît. Ce n'est pas la naissance qui détermine la nature, mais inversement, c'est la nature – au sens le plus large, car ici aussi le langage courant est traître – qui détermine la naissance.

7. La race, l'éthique classique et l'éthique romantique.

Dans l'œuvre déjà citée, nous avons reproduit plusieurs textes traditionnels qui éclaircissent et confirment ces idées. Rappelons ici ce passage de Plotin : "Le plan général est unique, mais il se divise en plusieurs parties, de sorte que, dans le tout, il y ait des lieux distincts, dont certains sont plus agréables que d'autres – et les âmes, elles aussi inégales, habitent dans ces lieux distincts, qui correspondent à leurs différences." De cette façon, tout concorde et la différence des situations correspond à l'inégalité des "âmes". Plus précisément encore : "On choisit son âme avant son démon et sa vie" – "Ce n'est pas le démon qui vous choisit, avait enseigné Platon, c'est vous-mêmes qui choisissez votre démon. C'est vous-mêmes qui choisissez le destin de cette vie à laquelle vous serez ensuite irrémédiablement enchaînés." Ces dernières expressions sont pour nous particulièrement intéressantes, étant donné que le concept de démon n'a rien à voir avec celui, chrétien, d'une entité mauvaise, mais est au contraire étroitement lié aux forces les plus profondes des races, tant de l'âme que du corps. Ici, nous ne pouvons pas non plus approfondir la doctrine traditionnelle en question, mais seulement rappeler que, à cet égard, le "démon", les "lares", les "pénates", le "double" (analogue, à son tour, au "corps subtil"), sont des notions qui, dans l'Antiquité, interféraient et reflétaient la connaissance précise des vraies racines de la différenciation des sangs, des *gens*, et, enfin, des individus même, selon une vision totalitaire du monde, recouvrant l'invisible et le visible, et non pas selon celle des modernes, qui, mutilée, ne connaît rien d'autre que processus matériels et "psychologie". Ces témoignages, que l'on pourrait multiplier à la lumière des traditions de tous les peuples, confirment donc l'idée de l'hérédité transcendantale, verticale, et du choix qui, selon des correspondances analogiques, détermine sa connexion à une hérédité "horizontale", historico-biologique. Les conséquences de tout cela pour la justification de l'idée raciale sont évidentes.

Le point de vue central du catholicisme est que Dieu, tout en tirant l'homme du néant, a laissé se produire le miracle par

lequel cet être tiré du néant est libre, en ce sens qu'il peut réintégrer la racine de son être, Dieu, ou la nier, voler de ses propres ailes, se disperser, dégénérer en une créature au vain arbitraire. Cette doctrine-là, avec les transpositions qui s'imposent, peut s'appliquer aux rapports entre l'être individuel et l'entité spirituelle dont il est la création et la manifestation humaine. Nous voulons dire que l'être individuel, dans une certaine mesure, jouit également du libre-arbitre et qu'à lui se pose la même alternative : ou vouloir être soi-même, approfondir et réaliser sa nature au point de réintégrer le principe préhumain et supra-individuel qui y correspond ; ou se créer arbitrairement une manière d'être artificielle, sans relation avec ses forces les plus profondes ou carrément en contradiction avec elles. Telle est exactement l'opposition entre l'idéal traditionnel, et surtout nordico-aryen, et l'idéal "moderne" de civilisation. Pour le premier, le devoir essentiel est de se connaître et d'être soi-même ; pour le second, en revanche, il faut "se construire", devenir ce que l'on n'est pas, enfreindre toutes les limites pour que tout devienne à la portée de tous : libéralisme, démocratie, individualisme, éthique activiste protestante, antiracisme, antitraditionalisme.

Telle qu'elle a été traditionnellement enseignée, la doctrine de la préexistence dépasse donc aussi bien le fatalisme qu'une liberté mal comprise et individualiste. Pour en venir aux conséquences les plus immédiates, en réalisant sa nature, l'individu met sa volonté en harmonie avec la volonté suprahumaine qui y correspond, il se "souvient", se relie à un principe qui, étant au-delà de la naissance, est aussi au-delà de la mort et de toute condition temporelle : c'est pourquoi, selon l'ancienne conception indo-aryenne, telle est la voie pour ceux qui, à travers l'action, veulent atteindre la "libération" et réaliser le divin. Le *dharma* – à savoir nature propre, devoir, fidélité au sang, à la tradition, à la caste – se rapporte ici, comme nous l'avons déjà expliqué ailleurs, à la sensation de venir de loin ; non pas limitation, comme le croient les "esprits évolués", mais libération. Ramenés à cette vision traditionnelle de la vie, tous les principaux thèmes raciaux acquièrent une signification supérieure et spirituelle, et il n'est plus possible de soutenir que la naissance est un hasard ou un destin.

Mais ce n'est pas tout : ce n'est pas par hasard que le "connais-toi toi-même", devise qui, dans sa signification la plus profonde, renvoie précisément à ces enseignements, fut gravée sur le temple d'Apollon, le Dieu hyperboréen, à Delphes. Laisser agir sur soi ces vérités traditionnelles jusqu'à ce qu'elles réveillent des forces intérieures bien précises, c'est avancer sur la voie qui conduit à un niveau spirituel où la vie a une signification absolument différente de celle qu'elle a pour le reste de l'humanité : là, elle est clarté, force absolue, certitude incomparable. Mais avoir le pressentiment de tout cela, entrevoir un "style" dans lequel, au sentiment de détachement de "ceux qui viennent de loin" et d'inaccessibilité intérieure, se joint une espèce d'indomptabilité, où, donc, coexistent un calme supérieur, une distance et une promptitude à l'attaque, au commandement, à l'action absolue – avoir pressenti ce "style", c'est aussi avoir pénétré le mystère de la race nordique primordiale, de la race hyperboréenne en tant que race de l'esprit. Tel est en effet le "style" olympien et solaire. L'imagination populaire le rapporte aujourd'hui à ceux que l'on appelle les "hommes du destin" ; autrefois, elle l'attribuait aux types peu répandus des grands dominateurs – en réalité, il s'agit là des derniers échos, des derniers éclairs de ce qui fut propre, en général, à la grande race hyperboréenne, avant sa dissémination et son altération. Rappelons l'expression de PLUTARQUE au sujet des membres de l'ancien Sénat romain : "Ils siègent comme un conseil de rois."

Cela implique aussi que, si une civilisation de type "classique", en ce sens olympien et viril, et non pas dans la vulgaire acception esthétique et formaliste du terme, reflète quelque chose de la race nordique de l'esprit, toute civilisation romantique et "tragique", tant qu'elle s'y oppose, sera, en revanche, le signe certain de la prédominance des influences provenant de races et de résidus ethniques de nature non-nordique pré- et antiaryenne.

8. L'élément "démonique" dans l'antirace.

Par rapport à cela, et pour épuiser le sujet, il convient de considérer ce qui suit. Consécutivement à l'objection précédente, on pourrait attirer l'attention sur le fait que, dans la réa-

lité, les types, désormais, ne sont pas assez différenciés pour pouvoir s'enraciner dans le principe de la fidélité ; en second lieu, la doctrine en question semble ne fournir aucune explication au fait qu'il existe des types tellement affectés de troubles et de graves contradictions, qu'ils ne sont pas tous "eux-mêmes" et ne se sentent pas toujours tous "chez eux".

Sur la base du principe général selon lequel tout ce qui apparaît ici-bas est le reflet analogique d'une réalité qui existe ailleurs, pour expliquer ces cas il faut donc penser à tout ce dont est capable le libre arbitre de l'individu et aussi à l'action de conditions historiques et sociales particulières sur le plan collectif ; mais, surtout, il faut supposer des situations prénatales correspondantes. La force centrale qui a conduit une manifestation humaine donnée a pu subir aussi l'influence de forces divergentes moins importantes, qui, toutefois, précisément parce qu'elles sont plus faibles, ont été pour ainsi dire emportées et amenées à se créer des expressions correspondantes dans des éléments d'une hérédité "horizontale" – biologico-historique – défavorable et incompatible.

Ainsi s'expliquent, en dernière analyse, du point de vue traditionnel, les cas d'incompatibilité de la "race de l'âme" et de la "vocation intérieure" avec la race du corps, ainsi que les cas de déchirement romantique. Même la psychologie moderne connaît désormais les prétendues "personnalités secondes". Plus les forces de moindre importance s'écartent de la direction centrale, plus il en résultera des hommes dont le physique ne s'accorde pas avec l'âme, dont l'esprit contraste avec le corps ou avec l'âme, dont la vocation ne correspond pas à la race et à la caste et la personnalité s'oppose à la tradition, et ainsi de suite. Dans ces cas-là, l'éthique "classique", informée par l'ancienne norme nordico-aryenne de vie, révèle de manière encore plus distincte son aspect actif et créateur, car elle exige que les différents éléments divergents de ces natures obéissent à une seule loi de fer, selon une décision intérieure qui ne peut pas faire défaut dans une situation critique : comme nous le verrons, c'est justement cette décision, fondement de tout le reste, que le racialisme activiste doit provoquer chez la majorité des individus d'une nation. Exalter, au contraire, l'âme romantique, tragique, inquiète, toujours à la

recherche de nouvelles "vérités", est essentiellement le fait d'une civilisation malade et minée dans sa race. Calme, style, clarté, maîtrise, discipline, puissance et esprit olympien sont en revanche les points de repère pour toute formation du caractère et de la vie au sens nordico-aryen.

Mais si, même dans le monde des causes et des significations métaphysiques, il faut supposer l'existence de natures et de vocations présentant un degré différent d'homogénéité, il faut aussi penser que toutes les civilisations et toutes les époques n'offrent pas les mêmes possibilités d'incarnation et d'expression à chacune des forces qui tendent à une forme d'existence terrestre. On a dit qu'interfèrent dans toute naissance deux hérédités différentes. L'hérédité terrestre et historique recueille, dans une espèce de nœud, certains éléments biologiques, anthropologiques, et aussi, en partie, psychologiques, une tradition, éventuellement aussi une caste, un moment donné dans le temps, un lieu donné dans l'espace, et ainsi de suite. Or, il y a des civilisations dans lesquelles tout cela est "en ordre" : où, en principe, tous ces éléments de l'hérédité "horizontale" ont une grande unité et un caractère organique important. D'autres civilisations sont en revanche caractérisées par l'individualisme, l'anarchie, la destruction de toutes les limites et de toutes les différences provenant de la race, du sang, de la caste, de la tradition et de la nationalité. D'après ce que l'on a dit au sujet de la loi des "affinités électives" et des correspondances analogiques, qui influe sur la naissance, il est évident que les civilisations du premier type sont celles qui, en raison des conditions et des possibilités d'expression adéquates qu'elles offrent, attirent des natures homogènes et des forces pures et déterminées. Les civilisations du second type, les chaotiques, pour la même raison, deviennent en revanche, pour ainsi dire, le "lieu géométrique", le lieu de rencontre, sur terre, de tous les "hystériques transcendantaux". Cette expression, si curieuse qu'elle soit, est la moins alarmante que l'on puisse employer pour expliquer ce dont il s'agit. En effet, sur le plan métaphysique, l'hystérie, la contradiction intérieure, ne peut apparaître que comme la qualité de ces êtres qui, plus ou moins, "disent non à l'être". Mais cette qualité est exactement celle que la théologie chrétienne attribue aux forces "démoniques" – en l'occurrence, au sens

courant du terme – ou aux “créatures du chaos”, dont la volonté d'incarnation, partout où se présentent des situations qui, pour des raisons d'analogie, les évoquent, a alors une signification aussi précise que préoccupante, qu'il n'y a pas lieu d'approfondir ici. La typologie, la physionomie, une espèce de psychologie transcendantale dans l'ensemble d'une étude raciale de premier et de second degré appliquée aux figures les plus typiques de révolutionnaires et aux chefs, même extérieurs et connus, du front de la subversion mondiale, aussi bien politico-sociale que culturelle et spirituelle, pourrait aboutir, à cet égard, à des résultats impressionnants.

Il n'est pas dit, cependant, que ces civilisations chaotiques accueillent exclusivement ces forces : il peut y apparaître aussi des natures homogènes en soi, qui, cependant, s'y sentiront particulièrement mal à l'aise et, pour tenir bon et rester fidèles à une vocation, qui, dans ces cas-là, a souvent le sens d'une véritable mission, sont condamnées à dissiper une quantité d'énergie pour résister aux contradictions entre l'âme et le corps, la race et le caractère, la dignité intérieure et le rang, qui sont propres à ces civilisations et font d'elles, en règle générale, la patrie de vocations complètement différentes. Mais, dans ces cas-là, il ne faut pas oublier les paroles de Sénèque, qui compara justement certaines situations difficiles, où peut se trouver un esprit supérieur, aux désagréments et aux dangers auxquels sont exposés ceux qui sont en mission à haut risque ou au front : les plus braves et les plus dignes sont choisis pour ces tâches, tandis que les lâches et les faibles peuvent être laissés à la “vie facile”.

Il n'est pas nécessaire, de toute façon, de souligner l'importance que les précédentes considérations, quoiqu'inhabituelles à la mentalité courante de l'homme moderne, ont pour l'idée raciale et, en général, pour la philosophie de la civilisation, une fois laissés de côté ces cas exceptionnels. Si un destin plurimillénaire a conduit l'Occident à des situations où il serait difficile de trouver encore quelque chose de vraiment pur et intact, de différencié et de traditionnel, fixer de nouveau des limites strictes, par tous les moyens, même les plus violents, est une œuvre dont les effets bénéfiques, s'ils ne pourront peut-être pas être sensibles tout de suite, ne manqueront pas de se faire sentir dans les générations suivantes, en vertu des voies secrètes reliant le visible à l'invisible et le monde au “supramonde”.

9. Le troisième degré de la doctrine de la race. Valeur du symbole. – La race éternelle.

Nous pouvons désormais parler de la recherche raciale de troisième degré, qui a pour objet, on le sait, les races de l'esprit. C'est, en vérité, la recherche de la racine première de la race, partout où il s'agit de civilisations normales et de souches humaines supérieures; racine qui communique déjà avec des forces suprapersonnelles, supraethniques, métaphysiques. Pour cette recherche, la façon spécifique de concevoir aussi bien le sacré et le surnaturel que le rapport de l'homme à leur égard, la vision de la vie au sens le plus élevé, et, en outre, le monde des symboles et des mythes dans son entier, constituent une matière aussi positive et objective que le sont, pour le racisme de premier degré, les indices faciaux et les structures crâniennes. C'est essentiellement dans ce domaine que sont perceptibles les “signes” de l'hérédité “verticale”, suprahistorique, dont on a déjà parlé dans ce qui précède; de ce point de vue aussi se confirme donc l'importance particulière de cette nouvelle recherche.

Dont, d'autre part, les possibilités d'explorer les origines et, donc, de déterminer les éléments primaires des races, sont plus vastes et précises que celles du racialisme de premier et de second degré. Les documents sur lesquels elle se fonde peuvent effectivement nous faire remonter jusqu'à la plus haute préhistoire, jusqu'à cette période que l'on appelle “mythique” et que, de ce fait, la science “positive” considère à tort comme incertaine et sans importance. De plus, les matériaux anthropologiques, archéologiques et paléontologiques sont muets en soi et ceux de la recherche de second degré sont particulièrement sujets au changement, alors que le mythe et le symbole, de par leur nature atemporelle et anhistorique, ont en revanche un caractère essentiel d'immutabilité, au point de pouvoir souvent nous transmettre des éléments ayant conservé dans une large mesure leur pureté originelle. Mais, naturellement, pour en

venir là, dans la nouvelle doctrine de la race, il faut que tout le tronc des recherches préhistoriques, ainsi que ses ramifications, repose sur des bases absolument différentes de celles qui sont en vogue : sur des bases, pour tout dire, sacrées, et non plus profanes. Il faut donc bouleverser complètement l'ordre des critères et des préjugés qui prédominent dans ce domaine, lesquels, selon le procédé habituel, prétendent servir de mesure à tout ce qu'il faudrait considérer comme "sérieux" et "scientifique". Avant toute chose – répétons-le – il est nécessaire de liquider, sous toutes ses formes, le mythe évolutionniste, puisqu'il est évident que, si l'on continue à croire que plus on remonte dans le temps, plus on s'enfonce dans l'horreur d'une barbarie bestiale, il serait démentiel de penser obtenir de l'étude de la préhistoire et des origines "mythiques" des points de repère valables pour le présent. Partout où survit un quelconque préjugé "évolutionniste", rechercher les origines et mettre en relief le principe de l'hérédité conduirait fatalement à des aberrations, comme celles de certaines exégèses psychanalytiques telles que le *Totem et Tabou* de FREUD.

Du point de vue où nous nous plaçons ici, il faut dire que le domaine du symbole et du mythe, chez nous, n'a presque pas encore été défriché. Giovani Battista VICO n'a certes pas fait école en Italie, ou alors seuls s'y sont répandus les aspects secondaires et souvent médiocres de ses théories. Notre culture officielle et officieuse, celle qui se proclame "sérieuse" et "critique" et qui est malheureusement encore largement représentée dans l'enseignement, considère toujours le symbole et le mythe comme une création arbitraire de la conscience "préphilosophique" ou comme quelque chose qui se rapporte à des formes religieuses inférieures, ou encore comme une interprétation figurée et superstitieuse de simples phénomènes naturels, ou, enfin, comme une élaboration du folklore – sans parler des "découvertes" de la psychanalyse et de "l'école sociologique" qui commençaient à être importées, l'une et l'autre créations typiques du judaïsme. Il faut donc dépasser toutes ces limitations et tous ces préjugés, si l'on ne veut pas renoncer aux fruits d'une enquête des plus fécondes en fait de races et de traditions primordiales. Il faut de nouveau concevoir le mythe et le symbole comme les concevait l'homme traditionnel, c'est-à-dire

comme l'expression propre à une réalité suprarationnelle, à sa façon objective, et quasiment comme le sceau, reconnaissable pour tout œil exercé, des forces métaphysiques qui agissent dans les profondeurs des races, des traditions, des religions et des civilisations historiques et préhistoriques. S'enfoncer dans le monde des origines en adoptant ce point de vue n'est pas – nous le concédons volontiers – sans dangers, car ce domaine échappe aux moyens ordinaires de contrôle et de critique, et, de par l'absence générale de préparation du milieu, toute interprétation arbitraire et fantaisiste pourrait avoir droit de cité. L'Allemagne n'a pas manqué de nous en montrer des exemples. Sans l'armature de solides principes traditionnels et sans une qualification spéciale, bien différente de la prétention à une recherche "critique" ou à une interprétation "philosophique", cette exploration peut être moins bénéfique que – à cause de déformations et de contaminations – néfaste.

En fait de principes généraux, si, pour ce qui est de cet aspect de la recherche de troisième degré, nous voulons tirer profit de l'expérience d'autrui, nous devons prévenir une erreur de taille. Il existe un courant assez important, dont KLAGES ainsi que, dans une certaine mesure, JUNG, peuvent être considérés comme les représentants les plus significatifs, courant qui, tout en reconnaissant la valeur du symbole et du mythe comme objet d'une "science des profondeurs", n'y voit qu'une espèce de projection de l'âme des races, conçue de manière irrationnelle, comme une expression de simples forces "vitales" : la "Vie" (avec une majuscule) ou l'"Inconscient collectif" se manifesterait dans le symbole et dans le mythe. Faux. Et dangereux, parce que cela implique une conception romantico-naturaliste et assez unilatérale de ce qu'est la race et de ce qu'elle doit représenter pour nous. Lorsqu'il s'agit de races supérieures, répétons-le, il faut lier étroitement la notion de race à celle de tradition et, dans la tradition, à son tour, il faut reconnaître la présence et l'efficacité de forces en réalité métabiologiques, métaphysiques, non pas sub-rationnelles mais suprarationnelles, qui exercent une influence formatrice sur le donné purement physique et "vital" et constituent le "mystère" de tout ce qui, à travers la race, revêt une expression déterminée et unique. Le symbole et le mythe sont les "signes" de ces forces

profondes de la race, dont on a déjà parlé, et non pas d'une espèce de substrat irrationnel, instinctif et inconscient du groupe ethnique conçu en soi, substrat qui ferait vraiment penser aux "esprits" ou aux *totems* des communautés sauvages. Face à des confusions de ce genre, il faut reconnaître que certaines accusations portées contre le racisme, que l'on juge être une espèce de nouveau "totémisme", un retour à l'esprit des hordes primitives, délétère pour toutes les valeurs de la personnalité, sont, dans une certaine mesure, justifiées.

Le symbole et le mythe, dans notre doctrine de la race, peuvent au contraire avoir valeur de documents, pour leur capacité à nous faire connaître l'élément spirituel suprarationnel primaire des souches, ce qui est véritablement "élémentaire" dans le monde des origines. Cet élément constitue le fil conducteur d'enquêtes complémentaires d'un genre différent. Les coutumes, l'éthique, le droit ancien, la langue, fournissent, certes, d'autres "signes" pour la recherche raciale de troisième degré et l'interprétation raciale de l'histoire des civilisations. Mais, ici aussi, pour obtenir des résultats valables, il faut supprimer les limitations de la mentalité moderne et reconnaître que, dans le monde ancien, l'éthique, le droit et les coutumes n'étaient que des parties de la "religion" : ils reflétaient donc des significations et des principes propres à un ordre suprarationnel et sacré. C'est dans cet ordre qu'il faut saisir le point central, capable de conférer au reste sa juste signification; car, si la recherche s'arrêtait à ces formes considérées en soi, c'est-à-dire à l'éthique, aux coutumes, au droit, à la langue même et à l'art dans l'abstrait, au lieu de les envisager avant tout comme des expressions d'une race donnée du corps et de l'âme, puis, à travers celle-ci, comme des applications ou des reflets de significations générales spécifiques à la tradition, force spirituelle et créatrice de la race, on resterait de nouveau dans le cadre, non pas de l'originel, mais du dérivé, non pas de l'essentiel, mais de l'accessoire. Face à tous ces traités d'aujourd'hui, sans âme et qui se perdent dans le labyrinthe du "spécialisme" et d'une critique sans principes, l'œuvre fondamentale de FUSTEL DE COULANGES, comme d'autres œuvres similaires de la même époque, ainsi que celle de BACHOFEN, conservent, à cet égard, malgré toutes leurs imperfections, dues à l'époque où elles

furent écrites, une importance essentielle et déterminante et indiquent la bonne direction pour une série d'études qui les intégreraient en prenant particulièrement en considération l'élément race.

Notons par ailleurs, dès à présent, que faire ressortir comme il se doit cet élément spirituel originel dissimulé par le mythe et le symbole traditionnel, qui, dans les souches, dépasse leur aspect simplement biologique, matériel et, au fond, humain, est très important même du point de vue pratique. Avec lui, en effet, de ce qui est conditionné par le temps et l'histoire et qui, donc, ne pourrait donner lieu qu'à des exhumations virtuelles, pour ainsi dire à des "commémorations", on passe au domaine de ce qui, étant essentiellement atemporel, ne doit pas être considéré comme d'"hier", comme appartenant à une "histoire" ou à une "préhistoire" donnée, mais comme d'une éternelle actualité : à la race pérenne. C'est précisément cette race qui peut se traduire en idées-forces, capables de faciliter, par un réveil dû à la loi des affinités électives, les tâches pratiques et créatrices de la doctrine appliquée de la race, donc : la réalisation, sous le signe de la "race" en tant que peuple, type commun défini par un certain mélange ethnique, de la "race supérieure"; la réapparition des éléments supérieurs à l'état pur et leur réaffirmation, d'une manière formatrice reproduisant le mystère même des origines, dans un nouveau cycle de civilisation.

10. Les races de l'esprit. La race solaire. – La race démétrienne.

Plus spécifiquement, le troisième degré de la doctrine de la race doit essentiellement limiter ses recherches à la sphère d'influence d'une race donnée de l'esprit et de sa tradition primordiale, en en suivant les développements, les mutations (paravariations) et aussi les altérations dans le cycle qui y correspond et où elle est en interaction avec des influences de races différentes ou avec un milieu différent. La recherche ainsi circonscrite, on en vient à un concept de race plus limité, qui correspond à celui des différentes différenciations ou articulations de l'élément primaire de ce cycle. Il est naturel que, à cet égard, on ne puisse pas penser à une séparation

atomique des différentes "races de l'esprit" : leurs différences ne sont pas telles qu'elles excluent des rapports non seulement de dérivation, mais aussi de dignité hiérarchique différente.

Nous avons déjà ébauché, en ce qui concerne le cycle humain déterminé par la race hyperboréenne, une typologie des races de l'esprit, aussi bien dans *Révolte contre le monde moderne* (en insistant particulièrement sur l'aspect proprement traditionnel et spirituel), que dans notre choix de textes de BACHOFEN et dans l'interprétation raciale que nous en avons donnée dans *La Race solaire*. Pour plus ample information, le lecteur est donc renvoyé à ces deux travaux. Ici, on en donnera seulement une brève synthèse schématique, nécessairement dépourvue des éléments justificatifs.

Doit être considérée comme supérieure et antérieure à toutes les autres, dans le cycle en question, la race solaire ou olympienne, qui correspond au sang et à la tradition hyperboréenne. Elle a pour caractéristique une espèce de "surnaturel naturel" ; esprit et puissance, calme dominateur et promptitude à l'action précise et absolue, sentiment de "centralité" et d'"imperturbabilité" – et, pour ce qui est de ses effets extérieurs, cette vertu que les anciens rapportaient au *numen*, supériorité qui, directement et irrésistiblement, s'impose et suscite simultanément terreur et vénération – constituent les signes de cette "race de l'esprit", grâce auxquels elle est naturellement prédestinée au commandement et, à la limite, à la fonction royale. La glace et le feu s'y unissent, comme dans les symboles confus du siège nordique originel et du cycle où cette race eut sa manifestation éminente et primordiale : la glace, en tant que transcendance et inaccessibilité; le feu, en tant que qualité radiante proprement solaire des êtres qui créent, réveillent et apportent la lumière, mais toujours avec une distance souveraine et presque avec indifférence, comme dans un sillage, et non à cause d'un quelconque élan, penchant ou souci humain. L'ancien symbole de l'or a toujours été lié à cette forme de spiritualité, qui, sous les aspects politiques qui furent les siens aux origines, servit de substrat à la royauté sacrée ou divine, c'est-à-dire à l'union des deux pouvoirs, de la fonction royale et de la fonction sacerdotale, entendue, celle-ci, au sens supérieur, qui sera expliqué plus

loin. Elle fut appelée "race divine" ou "race céleste", expressions symboliques qui doivent être rapportées à l'absence de sentiment dualiste face à la réalité surnaturelle, état qu'il faut cependant bien distinguer de tout ce qui est, au sens moderne, immanence ou velléité prométhéenne; il ne s'agit pas d'hommes qui se croient des dieux, mais de natures qui, spontanément, parce que le souvenir des origines ne s'est pas encore estompé en eux et que ce souvenir, leur état corporel et psychique n'est pas tel qu'il le paralyse, sentent qu'ils n'appartiennent pas à proprement parler à la race "terrestre", au point de pouvoir se croire hommes par hasard, par "ignorance" ou par "sommeil". C'est ainsi qu'il faut entendre les termes *vîdya* et *avîdya*, qui, dans l'ancien enseignement indo-aryen, signifiaient respectivement "connaissance" (de "l'identité suprême") et "ignorance" (qui conduit à l'identification à l'une des formes ou des modes d'existence du monde conditionné); si on les rapporte à une condition humaine différente et à une autre race de l'esprit ou que l'on en fait des termes "philosophiques", ils perdent tout sens et donnent lieu à diverses équivoques.

Les autres "races de l'esprit" du cycle, auxquelles appartiennent aussi nos contemporains, ont pour fondement une scission et une séparation de la "spiritualité" et de la "virilité" – ainsi que de la "transcendance" et de l'"humanité" – deux éléments synthétiquement réunis dans la race solaire. En premier lieu, nous ferons allusion à la race lunaire ou race démétrienne. Par analogie, l'élément solaire est celui qui a en soi-même sa lumière et, en général, son principe, le soleil étant, à cet égard, le centre d'un système planétaire donné, alors que la lune est l'élément qui en revanche reçoit ou tire de l'autre sa lumière et son principe. Dans la race lunaire, le sens de la centralité spirituelle a donc été perdu, soit par dégénérescence (c'est la lune en tant que soleil éteint), soit par croisement passif avec des races d'autres cycles, de type "tellurique", qui en ont dégradé la qualité solaire originelle. La lune – relève BACHOFEN – fut aussi appelée par les anciens la "terre céleste". On a donc une sublimation de la loi de la terre, qui se présente comme une espèce d'harmonie cosmique et de loi naturelle : l'homme, ici, n'a plus la sensation d'être le centre actif de la réalité spirituelle : il n'est pas cette réalité même, mais plutôt celui qui la contemple, qui

en étudie les lois, qui dépasse par la contemplation l'action matérielle et le "tellurisme", mais n'atteint pas encore à l'action spirituelle. L'adjectif "démétrien", qui, pour nous, qualifie également cette race, se rapporte à une spiritualité de caractère diffus, panthéiste, moins dominatrice que pénétrée par le sens des lois cosmico-naturalistes et d'une sacralité placée essentiellement sous le signe féminin : spiritualité qui fut justement propre à celle des anciens cultes démétriens. Par extension, lunaire est l'homme sacerdotal par rapport à l'homme royal; c'est l'homme qui, face à l'esprit, se comporte comme une femme normale face à l'homme, c'est-à-dire comme un être qui a le sens de la soumission et du dévouement. Il est par ailleurs intéressant de noter que les anciennes traditions mirent en relation ce que l'on appellerait aujourd'hui la cérébralité ou l'intellectualité avec la lune, en associant, en revanche, le cœur avec le soleil, et en se référant à ces formes supérieures de spiritualité. De type lunaire est en effet aussi l'intellectuel, l'homme de la "réflexion" passive, qui, comme on dit, se meut parmi des "reflets", des ombres d'idées et de choses. La race lunaire a donc différents aspects. Dans le domaine politique, partout où se produit une scission entre le pouvoir temporel et le pouvoir sacerdotal, l'esprit lunaire apparaît inévitablement : lunaire est le dominateur qui reçoit de l'autre, d'une caste sacerdotale différente et elle-même non royale, la suprême consécration de son pouvoir. En général, l'homme lunaire, spirituellement, a des traits féminins. Il lui manque le sentiment de la centralité. Quant aux races du corps correspondantes, les caractéristiques démétriennes prédominent dans la souche que nous avons appelée atlantico-occidentale, dans ses formes préhistoriques, qui nous conduisent, par exemple, à la civilisation pélasgique, minoeno-mycénienne ou étrusque, et à ses manifestations ultérieures, dont, entre autres, le pythagorisme. Cette race représente une altération de la spiritualité hyperboréenne, qui, survenue dans les régions du siège atlante, provoqua, à travers des processus d'action et de réaction, une série d'autres mutations. On peut aussi trouver des éléments lunaires dans la race que certains raciologues appellent "homme de l'Est" (alpino-orientale) – dans la psychanthropie de CLAUSS, c'est la "race de l'évasion" – *der Enthebungsmenschen* –, ce qui correspond visiblement à un aspect de l'homme lunaire.

11. La race tellurique et la race dionysiaque.

La troisième race de l'esprit, que l'on peut déterminer sur la base des anciennes traditions symboliques, est la "tellurique" ou "titanique". C'est un état qui témoigne d'un attachement à la vie dans tout ce qu'elle a d'instantané, d'instinctif et d'irrationnel. Aujourd'hui, à ce mot, plus qu'à son étymologie (*tellus* signifie "terre"), on a tendance à penser à des phénomènes sismiques, assimilation qui, sous un certain aspect, pourrait même avoir une certaine justification. La race tellurique, c'est la race de l'impulsivité explosive, des changements soudains, des identifications absolues. Elle est aussi "intense" que profonde, sans avoir cependant la profondeur et le détachement nécessaires pour pouvoir aussi être tragique. La sexualité joue chez elle un rôle notable, sous son aspect le plus élémentaire : sexualité, naturellement, non pas seulement phallique, virile; à cet égard, si l'on fait abstraction des races vraiment inférieures, on peut même dire qu'à une femme il est plus facile qu'à un homme de se réaliser selon une nature entièrement "tellurique". Chez l'homme tellurique, le sentiment de la personnalité est peu développé, l'élément collectif prédomine, et c'est en ce sens que se manifestent en lui les liens du sang, et toujours de manière matérielle, atavique, fataliste, ce que l'on peut reconnaître clairement dans certains aspects typiques du sentiment racial propre au peuple juif. Lorsqu'il apparaît, non pas aux premiers stades d'une civilisation, mais à l'intérieur d'une civilisation déjà formée par d'autres types humains, le tellurisme témoigne de la dernière phase de décomposition de cette civilisation : il correspond à la libération et au déchaînement de forces précédemment freinées par une loi supérieure.

Sous cet aspect, l'élément tellurique se laisse discerner dans la race que certains raciologues appellent "désertique", ainsi que dans la race "baltique", d'une particulière instabilité intérieure. En ce qui concerne le côté profond et fataliste, l'homme tellurique est par ailleurs reconnaissable dans la race étrusque, selon

la magistrale description qu'en a faite Bachofen. Naturellement, cette possibilité "tellurique", il faut que l'homme méditerranéen en général la combatte, encore aujourd'hui, lorsqu'il veut façonner sa vie selon un style nordico-aryen. On sait, d'autre part, que l'adjectif "tellurique" a été, à raison, employé par Keyserling pour désigner un aspect incontestable de la "révolution mondiale" contemporaine[5].

Dans les cycles des traditions primordiales, la race "titanique" nous apparaît comme l'antithèse naturelle de la race de l'"homme démétrien", au moment où la synthèse solaire originelle fut perdue : à cause, surtout, de la dégradation de la qualité virile, qui, dès lors, apparaît sous un aspect terrestre et s'apparente non seulement à une affirmation sauvage et violente, mais également à certaines forces élémentaires de la nature inférieure, liées, jadis, au symbolisme et au culte, par exemple, de Poséidon. On pourrait, à cet égard, aller jusqu'à parler de "race prométhéenne", dans la mesure où un autre trait distinctif de certains aspects de cette race est la tentative d'usurper la dignité que possédait originairement la race solaire : d'où les célèbres mythes de la lutte des titans contre les forces olympiennes et les souvenirs que la tradition indo-aryenne a gardés des *mlecchas*, race de guerriers déchus en révolte, exterminés par *Paraçu-Râma*, représentant de la spiritualité la plus ancienne et la plus élevée, lorsque les ancêtres des conquérants aryens de l'Inde préhistorique habitaient encore l'Hyperborée.

En traitant des différents degrés de la virilité et de la solarité, surtout dans le domaine des anciennes traditions mystériques du monde méditerranéen, Bachofen distingue assez opportunément le stade apollinien du dionysiaque. Ici aussi les analogies cosmiques nous serviront de base. La solarité a en effet deux aspects. Le premier, c'est la lumière en tant que telle, c'est-à-dire en tant que nature lumineuse immuable et céleste : c'est le symbole apollinien ou olympien, par exemple, du culte delphique, qu'il faut considérer comme une veine, parvenue jusqu'en Méditerranée, de la pure spiritualité hyperboréenne;

5. Cf. H. Keyserling, *La Rivoluzione mondiale e la Responsabilita'dello Spirito*, Ed. Hoepli, Milano, 1936).

c'est le stade qui, comme on l'a vu, définit la race de l'homme solaire. Le second aspect de la solarité, c'est la lumière qui se lève et se couche, qui a une mort et une résurrection, une nouvelle mort et une nouvelle aurore, et, en somme, une loi du devenir et de la transformation. Opposée au principe apollinien, telle est la solarité dionysiaque. C'est une virilité qui aspire à la lumière à travers une passion, qui ne sait pas se libérer de l'élément sensuel et tellurique, pas plus que de l'élément extatico-orgiastique propre aux formes les plus basses du cycle démétrien[6]. L'association, dans le mythe et le symbole, de figures féminines à Dionysos est, à cet égard, très significatif : Dionysos ne parvient pas à changer de nature. C'est une virilité encore terrestre malgré sa nature lumineuse et extatique. Le fait que les mystères dionysiaques et bacchiques s'associèrent aux démétriens, plutôt qu'au mystère purement apollinien, nous indique clairement le point final de l'expérience dionysiaque : c'est un "tu meurs et tu deviens" sous le signe de l'infini, non pas de cet infini qui est au-delà de la forme et du fini, mais de cet infini qui se réalise et se complaît dans la destruction de la forme et du fini, ramenant donc aux formes de la promiscuité tellurico-démétrienne.

L'homme dionysiaque a cependant aussi des traits communs avec l'homme "titanique". Il est celui qui aspire à reconquérir le niveau perdu, qui est capable de dépasser en partie la condition humaine par un déchaînement radical de toutes les forces liées aux sens, mais pas les extases, où la qualité virile vacille et ne peut pas se conserver, où le sensible se mêle au suprasensible et, au fond, la libération n'est atteinte qu'au prix d'une annihilation du principe affirmateur de la personnalité et débouche, donc, sur un état bien différent de l'état "solaire" et olympien.

Avec les transpositions de plan qui s'imposent, il ne serait pas du tout arbitraire d'établir une corrélation entre l'homme

6. Pour une meilleure compréhension de cette expression, nous devons de nouveau renvoyer le lecteur à *La Race solaire*. Il est par ailleurs intéressant de relever que ce sont justement ces extases de type inférieur qui représentent le sommet de la vie spirituelle dans les idées de Klages, auxquelles on a déjà fait allusion en critiquant la conception vitaliste et irrationnelle de la race.

dionysiaque et l'homme romantique. Tous les deux appartiennent à une même race de l'esprit, qui se définit par son opposition à la race olympienne, ou solaire, de l'esprit. Ce point de repère peut nous épargner l'examen d'autres détails caractérologiques, car le lecteur y trouvera ce qu'il faut pour les identifier. Du point de vue racial, il ne faut pas s'étonner de constater que l'homme dionysiaque, en qualité de romantique, est représenté assez largement dans les races nordiques, aussi bien germaniques qu'anglo-saxonnes. Ainsi se confirme la nécessité déjà indiquée de bien distinguer la race primordiale nordico-aryenne des races nordiques des époques plus récentes. Déjà le rôle qu'eut, chez celles-ci, à leur apparition au seuil des époques historiques, l'élément féminin, démétrien et gynécocratique, est assez significatif (encore aujourd'hui, l'allemand est la seule langue indo-européenne, c'est-à-dire aryenne, dans laquelle le soleil – *die Sonne* – est du genre féminin, alors que la lune – *der Mond* – est du genre masculin) et nous amène à penser que, à cet égard, il s'agit d'épigones qui sont loin d'être "en ordre", dès que l'on cesse de considérer la seule race du corps : sur le plan spirituel, certains processus d'involution semblent avoir été plus loin parmi les derniers peuples nordiques que chez les aryens atlantico-occidentaux ou nordico–atlantiques, sur les traces desquels, en Méditerranée, on trouve également de nombreuses formes divergentes de la pure tradition solaire.

12. La race amazonique, la race aphrodisiaque, la race "héroïque".

Une race "démétrienne", qui, face aux usurpations de type "titanique", pour s'affirmer de nouveau ne dispose plus de l'autorité supérieure d'en haut propre à l'homme solaire et s'approprie les forces violentes et matérialisées de son adversaire, va définir un nouveau type, celui de "l'homme amazonique". Dans le mythe, l'Amazone apparaît en effet comme la femme (spiritualité lunaire) qui, contre les prévarications de l'homme ou, simplement, face à l'homme (spiritualité titanique), ne sait plus s'affirmer qu'en recourant à un mode d'existence également masculin, divergent donc de sa première nature (démétrienne). Il s'agit, en bref, d'une usurpation de la force de la part

des éléments lunaires dégénérés. Pour généraliser, l'homme amazonique serait celui qui, dans son essence, reste lunaire, tout en s'affirmant par un déploiement de force, force cependant matérielle, non spiritualisée (comme nous verrons que c'est au contraire le cas pour la race "héroïque"). Ainsi, par exemple, aussi paradoxal que ce rapprochement semblera à certains, on est en présence d'un phénomène "amazonique" lorsqu'une caste sacerdotale s'empare du pouvoir temporel pour imposer une domination qu'elle ne saurait plus s'assurer en vertu de sa seule autorité spirituelle. Le mythe nous montre les Amazones affrontant aussi bien des types dionysiaques que des types de héros ; dans le premier cas, les Amazones, vaincues, sont assujetties de nouveau à la loi démétrienne, c'est-à-dire qu'elles sont ramenées à leur condition féminine-lunaire normale ; dans le second cas, leur destruction inaugure une nouvelle période solaire et virile. Une fois que l'on aura vu ce que signifie ici la race "héroïque", tout cela confirmera l'interprétation indiquée. Il pourrait donc y avoir une certaine relation entre l'homme amazonique et le titanique (le prométhéen), étant donné que ce dernier aussi se caractérise par l'usurpation d'une force dont la nature est inadéquate. Cependant, dans le cas de l'homme amazonique, il s'agit d'une force matérielle, tandis que, dans celui du titanisme, il s'agit en revanche d'une force transcendante dont seul le type solaire a le droit de s'emparer – cette remarque sans prévarication. Cette remarque peut suffire, puisqu'il n'est pas difficile d'en déduire, en la transposant dans divers domaines, différentes caractéristiques distinctives du type racial "amazonique".

Une autre race de l'esprit est à proprement parler la race "aphrodisiaque" ; le tellurisme – c'est-à-dire l'attachement à ce qui est terrestre – y revêt les formes d'un extrême raffinement de l'existence matérielle et favorise souvent un développement conséquent de tout ce qui est faste et luxe dans la vie extérieure, donc aussi du monde des arts et du sentiment esthétique. Mais, à l'intérieur, subsistent une passivité et une inconstance lunaire, compensées par une sensualité prononcée et une accentuation de tout ce qui se rapporte à la femme, qui, de cette manière aussi, exerce une domination et assure, sans faire de bruit, sa prééminence. Bachofen a suivi le développement de cette

condition dans ses relations avec les phases crépusculaires du culte dionysiaque et aphrodisiaque de l'Antiquité. Il nous propose lui-même des indications précises sur les races du corps, là où il note la diffusion particulière que ces formes du culte antique eurent dans les races celtiques. En effet, il n'est pas arbitraire d'admettre que la race aphrodisiaque entre pour une large part aussi bien dans la branche que les raciologues appellent "race euro-occidentale" (ou "de l'Ouest"), que dans ce qui, pour Clauss, constitue le type ou la race du *Darbietungsmensch*. La race aphrodisiaque conserve dans une certaine mesure le même thème dionysiaque, là où la recherche du plaisir et de la sensation s'allie au sentiment joyeux d'une destruction, d'une transgression – de la sensation, donc, de la loi même des natures mortelles, de la vie qui surgit et, fatalement, s'écoule dans le cycle éternel des générations.

La race aphrodisiaque d'un côté, la tellurique de l'autre, représentent les limites extrêmes des formes comprises dans le cycle nordico-aryen, les points au-delà desquels on entre, par involution et à cause de la prééminence des éléments inférieurs introduits par les croisements, dans le domaine des "races naturelles".

En dernier lieu, on peut considérer la "race des héros". Le terme "héros", ici, n'est pas pris au sens courant, mais dans l'acception qu'il a dans les traditions mythiques rapportées par Hésiode, selon lesquelles, dans les cycles d'une humanité déjà dévoyée et matérialisée, Zeus, donc le principe olympien, aurait engendré une race apte, virtuellement, à reconquérir, à travers l'action, l'état primordial : l'état "solaire" de la première génération du cycle en question (hyperboréen) – "1'âge d'or". Indépendamment du mythe, il s'agit ici d'un type dans lequel la qualité "olympienne" ou "solaire" n'est plus une nature, mais un but à atteindre sur la base d'une hérédité spéciale ou, pour mieux dire, d'une forte composante atavique de la race primordiale, mais pourtant aussi par une transformation intérieure, un dépassement, souvent présenté comme une "seconde naissance" ou "initiation", seule capable d'actualiser ce qui était passé à l'état latent et de faire reconquérir ce qui avait été perdu.

Dans notre recueil d'extraits d'œuvres de Bachofen, outre une description plus précise de ces types, on trouve des allu-

sions à la correspondance la plus probable de ceux-ci avec les différentes races du corps, et aussi, en partie, avec celles de la recherche de second degré effectuée par Clauss. Si nous nous sommes limité ici à indiquer les caractéristiques relatives au plan le plus élevé, c'est-à-dire aux rapports de l'homme avec le monde spirituel, on trouvera dans l'œuvre susdite des applications et des déductions et on verra quelles valeurs, quelles institutions, quels symboles, quelles coutumes, quelles formes de droit ont essentiellement reflété telle ou telle race de l'esprit.

Adopter des points de référence de ce genre, c'est avoir la possibilité de dépasser l'histoire à deux dimensions, de découvrir les influences qui se sont affrontées, imbriquées ou superposées dans les coulisses des anciennes civilisations, ainsi que le sens de la prédominance, de la décadence ou de la transformation de certaines conceptions religieuses et éthico-sociales. Dans *Révolte contre le monde moderne*, nous avons présenté une introduction à cette métaphysique des anciennes civilisations, tandis que, dans les extraits des œuvres de Bachofen, nous avons déterminé de nombreux éléments susceptibles de favoriser d'autres recherches en ce sens. Il y a même de nombreux aspects du monde moderne et de la civilisation contemporaine qui se présentent sous un jour insoupçonné et révélateur, si l'on utilise ces données[7].

Il ne faut pas oublier de noter que certaines dénominations utilisées dans la classification des races de l'esprit déjà indiquée – solaire, tellurique, lunaire, et ainsi de suite –, comme d'autres, que l'on pourrait adopter à leur place, si elles ont été dictées par des raisons analogiques et des données relatives aux anciens cultes typiques, donnent aussi la possibilité d'explorer le sens le plus profond des traditions, comme, par exemple, celle selon laquelle ce qui déterminerait les caractéristiques décisives des hommes, ainsi que, dans une certaine mesure, leurs destins terrestres, ce serait le choix prénatal de telle ou telle planète par le noyau spirituel de la personnalité – d'où, par exemple, la conviction, professée par le monde romain même, que

7. Cf. notre article "*Viviamo in una civilta'ginecocratica ?*", in "*Regime Fascista*" du 19 décembre 1939 : "*Vivons-nous dans une société gynécocratique ?*".

l'homme royal ou destiné à la dignité royale, parce que *dominus natus*, était celui qui s'était approprié les influences du soleil. Dans cet enseignement symbolique, que l'on retrouve dans les traditions aryo-iraniennes et indo-aryennes sous des formes encore plus précises et détaillées, est dissimulé ce que nous avons déjà dit au sujet du mystère de la naissance : les planètes dont il est question ne sont naturellement pas les planètes physiques, ce sont des dénominations de forces spirituelles et supra-individuelles déterminées (non sans relation avec cette notion du "démon" que chacun se choisit) dont les planètes physiques, à la limite, peuvent être des manifestations sensibles symboliques. L'essence de cette doctrine se rapporte donc à cette "nature" ou élection transcendantale dont nous avons indiqué qu'elle seule peut venir à bout de l'objection la plus solide que l'on peut élever contre l'idée raciale; les résultats du racialisme de second degré, à leur tour, pourront l'éclairer, dans la mesure des possibilités de la compréhension humaine. En venir, spontanément, à sentir comme adéquats et expressifs des termes comme "homme solaire" ou "homme lunaire" est déjà significatif pour une telle conjoncture.

13. Les races de l'esprit dans le monde Méditerranéen archaïque et le Judaïsme.

En ce qui concerne l'ancien monde méditerranéen, on a déjà fait remarquer que les branches des races nordico-aryennes et atlantico-occidentales qui avaient atteint cette région à une époque très lointaine en suivant surtout la direction horizontale Occident-Orient et qui y avaient créé des civilisations de type différent, semblent, au commencement des temps dits historiques, en profond déclin. Du point de vue spirituel, même en faisant abstraction des formes de civilisation et de culte visiblement déterminées par l'influence de souches aborigènes inférieures et de détritus ethniques d'origine australe, les races de l'esprit les plus visibles dans le monde méditerranéen de la plus haute Antiquité sont de type démétrien, amazonique, tellurique, dionysiaque, avec les cultes et les coutumes correspondants. Il n'y a que çà et là que l'on trouve, comme s'il s'agissait de réveils momentanés dans les classes dominatrices ou de la

continuation secrète d'une tradition transmise sous forme de "mystères" et d'initiations, des éléments de spiritualité olympienne et héroïque. Par rapport à ce monde méditerranéen des origines, les civilisations supérieures, que l'on peut appeler proprement "aryennes", de l'Antiquité historique, surtout de l'Hellade et de Rome, sont plus récentes, ce qui a induit BACHOFEN, pas complètement à l'abri du préjugé évolutionniste prédominant à son époque, à les considérer comme des phases ultérieures du développement des civilisations précédentes, là où il s'agit soit de forces nouvelles qui se sont manifestées brusquement, soit d'un réveil, favorisé par diverses circonstances, de ce qui existait déjà mais était en involution. En d'autres termes, ce que notre Antiquité et la race même de nos ancêtres présentent de plus élevé est soit l'effet de nouvelles vagues, dont la force originelle hyperboréenne était restée la plus pure, soit une espèce de "renaissance", de nouvelle galvanisation d'une hérédité spirituelle et solaire primordiale, enfouie parmi les détritus et les civilisations crépusculaires de la Méditerranée que l'on appelle "pré-aryenne", "pélasgico-sémitique", "ibéro-pélasgique", "chamite", et ainsi de suite.

Plus généralement, et aussi à la lumière de ce qui fut créé en Asie par les ramifications de la souche nordique et nordico-occidentale, il faut rapporter le terme "aryen", dont on a tellement abusé dans le domaine de la recherche de troisième degré, aux formes de civilisation et de spiritualité propres à une "race héroïque", au sens technique susdit : on va en voir tout de suite la raison. Les civilisations "aryennes" – on peut y inclure celles de la Grèce antique, de la Rome antique, de l'Inde, de l'Iran, du groupe nordico-thrace et danubien – réveillèrent, pendant une certaine période, la race solaire sous sa forme héroïque et recouvrèrent en partie leur pureté originelle. De ces civilisations, on peut dire que l'élément sémitique, et d'ailleurs surtout le judaïque, représenta l'antithèse la plus nette, pour ce qu'il a été une espèce de condensateur des détritus raciaux et spirituels des différentes forces qui se sont affrontées dans le monde méditerranéen archaïque. On a déjà fait remarquer que, du point de vue de la recherche de premier degré, il faut considérer Israël moins comme une "race" (sinon au sens le plus général du terme) que comme un "peuple", puisqu'y ont conflué

des sangs très différents, même d'origine nordique, comme cela semble être le cas pour les Philistins. Du point de vue de la race de l'esprit, il en est de même : chez le Juif, dans son besoin d'"être sauvé" de la chair et dans ses côtés mystico-prophétiques, la race dionysiaque semble affleurer, alors que le matérialisme crasse d'autres aspects de ce peuple et l'importance donnée au lien purement collectiviste accusent la race tellurique, son sensualisme la race aphrodisiaque et, enfin, le rigide dualisme de sa religiosité n'est pas sans relations avec la race lunaire même. Du point de vue spirituel aussi, il faut donc concevoir Israël comme une réalité essentielle hétéroclite ; une "loi", quasiment sous la forme d'une violence, a cherché à maintenir unis des éléments assez hétérogènes et à leur donner une certaine forme, ce qui, tant qu'Israël resta sur le plan d'une civilisation de type sacerdotal, sembla même être une réussite. Mais, au moment où le judaïsme se matérialisa et que, d'autre part, plus encore, le Juif se détacha de sa tradition et se "modernisa", le ferment de décomposition et de chaos, retenu jusqu'alors, devait passer à l'état libre et – alors que, avec la dispersion d'Israël, l'élément juif avait pénétré dans presque tous les autres peuples – devait exercer, par contagion, une influence dissolvante dans le monde entier, au point de devenir un des instruments les plus précieux et les plus efficaces du front secret de la subversion mondiale. Détaché de sa Loi, qui lui tenait lieu de patrie et de race, le Juif représente l'antirace par excellence, il est une espèce de dangereux paria ethnique, dont l'internationalisme est simplement un reflet de la nature informe et chaotique de la matière première par laquelle ce peuple a été originairement formé. Ces idées, cependant, font aussi comprendre ce type de Juif moyen, qui, d'un côté, pour lui et pour les siens, en guise de traditionalisme résiduel, observe, dans son style de vie, une pratique de solidarité raciale, solidariste, souvent même intransigeante, alors que, en ce qui concerne les autres, il donne en revanche libre cours à ses autres tendances et exerce cette activité délétère qui, du reste, est même prescrite et rendue obligatoire par la Loi juive, partout où l'on a affaire au non-Juif, au *goï*.

QUATRIÈME PARTIE

LA RACE ARYENNE ET LE PROBLÈME SPIRITUEL

1. Que signifie "aryen" ?

VENONS-EN MAINTENANT AU TERME "ARYEN". Selon la conception devenue courante aujourd'hui, a le droit de se dire "aryen" quiconque n'est pas juif ou d'une race de couleur, ni n'a d'ancêtres dans ces races – en Allemagne, jusqu'à la troisième génération. Pour les objectifs les plus immédiats de la politique raciale, ce point de vue peut avoir une certaine justification, en tant que point de repère pour une première discrimination. Sur un plan plus élevé, et aussi du point de vue historique, il apparaît en revanche insuffisant, ne serait-ce que parce qu'il se réduit à une définition négative, indiquant ce qu'il ne faut pas être, non ce qu'il faut être ; une fois satisfaite la condition générale (n'être ni noir, ni juif, ni de couleur), un type à moitié négroïde des pays du Sud aurait autant le droit de se dire aryen que le plus "hyperboréen" des Suédois. D'autre part, si l'on compare cette signification réductrice de l'aryanité à celle que le mot eut à l'origine, on en vient presque à penser à une profanation, car la qualité aryenne, originairement, coïncidait essentiellement avec celle que, comme on l'a indiqué, la

recherche de troisième degré peut attribuer aux groupes de la race restauratrice, de la race "héroïque". C'est pourquoi, dans l'acception courante qui est la sienne aujourd'hui, le terme "aryen" ne peut être retenu que pour circonscrire et distinguer un domaine général, à l'intérieur duquel devrait cependant intervenir toute une série d'autres différenciations, si l'on veut s'approcher du niveau spirituel correspondant à la signification authentique et première des termes en question.

Le racialisme, il est vrai, dans ses ramifications philologiques, s'est livré à une étude comparative des mots qui, dans l'ensemble des langues indo-européennes, contiennent la racine *ar* d'"aryen" et expriment plus ou moins la qualité d'un type humain supérieur. Le latin *herus* et l'allemand *Herr* signifient "seigneur"; en grec, *aristos* veut dire "excellent", *areté*, "qualité"; l'irlandais *air*, "honorer"; l'ancien allemand *êra*, "gloire" – comme *Ehre* signifie "honneur" en allemand moderne –, tous ces mots, et d'autres, semblent justement provenir de cette racine *ar*, que, d'autre part, le racisme a cru retrouver aussi, non seulement en Eran et en Erin (Erenn), qui sont respectivement les anciens noms de l'Iran et de l'Irlande, mais encore dans de nombreux noms propres qui reviennent très fréquemment dans les anciennes lignées germaniques. Toutefois, rigoureusement parlant, le terme "aryen" – du sanscrit *arya* – ne peut être rapporté avec certitude qu'à la civilisation des conquérants préhistoriques de l'Inde et de l'Iran. Dans le *Zend-Avesta*, texte de l'ancienne tradition iranienne, la patrie d'origine des souches auxquelles cette tradition fut propre est appelée *airyanem-vaêjô*, "terre du peuple aryen", et, des descriptions que l'on en donne, il ressort clairement qu'elle ne fait qu'un avec le siège arctique hyperboréen. Sur l'inscription de Behistun (520 av. J.-C.), le grand roi Darius parle ainsi de lui : "Moi, roi des rois, de race aryenne", et, dans les textes, les "Aryens", à leur tour, s'identifient à la milice terrestre du "Dieu de Lumière", ce qui fait déjà apparaître la race aryenne sous un aspect métaphysique, comme celle qui, sans répit, sur un des différents plans de la réalité cosmique, lutte contre les forces obscures de l'anti-Dieu : Hariman.

Ce concept spirituel de l'aryanité se précise dans la civilisation hindoue. En sanskrit, *ar* signifie "supérieur, noble, bien

fait" et évoque aussi l'idée d'un mouvement ascendant, d'une élévation. A la lumière de la doctrine hindoue des trois *guna*, cette idée favorise des rapprochements intéressants. La qualité "ar" correspond ainsi à *rajas*, qui est la qualité des forces ascendantes, supérieure et opposée à *tamas*, celle de tout ce qui tombe, va vers le bas, tandis que la qualité supérieure à *rajas* est *sattva*, la tendance propre à tout "ce qui est" (*sat*) au sens éminent – autrement dit : au principe solaire dans son caractère olympien. Cela peut donc faire comprendre le "lieu" métaphysique propre à la qualité aryenne. Sur cette racine *ar*, l'adjectif *ârya* indique, d'autre part, la supériorité, la fidélité, l'excellence, la valeur, la bonne naissance; substantif, il désigne "le seigneur, de noble lignage, le maître, digne d'honneur" : ce sont des déductions sur le plan du caractère, sur le plan social et, enfin, de la "race de l'âme".

Cela, du point de vue général. Au sens strict, *ârya* était cependant essentiellement une dénomination de caste : elle se rapportait à l'ensemble des trois castes supérieures (chefs spirituels, aristocratie guerrière et "pères de famille" en tant que propriétaires légitimes, avec autorité sur un certain groupe de consanguins) dans leur opposition à la quatrième caste, à la caste servile des *çûdra* – il faudrait dire aujourd'hui : à la masse prolétarienne.

Or, deux conditions définissaient la qualité aryenne : la naissance et l'initiation. Aryen on naît – c'est la première condition. L'aryanité, sur cette base, est une propriété conditionnée par la race, par la caste et l'hérédité, elle se transmet, par le sang, du père au fils et rien ne peut la remplacer, de même que le privilège qu'avait en Occident, jusqu'à hier, le sang noble. Un code particulièrement compliqué, développant une casuistique minutieuse, contenait toutes les mesures nécessaires pour préserver et garder pure cette hérédité précieuse et irremplaçable, lesquelles prenaient en considération non seulement l'aspect biologique (race du corps) mais aussi le plan éthique et social, la conduite, un style de vie donné, des droits et des devoirs, donc toute une tradition de "race de l'âme", différenciée, par ailleurs, par chacune des trois castes aryennes.

Mais si la naissance est la condition nécessaire pour être aryen, elle n'est pas suffisante. Il faut confirmer la qualité innée

par l'initiation, *upanayâna*. De même que le baptême est la condition nécessaire pour faire partie de la communauté chrétienne, ainsi l'initiation représentait la porte par laquelle on entrait effectivement dans la grande famille aryenne. L'initiation détermine la "seconde naissance", elle crée le *dvîja*, "celui qui est né deux fois". Dans les textes, *ârya* apparaît toujours comme un synonyme de *dvîja*, re-né, ou né deux fois. Par là, on entre déjà dans un domaine métaphysique, dans celui de la race de l'esprit. La race obscure, prolétarienne – *çudra-varna* –, dite aussi ennemie – *dasa* – non-divine ou démonique – *asurya-varna* – n'a qu'une naissance, celle du corps. Deux naissances, l'une naturelle, l'autre surnaturelle, ouranienne, a en revanche l'*ârya*, le noble. Comme nous l'avons rappelé plusieurs fois, le plus ancien code de lois aryennes, le *Mânavadharmaçâstra*, va jusqu'à juger que celui qui est né aryen n'est pas vraiment supérieur au *çudra*, à l'esclave, tant qu'il n'est pas passé par la seconde naissance ou si sa race a systématiquement oublié le rite déterminant cette naissance, à savoir l'initiation, l'*upanayâna*[8].

Mais il y a aussi une contrepartie. En règle générale, n'importe qui n'est pas apte et qualifié à recevoir légitimement l'initiation; ne l'est que celui qui est né aryen. L'accorder à d'autres est un délit. Nous sommes donc en présence d'une conception supérieure et complète de la race. Elle se distingue de la conception catholique, car elle ne connaît pas de sacrement susceptible d'être administré à n'importe qui, indépendamment du sang, de la race et de la caste, au point d'aboutir à une démocratisation

8. Cf. R. Guénon, in *Études traditionnelles*, mars 1940, a relevé avec raison qu'il ne faut pas confondre l'initiation des castes aryennes avec l'initiation au sens absolu – *dikshâ* : mais on peut dire que la première contient déjà potentiellement la seconde, qui, par ailleurs, peut se réaliser, dans la plupart des cas, au moment de la mort, conçue comme "troisième naissance" [voir plus haut et p. 136]. L'initiation de caste est ainsi comparable au sacrement chrétien du baptême, auquel on attribue un certain pouvoir transformateur, mais qui est distinct de la "seconde naissance" au sens mystique. Il garde ainsi, en tout cas, la valeur d'un "sacrement" – en outre, il est possible qu'à celui-ci correspondit vraiment, autrefois, un véritable rite initiatique.

de l'esprit. En même temps, elle dépasse aussi le racisme matérialiste, car non seulement on satisfait aux exigences de celui-ci, mais encore on pousse le concept de pureté biologique et de non-mélange jusqu'à sa forme extrême, celle de la caste fermée, et l'ancienne civilisation aryenne jugeait insuffisante la seule naissance physique : elle avait en vue une race de l'esprit, à atteindre – en partant de la base solide et de l'aristocratie d'un sang donné et d'une hérédité naturelle donnée – par la re-naissance, définie par le sacrément aryen. Encore plus élevée, la troisième naissance, ou, pour employer le terme correspondant dans les traditions classiques, la résurrection à travers la "mort triomphale". Le suprême idéal, pour l'ancien aryen, était en effet la "voie des dieux" – *deva-yâna* –, dite aussi "solaire" ou "nordique", le long de laquelle on s'élève et dont "on ne revient pas", et non pas la "voie du Sud", celle de la dissolution dans la souche collective d'une lignée donnée, dans la substance confuse de nouvelles naissances (*pitr-yâna*) : ce qui suffit déjà pour s'imaginer quel cas l'aryen pouvait faire de la soi-disant réincarnation, une conception qui, comme on l'a dit, fut propre à des races étrangères, essentiellement "telluriques" ou "dionysiaques".

2. L'élément solaire et héroïque de l'ancienne race aryenne.

La double condition à remplir pour posséder la qualité aryenne explique que ces anciennes civilisations présupposaient une espèce d'hérédité surnaturelle latente dans la race aryenne du sang, hérédité que l'on devait cependant réveiller et faire passer de la puissance à l'acte au cas par cas, afin que l'individu puisse réellement se l'approprier. Telle était la signification générale du sacrement aryen sous ses formes les plus élevées. A considérer cependant le sommet de la hiérarchie aryenne, il est facile de voir que la qualité primordiale latente à réveiller correspond essentiellement à celle de la "race solaire" et que, donc, l'aryen, en tant que tel appartient potentiellement à cette race, mais doit la reconquérir ou la restaurer, et présente exactement les traits de la race que nous avons définie par le terme technique d'"héroïque".

Comme on l'a indiqué, la caste aryenne se répartissait en trois autres castes; la plus élevée, nous l'avons appelée celle des

"chefs spirituels", puisque cette expression prévient de nombreux malentendus et nous permet aussi d'éviter le problème assez complexe des rapports qui, dans les anciennes sociétés d'origine hyperboréenne, existaient entre la caste sacerdotale – *brâhman* – et la guerrière – *kshâtram*. La majeure partie des orientalistes, se référant à la première là où elle représenta effectivement le sommet de la hiérarchie aryenne, croient y voir une espèce de suprématie sacerdotale, ce qui est faux. D'abord, il semble ressortir des plus anciens témoignages que la caste sacerdotale, à l'origine, ne faisait qu'une avec la caste guerrière-royale, en pleine adéquation avec la fonction originelle de la "race solaire". En second lieu, même en faisant abstraction de cela et en se limitant aux seuls *brâhmana* (aux membres de la caste du *brâhman*) en tant que chefs aryens, on ne peut pas penser à une société dirigée par des "prêtres" et asservie à des idées "religieuses", tels que les uns et les autres sont conçus dans la religion européenne. Cela, pour deux raisons.

Avant tout, à cause de la susdite condition du sang. Pour diverses raisons, l'Église dut imposer au clergé le célibat, privant ainsi d'un fondement racial et héréditaire la dignité sacerdotale. Selon le point de vue catholique – et encore plus selon le protestant –, pour devenir prêtre, il suffit d'avoir la "vocation", de faire certaines études voisines de la philosophie et de respecter certains préceptes moraux : il n'est pas nécessaire d'être de race sacerdotale pour être ordonné prêtre. Ceci est le premier point.

En second lieu, l'ancienne *élite* aryenne en tant que "race solaire" ignorait la distance métaphysique entre un Créateur et sa créature. Ses représentants n'apparaissaient pas comme des médiateurs du divin (fonction du prêtre dans les civilisations lunaires), mais bien comme des natures divines. La tradition les décrit comme les dominateurs non seulement des hommes, mais aussi des puissances invisibles, des "dieux". Voici, à cet égard, un extrait d'un des nombreux textes contenus dans notre ouvrage déjà souvent cité : "Nous sommes des dieux, vous (n') êtes (que) des hommes." Natures lumineuses, ils sont comparés au soleil. Faits "d'une substance ignée radiante", ils constituent le "sommet" de l'univers et "sont un objet de vénération pour les divinités même". Ils ne sont pas les administrateurs d'une foi, mais les détenteurs d'une science sacrée. Cette connaissance

est puissance et force transfigurante. Elle agit comme un feu, qui consume et détruit tout ce qui, pour d'autres, sur le plan de l'action, pourrait représenter une faute, un péché, une contrainte – c'est quelque chose de semblable au "par-delà le bien et le mal" nietzschéen, mais sur un plan transcendant, non pas sur celui de la "bête blonde" surhumaine, mais sur celui du surhomme "olympien". Parce qu'ils "savent" et "peuvent", ces chefs aryens n'ont pas besoin de "croire", ils ne connaissent pas de dogmes ; dans le domaine des connaissances traditionnelles, ils sont infaillibles.

Comme ils n'ont pas de dogmes, ils ne constituent pas non plus une "Église" ; ils exercent directement, en personne, leur autorité ; ils n'ont pas de pontifes à vénérer, car, d'une certaine façon, tout représentant légitime de leur caste est un "pontife", au sens premier du terme. Le pontife, c'est celui qui sert d'intermédiaire, qui établit un lien entre les deux rives, entre les deux mondes – entre l'humain et le supra-humain. Parce que telle était la fonction propre au *brâhman* et que, dans une civilisation d'orientation éminemment héroïque et métaphysique, telle que l'était celle de l'ancienne aryanité, elle apparaissait au plus haut point utile et efficace, le chef spirituel, ou *brâhmana*, incarnait aux yeux des autres castes, et, inutile de le dire, à ceux des castes serviles non-aryennes, une autorité illimitée et suprêmement légitime.

L'instrument "pontifical" – donc, de "liaison" – par excellence (à l'origine, prérogative royale) était le rite. Au sujet du rite aussi, nous devrons répéter ici des choses que nous avons déjà dites plus d'une fois. Le rite, pour les anciens, n'était pas une cérémonie vide et superstitieuse. S'y exprimait au contraire une attitude virile et dominatrice face au suprasensible, puisque, alors que la prière est une demande, le rite, selon cette vue, est un commandement et une détermination. Le rite est une espèce de "technique divine", qui se distingue de la pratique moderne du fait qu'il n'agissait pas sur les lois extérieures des phénomènes naturels mais influait sur les causes suprasensibles de ceux-ci ; en second lieu, parce que son efficacité était conditionnée par une force spéciale et objective, supposée présente en celui qui devait accomplir le rite. La mentalité moderne, qui voit tout à l'envers, est notoirement encline à

rapporter les rites aux pratiques superstitieuses des sauvages. La vérité est au contraire que les pratiques des sauvages ne sont que les formes dégénératives des véritables rites, qu'il faut expliquer et comprendre sur une tout autre base.

Maintenant, si tous ces traits sont déjà présents dans une manifestation en tant que *brâhmana* de la caste aryenne suprême, nous avons de bonnes raisons d'admettre qu'aux origines, quand le *brâhman* et le *kshâtram* – l'élément sacerdotal et l'élément guerrier ou royal – ne faisaient qu'un, la civilisation des Hyperboréens descendus vers le Sud avait en son centre exactement ce que nous avons appelé "spiritualité olympienne" ou "solaire" et que cette tradition subsista dans les phases suivantes, d'obscurcissement partiel, de cette civilisation, grâce à des restaurations de type "héroïque" dans une *élite*, une caste de chefs spirituels. Une étude des témoignages correspondants de la plus ancienne civilisation grecque et romaine aboutirait aux mêmes résultats; l'élément solaire et royal, le sentiment d'une communauté d'origine et de vie avec les entités divines y sont également présents.

C'est pourquoi, en résumé, si l'on veut l'expliquer par les idées et les traditions propres aux civilisations auxquelles il est prouvé qu'il appartint à proprement parler, le terme "aryen" se rapporte avant tout, en général, à une "race de l'esprit" d'origine hyperboréenne engagée dans une espèce de combat métaphysique et ayant en propre un idéal particulier de l'*Imperium* – le chef, en tant que "roi des rois" (Iran); plus particulièrement, dans toute son éclat, il comprend en premier lieu un idéal de grande pureté biologique et de noblesse de la race du corps; en second lieu, l'idée d'une race de l'esprit de type solaire, aux traits tant sacraux que royaux et dominateurs : race de véritables surhommes, face à tout ce qu'il y a, au contraire, de matérialiste, d'évolutionniste et de "prométhéen" dans les conceptions modernes du surhomme – même indépendamment du fait que celles-ci ne sont rien d'autre que de la "philosophie", des théories et de pures inventions formulées par des personnes dont la race, presque toujours, est loin d'être en ordre.

Si l'étude de l'aristocratie aryenne des temps primordiaux nous amène à de telles hauteurs, en venir, de là, aux exigences pratiques du problème actuel de la race n'est certes pas facile. Le

monde spirituel que les considérations de troisième degré remettent en lumière grâce à une analyse adéquate des traditions et des symboles anciens et jugent apparenté au plus ancien héritage aryo-hyperboréen, à beaucoup d'"aryens" d'aujourd'hui, peut sembler inhabituel et imaginaire; à d'autres, carrément incompréhensible. Faire revivre des valeurs que des millénaires d'histoire ont enfouies dans les couches les plus profondes du subconscient, pour qu'elles déterminent de nouvelles formes de sensibilité, ne peut pas avoir lieu du jour au lendemain et, en tout cas, c'est une œuvre qu'il faut associer aux tâches du racisme pratique de premier et de second degré, puisqu'il est nécessaire de supprimer en même temps les obstacles et les déformations qui paralysent, pour ainsi dire, même physiquement, la possibilité de tout retour à l'ancien esprit aryen.

Dans ces conditions, il est essentiel que l'expression "aryen" ne dégénère pas aujourd'hui en un vain mot d'ordre et ne serve pas à désigner quiconque n'est pas noir, juif ou mongol. Il faut toujours tenir compte des points de référence suprêmes, des concepts limites, des cimes, car c'est d'eux dont dépend, dès les premiers stades du développement, le sens de tout entier celui-ci. Même à cet égard, un choix des vocations peut se produire : la sensation de quelque chose qui, aujourd'hui, apparaît comme une cime brillante dans des lointains mythiques inaccessibles peut paralyser les uns et les inciter à ne pas "perdre de temps" dans des rêveries anachroniques, tandis que, chez les autres, elle peut réveiller une tension créatrice qui suscite des possibilités supérieures.

3. *Ex Occidente lux.* Le problème religieux.

Des remarques que l'on a faites sur les voies parcourues par la civilisation des races nordico-aryennes ressort un nouvel aspect, selon lequel la doctrine de la race a une portée révolutionnaire. L'époque qui a précédé la nôtre tenait à deux idées, présentées presque comme des vérités acquises une fois pour toutes : en premier lieu, la barbarie de l'Occident et l'origine orientale de toutes les anciennes civilisations supérieures – en second lieu, l'origine juive de la "religion supérieure", du

monothéisme. La nouvelle exploration raciale de l'histoire, intégrée à des données traditionnelles, bouleverse complètement ces dogmes. D'abord, elle estime que la grande tradition nordico-hyperboréenne connaissait déjà le monothéisme sous des formes supérieures, cosmico-solaires, et qu'elle répandit sa civilisation d'Occident en Orient et du Nord au Sud. Faux, donc, l'*Ex Oriente lux*; de l'Orient – pourrait-on dire à plus forte raison – vinrent plutôt les ténèbres : comme par une espèce de reflet, en vinrent des formes religieuses, mystiques et sociales contaminées par des influences liées à des races inférieures ou issues, par involution, des civilisations aryennes d'origine nordico-occidentale qui s'étaient répandues en Orient à des époques préhistoriques et étaient déjà en déclin. Soit dit en passant, il faut relever que la sagesse orientale pour laquelle s'exaltent aujourd'hui certains milieux esthétisants ou théosophiques se situe plus ou moins sur le même plan, ne se rapporte pas aux éléments supérieurs d'origine aryenne des civilisations orientales : à cette confusion s'ajoutent, dans ces courants, des déformations et des incompréhensions dues à la mentalité moderne[9].

Il n'est pas non plus originel, le monothéisme de la religion juive, qui, dans sa rigueur et dans l'exaspération unilatérale de son dualisme, doit être considéré comme une sorte de point de repère désespéré pour unifier, d'une façon ou d'une autre, un ensemble de détritus ethniques tendant intrinsèquement à se disperser dans tous les sens, une fonction que nous avons attribuée à la Loi juive. Quant à la prétendue "religion supérieure" en général, supposée être celle d'Israël, des thèmes déjà présents dans les civilisations du cycle aryen s'y mêlent à des éléments suspects, qui finirent par aller au-devant des ferments de décomposition ethnique et morale agissant dans le monde méditerranéen et altérer sensiblement ce qui, dans ce monde, subsistait encore, en tant qu'écho ou reprise, de la tradition nordico-aryenne archaïque.

Il est par ailleurs évident que, du fait des relations de la religion juive avec le christianisme, par rapport à cet élargissement

9. Cf. pour une critique de ces courants, *Masque et visage du spiritualisme contemporain.*

des horizons et à un rejet du judaïsme ne se limitant pas au plan de la race du corps et de l'âme, mais s'affirmant de nouveau sur celui de la race de l'esprit aussi, on en vient à se demander quelles seraient les relations d'une doctrine complète de la race avec, justement, le christianisme. C'est un problème délicat, et ici aussi l'expérience, à savoir les exagérations et les erreurs déjà commises par un certain racialisme étranger, doit nous servir de leçon. En voici la formulation la plus générale : dans les mouvements de renouveau actuels, surtout là où l'on met particulièrement en relief le mythe racialiste et aryen, se réveillent des forces qui ne peuvent pas être contenues dans l'ordre strictement politique; ce sont aussi des forces qui cherchent des points de référence supérieurs, spirituels, une "vision du monde" conforme à la race et, en même temps, susceptible d'intégrer et de renforcer les idées qui guidaient déjà leurs partis sur le plan politico-national. Cette vision du monde, peut-il s'agir *sic et simpliciter* de la chrétienne ? Ou faut-il se livrer à une certaine discrimination dans le domaine des idées chrétiennes ? Ou, enfin, faut-il chercher les éléments valables de traditions de type différent ?

Pour l'Italie, pays catholique non altéré par la Réforme, il n'y a certes pas lieu d'envisager des solutions extrémistes et, au fond, ce problème, s'il faut le poser, n'a pas un caractère politique, mais seulement théorique, d'orientation générale. Il est à peine besoin de dire, d'autre part, que dans cet ordre de choses, il faut condamner sans aucun doute toute tentative de créer des "succédanés", de chercher dans telle ou telle conception ou construction philosophique ou "spiritualiste" de penseurs modernes un équivalent religieux. Il n'y a qu'une tradition, au sens le plus strict et suprapersonnel du terme, qui puisse être à la hauteur du problème – et les traditions ne se créent pas sur commande, du jour au lendemain, pour des raisons contingentes. Évidente, de même, est l'inutilité, et même la nocivité, des attitudes purement polémiques et négatives, même dans le cas où elles seraient justifiées par certains aspects militants et obliques d'une tradition donnée. Il s'agit d'autre chose.

Le fait est que, une fois procédé – surtout en ce qui concerne les traditions aryennes des origines – à cet élargissement des horizons dont on vient de parler, il est bien difficile de pouvoir

continuer à adhérer inconditionnellement à l'idée selon laquelle le christianisme serait la seule vraie tradition et religion, alors que le monde antique, y compris le monde aryen-romain – si ce n'est une vague "préfiguration" – n'aurait rien connu d'autre que la superstition et une spiritualité inférieure. Il s'agirait plutôt de mettre en relief et en valeur ces aspects du christianisme, mais surtout du catholicisme, selon lesquels il n'apparaît pas comme quelque chose de nouveau, mais a au contraire presque le sens d'une reprise : reprise de certains thèmes solaires et cosmiques d'une tradition primordiale qui, toutefois, a eu aussi d'autres manifestations, sinon même supérieures – supérieures pour la simple raison que, ailleurs, cette tradition a pu rester plus pure, n'étant pas passée au crible de l'élément pré-aryen et sémitico-méridional du monde méditerranéen, et que, toujours ailleurs, les races furent souvent davantage en contact avec les origines. Du reste, dans les enseignements de l'Église, il y a quelque chose qui pourrait se concilier avec ce point de vue. Nous faisons allusion à la doctrine de la "révélation patriarcale primordiale", qui aurait été faite à toutes les races avant une catastrophe, qui est simplement la transcription mythique de celle qui détruisit le siège de la race nordico-atlantique; révélation qui aurait été perdue ensuite. En partant de cette idée, le père Schmidt a même mené en matière d'ethnologie et de cultes "primitifs" des recherches qui témoignent de bien plus de compréhension que celles de l'immense majorité de ses collègues. Difficile, cependant, d'admettre que cette "révélation", qui s'est obscurcie partout, ait été conservée pure seulement par un "peuple élu" identifié à Israël. L'arbitraire de cette thèse peut ressortir de recherches même seulement élémentaires.

Pour ceux qui voient le problème déjà indiqué, il ne s'agit pas, de toute façon, de se raidir dans des attitudes polémiques, qui n'aboutissent à rien, mais de se concentrer sur le monde de l'ancienne aryanité. C'est alors que l'on sera aussi en mesure de reconnaître, de discriminer et de compléter ce qu'il peut y avoir de valable et de fécond dans le christianisme, même pour un peuple se déclarant ouvertement pour un racisme "aryen". Si, comme cela semble être le cas pour l'Allemagne, ce n'était pas considéré comme suffisant par certaines forces révolutionnaires, elles sont libres de chercher des expressions nouvelles et différentes pour leurs propres idées traditionnelles : cependant, il faut toujours rester conscient que cette diversité et cette nouveauté ne concernent, précisément, que l'expression, non pas le contenu, en conséquence de quoi, même dans ce cas, le racialisme, correctement compris, ne devrait pas compromettre la possibilité d'entente entre ceux qui se reportent à la tradition commune par l'intermédiaire du christianisme et ceux qui, en revanche, cherchent à l'évoquer plus directement à travers les symboles et les doctrines aryennes d'origine pré- ou nonchrétiennes.

En suivant ces directives, même indépendamment de l'actualité du problème, le racialisme devrait donc promouvoir une nouvelle science comparée des religions et des traditions spirituelles, aussi éloignée de la plate et fausse objectivité de ceux qui, aujourd'hui, dans les universités européennes, y compris les italiennes, pratiquent quelque chose de semblable, que de toute animosité sectaire.

4. L'équivoque du nouveau paganisme raciste.

Le problème précisé de la sorte, il convient de signaler l'équivoque – équivoque de taille – propre à certains courants racialistes extrémistes contemporains, qui ont cru le résoudre dans les termes d'un néo-paganisme. Cette équivoque, en vérité, naît précisément de l'emploi de mots comme "païen" et "paganisme". Nous les avons nous-même adoptés un temps, et nous le regrettons sincèrement[10].

Il est vrai que chez les écrivains latins, par exemple chez Livius, on rencontre, sans intention spéciale, le terme *paganus*. Cela n'empêche pas que, si l'on se réfère à l'acception générale qui a prévalu à partir de l'avènement de la nouvelle foi, *paganus* est un mot essentiellement péjoratif, employé à des fins polémiques par la première apologétique chrétienne. *Paganus*, qui

10. Dans notre œuvre polémique *Impérialisme païen*, Pardès, Puiseaux, 1993. N.d.t. : À noter l'adaptation italienne de l'édition allemande de *Heidnischer Imperialismus*, Centro Studi tradizionali di Treviso, 1991.

vient de *pagus*, "village", "bourgade", désigne donc ce qui est propre à un campagnard, à un être inculte et primitif. Pour affirmer et glorifier la nouvelle foi, une certaine apologétique chrétienne, suivant la mauvaise habitude qui consiste à discréditer les autres pour se valoriser soi-même, se livra à une déformation et à un dénigrement souvent systématique et conscient de presque toutes les doctrines, les cultes et les traditions précédents, qu'elle engloba précisément sous le terme péjoratif de "paganisme". Naturellement, dans ce but, elle prit soin de mettre en relief tout ce qui, dans ces traditions, ces cultes non-chrétiens, n'avait pas un caractère originel et normal, mais représentait manifestement une décadence et une dégénérescence. Cet *animus* polémique conduisit ensuite, plus particulièrement, à attribuer sans discrimination un caractère antichrétien à tout ce qui, antérieur au christianisme, pouvait aussi être simplement non-chrétien et ne pas constituer des antithèses vraiment irréductibles.

Sur cette base, il faut donc se rendre compte qu'il y a un "paganisme" essentiellement – et tendancieusement – construit : donc, sans véritable équivalent dans la réalité historique – à savoir : avec ce que, dans ses formes "normales", le monde préchrétien et surtout aryen fut toujours, et pas seulement sous des aspects décadents ou liés à des résidus dégénératifs de civilisations ou de races inférieures plus anciennes.

Ceux qui tiennent compte de tout cela en viennent aujourd'hui à découvrir un singulier paradoxe : c'est justement de ce paganisme qui n'a jamais existé et qui fut forgé par l'apologétique chrétienne, que partent très fréquemment certaines tendances "païennes" et antichrétiennes du racialisme et du nationalisme extrémiste, menaçant donc de le faire devenir, pour la première fois dans l'histoire, vrai. Ni plus ni moins.

Quels sont les traits principaux de la vision païenne de la vie, telle qu'elle a été imaginée et répandue par l'apologétique ?

Tout d'abord : la vision païenne de la vie aurait ignoré toute transcendance. Elle n'aurait connu qu'une indistinction entre l'esprit et la nature, une équivoque unité de corps et d'âme. Sa religion se serait réduite à une divinisation superstitieuse des phénomènes naturels ou des énergies raciales, érigées en autant d'idoles. D'où, en premier lieu, un particularisme, un polythéisme conditionné par la terre et le sang. En second lieu, l'absence de notion de personnalité spirituelle et de liberté, un état d'innocence, celui qui est propre aux êtres naturels, à ceux qui n'ont encore éprouvé aucune aspiration véritablement surnaturelle. Ou cette "innocence" – ou la licence, le "péché", les plaisirs de la chair. Dans les autres domaines aussi, soit superstition soit civilisation purement "profane", matérialiste, fataliste. A part certaines "anticipations" jugées négligeables, c'est avec le christianisme que se serait manifesté, pour la première fois, le monde de la liberté surnaturelle, c'est-à-dire de la grâce et de la personnalité, face au déterminisme et au naturalisme "païen" ; c'est avec lui que se serait affirmé un idéal "catholique", à savoir, étymologiquement, universel, un sain dualisme, permettant la subordination de la nature à un ordre supérieur, à une loi d'en haut, et le triomphe de la loi de l'esprit sur celle de la chair, du sang et des "faux dieux".

Tels sont les traits les plus typiques de la conception prédominante du paganisme, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas vision spécifiquement chrétienne du monde. Ce qu'ils ont d'inexact et d'unilatéral, il est à peine besoin de le faire remarquer à tous ceux qui ont une connaissance directe même élémentaire de l'histoire des civilisations et des religions. Du reste, déjà certains Pères de l'Église démontrèrent une plus grande compréhension des symboles et des cultes des civilisations précédentes. Ici, nous ne pouvons mettre en relief que quelques points.

Tout d'abord, ce qui caractérise le monde non-chrétien, surtout aryen, dans toutes ses formes normales, ce ne fut pas la divinisation superstitieuse de la nature, mais, au contraire, une compréhension symbolique de celle-ci, par laquelle – comme nous avons souvent eu l'occasion de l'indiquer – toute chose et toute action apparurent comme la manifestation sensible d'un monde suprasensible : la conception "païenne" de l'homme et du monde eut essentiellement un caractère symbolico-sacral. Dans le cas particulier des forces du sang et des peuples, au lieu d'une superstition polythéiste, il s'agit d'une connaissance bien précise de leurs éléments suprabiologiques, d'en haut, connaissance dont encore aujourd'hui un racialisme de troisième degré aurait beaucoup à apprendre. Nous avons déjà eu l'occasion de

mettre en relief le contenu racial précis des cultes familiaux et nobiliaires romains[11].

En second lieu, le mode de vie païen n'eut rien à voir avec une stupide "innocence" ou une licence naturaliste, si ce n'est dans certaines formes de décadence criantes. Il connut déjà un sain dualisme, qui se refléta aussi dans des conceptions religieuses ou métaphysiques générales comme, par exemple, celle, antagoniste, des Aryens de l'ancien Iran, que tout le monde connaît bien ; l'opposition dorico-aryenne entre les deux "natures", entre le monde du devenir et le "supra-monde" ; celle, aryano-nordique, entre la race des *Asen* et le "monde élémentaire" ; celle, indo-aryenne, entre le *samsâra*, le "courant des formes", et *mukthi*, la "libération" Et ainsi de suite.

Par rapport à tout cela, l'aspiration à une liberté surnaturelle, c'est-à-dire à un accomplissement métaphysique de la personnalité, fut commune à toutes les grandes civilisations préchrétiennes et aryennes, qui connurent toutes des "mystères" et des "initiations". A cet égard, on a déjà fait remarquer que les "mystères" représentèrent souvent une reconquête de l'"état primordial", de la spiritualité propre à la race solaire et hyperboréenne, sur la base d'une tradition et d'un savoir que le secret et l'exclusivisme protégeaient des contaminations d'un milieu déjà corrompu. De plus, on a vu (page 124) que, en Orient, le terme "aryen" se rapportait à une "seconde naissance", conditionnée par l'initiation.

Quant à l'innocence naturaliste, en tant que culte "païen" du corps, elle tient tellement de la fable, que l'on ne peut pas non plus la retrouver, strictement parlant, chez les sauvages, car, malgré l'indifférenciation intérieure de la "race naturelle", chez eux l'existence est tempérée et entravée par une foule de *tabous*, de façon souvent plus stricte que dans la morale des prétendues religions positives. Ce qui, pour certains, qui voient les choses en surface, aurait été le sommet de cette "innocence", soit l'idéal classique, n'est en rien le culte du corps, n'est pas en-deçà, mais au-delà du dualisme entre l'esprit et le corps, puisque c'est au contraire – on l'a vu – l'idéal d'un esprit qui est

11. Cf. *Difesa della Razza*, n° 14 et 15.

devenu tellement dominateur, que, dans certaines conditions historiques favorables, il façonne le corps et l'âme entièrement à son image et réalise une parfaite correspondance entre contenant et contenu.

En quatrième lieu, on constate une aspiration supraparticulariste partout où, dans le monde "païen", dans le cycle ascendant des races supérieures de souche nordico-aryenne, se manifesta une vocation à l'empire ; cette vocation, souvent renforcée par une métaphysique, apparut comme la conséquence naturelle de l'extension de l'ancien concept sacral de l'État et comme la forme sous laquelle le "monde supérieur" chercha à se manifester victorieusement dans le monde du devenir. A cet égard, nous rappellerons notamment l'ancienne conception aryo-iranienne de l'empire et du "roi des rois", avec la doctrine correspondante du *hvarenô* (ou "gloire céleste" apportée par les conquérants), la tradition indo-aryenne du "seigneur universel" ou *cakravartî*, dont les significations se reflètent dans les aspects solaires de l'empire romain. Lequel eut un contenu sacral, systématiquement nié ou discrédité non seulement par le christianisme, mais aussi par les recherches "positives" : le culte impérial romain représenta, en réalité, la culmination hiérarchique unificatrice d'un *panthéon*, c'est-à-dire d'une série de cultes particuliers, conditionnés par la terre et le sang, des peuples non-romains, cultes qui étaient respectés, à condition qu'ils restassent dans leur limites normales. Quant à l'unité "païenne" des deux pouvoirs, spirituel et temporel, loin de représenter leur confusion, elle impliquait le pouvoir suprême que, en conformité avec la tradition de la "race solaire", l'autorité spirituelle a et doit avoir au centre de tout État normal – elle n'avait donc rien à voir avec la "statolâtrie", l'émancipation, la "souveraineté" et le "totalitarisme" d'un État de type laïc. Si l'on voulait multiplier les rectifications de ce genre, dans un esprit de pure objectivité, il n'y aurait que l'embarras du choix.

5. Autres confusions "païennes" sur la vision du monde.

Une fois constaté tout cela, la possibilité de "transcender" certains aspects du christianisme serait réelle. Etymologiquement, transcender veut dire "dépasser par le haut". En règle générale, il

ne s'agirait pas – il est utile de le répéter – de nier le christianisme ou de montrer à son égard la même incompréhension qu'il montra en son temps – et, dans une large mesure, encore aujourd'hui – pour le "paganisme"; il s'agirait au contraire, éventuellement, de l'intégrer dans quelque chose de plus vaste, en négligeant certains de ses aspects, par lesquels il ne s'accorde guère avec l'esprit propre à certaines des forces rénovatrices actuelles, surtout avec celles qui agissent dans les pays germaniques, pour en faire ressortir, au contraire, d'autres, plus essentiels, suivant lesquels cette religion peut ne pas contredire les conceptions générales de la spiritualité aryenne et nordico-aryenne pré- et non-chrétienne.

Malheureusement, toute autre est la voie qui, dans le meilleur des cas, a été suivie par ce néopaganisme racialiste extrémiste auquel nous avons fait allusion. Comme s'ils étaient tombés dans un piège tendu à leur intention, ces néo-païens, comme nous le disions, ont fini par professer et défendre des idées qui se réduisent plus ou moins à ce paganisme fictif, naturaliste, sans lumière, sans transcendance, particulariste et pourtant imprégné d'un mysticisme panthéisant équivoque, qui fut créé à des fins polémiques par l'incompréhension chrétienne à l'égard du monde préchrétien et qui, au mieux, ne peut reposer que sur des formes sporadiques de dégénérescence et d'involution de ce monde. Comme si cela ne suffisait pas, on se prête souvent à une polémique anticatholique qui, *mutatis mutandis*, quelle que soit sa justification politique, exhume, de fait, certains arguments et lieux communs de type purement "moderne", rationaliste, voltairien et protestant, qui furent déjà les armes du libéralisme, de la démocratie et de la maçonnerie; Chamberlain, dans une certaine mesure, s'y prêta; elle transparaît cependant aussi dans certaines velléités racialistes italiennes, qui se sont inspirées de la philosophie gentillienne, c'est-à-dire de la philosophie d'une personne pour qui le Fascisme serait la continuation de l'anticatholicisme de la fin du siècle dernier; l'évocation de la romanité une rhétorique stupide; pour qui la tradition italienne coïnciderait plus ou moins avec les opinions d'une série de rebelles et d'hérétiques, à partir de Giordano Bruno.

Mais, plus généralement, c'est ce que l'on a indiqué ci-dessus que l'on discerne dans l'exaltation de l'immanence, de la

"vie", de la "nature", à laquelle se livre le néo-paganisme en cherchant à créer une nouvelle superstition religieuse, en contradiction flagrante avec tous les idéaux supérieurs "olympiens" et "héroïques" des grandes civilisations aryennes de l'antiquité préchrétienne.

Que penser par ailleurs d'une affirmation comme celle-ci : "La foi dans un monde suprasensible au-delà du sensible relève de la schizophrénie : il n'y a que le schizophrène qui voit double"[12] ?

Ou de celle selon laquelle toute distinction entre le corps et l'esprit serait un produit dégénératif anti-aryen inoculé par la race orientaloïde ? Niant cette distinction, ces racialistes, parfaitement conséquents avec eux-mêmes, nient l'immortalité même : si l'âme est inconcevable sans le corps, on ne peut pas envisager une survie dans l'au-delà, mais seulement une immortalité entendue comme une continuité dans la génération. Immortalité qu'un massacre, un tremblement de terre ou une épidémie, naturellement, suffirait à anéantir…

On a déjà parlé du préjugé anti-ascétique; le néo-paganisme montre, à cet égard, encore plus d'incompréhension que Nietzsche. L'aryen n'aurait pas connu, en règle générale, l'ascèse : sa vraie mystique, ç'aurait été celle de "l'en-deçà" ; il n'aurait jamais pensé à un accomplissement surnaturel de la personnalité.

Superstition, reste d'"obscurantisme moyenâgeux" et de "magie étrusque", mensonge et instrument de la tactique de domination temporelle d'un clergé dans le commerce des "indulgences", voilà, pour d'autres, à quoi se résumerait tout ce qui est sacrement, rite et pouvoir surnaturel. Cela montre que l'on ne sait pas que toute la vie des anciennes civilisations, des aryennes et spécifiquement de la romaine "païenne", eut toujours un caractère rituel, le rite y accompagnant toutes les formes de la vie individuelle et collective, non pas cérémonie

12. Elle est d'E. Bergmann, qui s'est aussi ingénié à formuler l'évangile d'une nouvelle "Église nationale allemande", alors que, dans *Muttergeist und Erkenntnisgeist*, il a soutenu la thèse selon laquelle toute l'histoire de la civilisation représente une perversion, car elle se définit par la révolte de l'homme contre la prééminence naturelle que, selon cet auteur, devrait avoir sur lui la femme.

vide, mais instrument de liaison réelle entre les forces humaines et les forces suprasensibles. Par contre, Chamberlain avait attribué à l'esprit aryen les "conquêtes" propres au soi-disant libre examen et aux sciences profanes modernes.

Naturellement, si l'on croit que le luthérianisme a représenté un réveil de l'esprit de la race nordique plutôt qu'une incitation à l'involution ultérieure de celle-ci et à son importante sémitisation – ailleurs, dans l'édition allemande de *Révolte contre le monde moderne*, nous avons justifié ce point de vue –, à une incompréhension ne peut que s'en ajouter une autre. C'est ainsi qu'il y a quelque chose de naïf – Guénon l'a justement relevé – dans les protestations indignées que déclenche, par exemple, la prétention à l'"infaillibilité" qui, dans l'ordre de la connaissance transcendante – en matière de "foi", dirait-on en Occident – par les anciennes civilisations aryennes était au contraire incontestablement reconnue non pas à un seul homme, comme dans le catholicisme, mais à tous les membres légitimes du *brâhman*, de la "caste solaire" des chefs spirituels.

Face à ces confusions, l'alternative se pose de plus en plus nettement : soit revenir aux traditions et aux origines, qui sont sacrées et spirituelles, soit continuer à jongler avec les différentes combinaisons et inclinations de la pensée moderne et profane. Autre exemple : qu'est cette "nature" tant exaltée dans certains milieux racialistes ? Il faudrait peu de chose pour se rendre compte qu'elle n'est en rien la nature telle que la vécurent les anciens, mais qu'il s'agit d'une construction rationaliste de l'époque de l'Encyclopédie française. Ce sont précisément les encyclopédistes qui créèrent, à des fins bel et bien subversives et révolutionnaires, le mythe d'une nature bonne, sage et prévoyante, en contraste avec la corruption de toute "culture" ; c'est ainsi que nous verrons le mythe optimiste et naturaliste de Rousseau et des encyclopédistes aller de pair avec le "droit naturel", l'universalisme, l'humanitarisme, l'égalitarisme et la dégénérescence de toute forme positive d'État et de hiérarchie. On pourrait dire la même chose au sujet des sciences naturelles aussi. Tout scientifique honnête sait que, dans ses recherches – qui ont exclusivement pour but de constater des uniformités abstraites et de formuler des relations mathématiques –, il n'y a pas de place pour la "nature" ; quant aux recherches biologiques, à la science même de l'hérédité, et ainsi de suite, nous avons déjà eu l'occasion de relever les erreurs et les interprétations unilatérales dans lesquelles on tombe en considérant comme définitives des lois qui ne valent que pour un aspect partiel et subordonné de la réalité. De la signification que la nature avait pour l'homme des origines, pour l'homme traditionnel et solaire, caractérisé essentiellement par une distance olympienne et royale précisément à l'égard de ce que, aujourd'hui, on croit être la "nature", on ne trouve aucune trace non plus dans tout cela. Puisque le racisme italien ne s'est pas encore aventuré dans de tels domaines, il est donc bon de faire attention et, comme nous le disions, de mettre à profit l'expérience d'autrui.

6. Christianisme, race, esprit des origines.

D'autres équivoques néo-païennes concernent le terrain politique. Le paganisme, ici, devient souvent synonyme de souveraineté exclusive d'un pouvoir simplement temporel. Ce qui est aux antipodes – nous l'indiquions déjà – de ce qui fut propre aux anciens États : où la synthèse des deux pouvoirs ne fut pas de la statolâtrie, mais, au contraire, une base pour spiritualiser la politique même, là où le nouveau paganisme aurait pour seul résultat – sur la même ligne que le gallicanisme – de politiser la spiritualité et la religion même. On inverse ainsi entièrement l'exigence fondamentale des mouvements rénovateurs actuels, qui visent à adopter comme fondement une vision spirituelle du monde.

Et que faut-il penser de certains milieux – comme celui de Ludendorff, ou, pour mieux dire, de la Ludendorff, puisque c'est la femme du célèbre général qui est la véritable responsable de pareilles aberrations – qui assimilent judaïsme, romanité, église, maçonnerie, communisme, du fait que leur prémisse est différente de celle de la nation-race ? La nation-race, à cet égard, risque de mener à cette obscurité où tous les chats sont gris et aucune distinction n'est plus possible. Cela montre que l'on a perdu tout sens de la hiérarchie aryenne des valeurs et que l'on ne sait pas dépasser l'antithèse paralysante constituée par un internationalisme destructeur et un nationalisme

particulariste, alors que la conception traditionnelle de l'empire, ou *Reich*, est au-delà de l'une comme de l'autre : elle est liée à l'idée d'une "suprarace", capable de créer et de diriger une unité hiérarchique supérieure, dans laquelle les unités particulières, ethniquement et nationalement définies, conservent leurs caractères spécifiques et leur relative autonomie, mais sont amenées à participer à un degré de spiritualité plus élevé. Du reste, sur leur lancée, des milieux, qui sont cependant allemands, étaient allés jusqu'à dresser un acte d'accusation contre les meilleurs aspects de leurs traditions précédentes, considérant Charlemagne, les Hohenstaufen et les Habsbourg, dans leur "romanité", pratiquement comme des traîtres à la nation-race. Naturellement, les nécessités et le nouveau rayonnement européen de l'Allemagne se sont chargés de liquider ces extravagances.

Enfin, pour ce qui est des nuances d'"héroïsme tragique" et d'"amour du destin" que certains de ces milieux paganisants voudraient présenter comme des caractéristiques de la vision nordique du monde, elles n'ont vraiment rien à voir avec la spiritualité nordico-aryenne originelle, n'étant qu'un reflet, lui-même rendu méconnaissable par des falsifications esthétiques, de la phase crépusculaire, d'effondrement, d'une des races d'origine hyperboréenne. Tel est le véritable sens du *ragnarökkr*, terme de la mythologie nordico-scandinave traduit romantiquement par "crépuscule des dieux", mais qui signifie plutôt "obscurcissement du divin", par allusion à la fin d'un cycle. Loin d'être quelque chose qui puisse donner le ton à une vision du monde, il s'agit ici d'un simple épisode d'une série d'événements bien plus vaste, à comprendre selon l'enseignement traditionnel sur les "lois cycliques". C'est le moment de dire, ne fut-ce qu'en passant, qu'on ne pourra rien comprendre aux vraies traditions nordiques, à leur contenu supérieur originel, un contenu héroïque et solaire, qui, au bout du compte, leur est commun, tant que l'on ne se sera pas rendu compte que tout l'art de Wagner en représente la pire contrefaçon et la parodie "humaniste", à tel point qu'on se demande si elle est due seulement au hasard. Il en va de même du "romantisme", de tout ce fumeux, ce "nibelungien", ce faux "infini", de tout ce qui témoigne de la prééminence de la sentimentalité et des

impulsions confuses sur toutes les facultés supérieures, que de nombreux milieux racialistes allemands attribuent à leur propre tradition, montrant ainsi qu'ils ne sont sensibles qu'à ses aspects crépusculaires, inférieurs, justement à la période de l'"obscuration du divin" et de toutes les confusions sinistres. C'est ainsi que des personnes, qui sont pourtant tenues pour des "germanistes", comme, par exemple, Manacorda, se sont laissées aller à inventer le mythe de la "Forêt et du Temple" et à imaginer des antithèses unilatérales et essentielles pour toute conscience aryenne entre l'idéal germanique et le véritable idéal romain, que, par ailleurs, cet auteur comprend aussi peu que les milieux allemands déjà indiqués comprennent le leur.

Mais ce qu'il est aussi essentiel de dénoncer, car il s'agit d'une confusion qui peut nous concerner plus directement, c'est le "paganisme" que l'on voudrait exalter dans les formes de l'Humanisme et de la Renaissance, de nouveau, sur la base des thèmes banals de l'immanentisme, de l'"affirmation de la vie", de la "redécouverte du caractère sacré du corps et de la beauté", du dépassement du "despotisme théologal" et d'autres lieux communs qui ne sont même pas dignes d'une loge maçonnique. Ailleurs, dans *Révolte contre le monde moderne*, on a précisé ce que, du point de vue traditionnel, il faut penser en la matière. Ce paganisme "humaniste" n'est qu'un paganisme désacralisé, qui reprend les aspects les plus superficiels et les plus inférieurs du monde antique. Le type humaniste croit être "complet", alors qu'il représente une humanité mutilée, humanité qui, selon l'heureuse expression de Guénon, s'est détournée du ciel sous le prétexte de conquérir la terre. Il est l'antécédent immédiat, dans un processus de chute, du type invidualiste, chez qui la destruction, déjà présente, mais de façon moins visible, chez le premier, devait devenir manifeste. Le nivellement universaliste et humanitariste, une civilisation standardisée et sans visage, l'effondrement de la race intérieure et l'affaiblissement des traditions familiales et nationales, une conception complètement désacralisée du monde, un enjuivement à outrance de la culture, tels sont, entre autres, les thèmes de l'épilogue fatal du processus qui s'est amorcé avec les brillants feux d'artifice de l'Humanisme et de la Renaissance, c'est-à-dire avec ce qui, selon ces interprétations dilettantes de l'histoire, aurait été une espèce de reprise du

"paganisme" et de triomphe de la vie[13]. Et, sur cette ligne, on pourrait continuer longtemps.

Tout cela est vraiment du "paganisme" dans le sens négatif souhaité et supposé par l'ancienne et la nouvelle apologétique chrétienne militante. Outre une préoccupante impréparation, il démontre une méconnaissance complète de la voie que, éventuellement, pour une action positive, certains courants racialistes pourraient prendre. Au lieu de "transcender" – de dépasser par le haut –, lorsque c'est de cette façon que l'on combat, effectivement on descend, et il est encore heureux que l'adversaire, habituellement, ne sache pas en tirer tout le profit possible.

Ces considérations, répétons-le, nous les avons développées sur le pur plan des principes, dans le but de prévenir des confusions et aussi pour expliquer, par rapport à elles, certaines valeurs de l'ancienne spiritualité aryenne. Nous ne croyons donc indiquer, ici, aucune solution particulière aux nouveaux courants réformateurs qui sont ou seront à la recherche de nouvelles formes de spiritualité, ni préciser le rapport entre ces formes et le christianisme. Nous voulons seulement faire ressortir que, quelles que soient ces solutions, il doit rester entendu qu'elles exigent que l'on soit au moins au même niveau que la tradition qui, par un ensemble de circonstances, pas toutes heureuses, fut celle de l'Occident : que l'on ne perde pas, spirituellement, de l'altitude. Pour nous limiter à un seul aspect, le dogmatisme catholique même remplit, essentiellement, une utile fonction de

13. L'Américain Lothrop Stoddartd, qui, dans un livre intéressant – *The Revolt against Civilisation* –, a interprété d'un point de vue racial les mouvements révolutionnaires de notre époque, a établi que leur substrat biologique est une sous-humanité. On pourrait faire quelque chose de semblable en ce qui concerne la Renaissance et l'Humanisme. Il serait difficile de trouver parmi les types les plus caractéristiques de cette époque – surtout dans le domaine politique – un grand nombre de physionomies "en ordre" du point de vue de la race. La règle est, au contraire, l'antirace, des visages pleins d'asymétries, des nez déformés et disproportionnés, une déformation systématique de l'arête nordique, et ainsi de suite. Non décisifs en eux-mêmes, ces symptômes deviennent cependant significatifs si on les considère par rapport au reste.

barrage : il empêche que la mystique de l'immanence et d'autres invasions prévaricatrices du bas ne dépassent un certain point ; il fixe une limite rigide, au-delà de laquelle règne ou – tout au moins devrait régner – une connaissance transcendante, l'élément réellement "surnaturel" et "non-humain". Maintenant, on pourra critiquer la façon dont, dans le christianisme, cette connaissance, cette transcendance, surtout à cause d'influences non-aryennes (par exemple, le fait de concevoir le surnaturel exclusivement en tant que "révélation" est un trait typique de la race de l'âme que Clauss appelle "du désert"), a été souvent adoptée et l'on pourra viser à la rectifier, en partant de vues "héroïques" et "olympiennes" de type proprement nordico-aryen : mais l'on ne peut pas passer à des critiques "profanes", saisir tel ou tel expédient polémique et divaguer sur une prétendue aryanité de l'immanentisme, du panthéisme et du culte de la "nature" et de la "vie", sans finir sur un plan effectivement inférieur et, en somme, non dans le monde des origines, véritable aspiration de la doctrine de la race, mais dans celui de l'antitradition pure et simple. Cela serait vraiment la seule façon d'inciter à devenir immédiatement catholiques pratiquants et intransigeants tous ceux qui nourriraient les meilleures intentions "païennes".

Voilà des considérations qui, probablement, plairont aussi peu aux racialistes "païens" qu'aux racialistes chrétiens, étant donné que, à cet égard, nous n'avons fait que suivre la cause de la vérité impartiale, après avoir tiré profit de nos expériences et de celles d'autrui. Pour que, d'autre part, on ne se méprenne pas malgré ce que nous avons déjà déclaré explicitement, répétons encore que nous n'avons pas voulu affirmer que le racisme – et surtout le racisme italien – doit entreprendre des révisions du genre déjà indiqué ; nous avons en revanche relevé que, au moment où il développera tout son potentiel d'idée spirituellement révolutionnaire, il sera difficile au Fascisme d'éviter de se poser la question de la vision du monde. Si cela se vérifie, il faudra faire attention à ne pas tomber dans les équivoques et les erreurs auxquelles nous avons fait allusion ici, qui, au fond, ne serviraient qu'à faire le jeu d'adversaires communs. Dans cette éventualité, il faut être capables de se placer sur un plan où la confusion doctrinale n'est pas admise,

où tout dilettantisme et tout exercice intellectuel arbitraire sont à exclure, où toute sujétion à de confuses impulsions passionnelles et à des antipathies polémiques doit être énergiquement combattue, où, enfin et surtout, seule la connaissance précise, rigoureuse et objective de l'esprit des traditions primordiales doit être décisive.

7. La race et la mort.

Nous voulons maintenant nous arrêter un instant pour préciser en particulier, sur la base des explications que l'on vient de fournir, les limites de l'appartenance de la personnalité à la race. Disons tout de suite que, à cet égard, il est inacceptable, du point de vue traditionnel, de concevoir la race comme une entité purement biologico-humaine, historique et, en somme, seulement terrestre, et de soutenir ensuite que c'est dans cette entité que se trouve la fin de tous les êtres qui y appartiennent, qu'il n'existe rien de supérieur à la race, étant donné que la race est la source de toute valeur et que l'idée d'un accomplissement et d'une destination supraterrestre de l'individu est illusoire et délétère : “rester fidèles à la terre et à la race”.

Cette conception, nous l'avons déjà rencontrée et critiquée plus d'une fois. Face à elle, du reste, on peut avoir recours au critère racial d'évaluation des “vérités” : en particulier, il y a autant de conceptions de la race que de “races de l'esprit” – nul doute que la conception que l'on vient d'indiquer ne peut être “vraie” que pour une race tellurique, puisqu'il n'y a qu'à l'homme tellurique qu'il peut arriver de considérer comme absolus des horizons aussi limités. Dans cette vision tellurique de la race entre aussi par ailleurs la supposition de ces racistes “néopaïens” selon laquelle la seule immortalité concevable serait une survie dans le sang, dans la descendance terrestre.

Il est vrai que de semblables positions, aujourd'hui, se présentent à nous avec une valeur moins théorique que pratique et politique – avec elles, on vise donc à consolider l'unité de la race-peuple et à concentrer toutes les énergies spirituelles de l'individu sur les devoirs temporels et historiques qu'il a à accomplir. Mais il est aussi vrai que les anciennes civilisations aryennes, en fait de réalisations terrestres, héroïques et politiques, ont connu la grandeur sans cependant ressentir le besoin de recourir à ces mythes, en reconnaissant au contraire des vérités assez différentes ; il est bien évident, en effet, que l'idée déjà indiquée au sujet de la race renvoie au *pitr-yana*, à la “voie du Sud” (cf. p. 125), qui s'oppose à la “voie divine du Nord” – *deva-yâna* – la seule qui définisse l'idéal aryen le plus élevé.

A cet idéal se rattache aussi la théorie de la “double hérédité” (déjà exposée p. 96). La personnalité ne se réduit certes pas à l'hérédité historico-biologique ou hérédité horizontale : elle apparaît plutôt comme un principe qui, tout en se manifestant dans la race (ici, toujours au sens strict du terme), en soi se trouve au-delà de la race et ne peut s'y réduire. Reconnaître la race – comme on l'a déjà expliqué au commencement – ce n'est pas mutiler la personnalité : à la race et à ce que l'hérédité terrestre recueille, la personnalité doit la matière vivante et articulée de son expression spécifique, de sa manifestation et de son action. En cela, il y a bien quelque chose de conditionné qui, cependant, n'est ni passif ni unilatéral. Tout individu réagit aussi sur la race et l'hérédité, selon sa nature propre la plus profonde, élabore la substance dans laquelle il s'est manifesté, la façonne ultérieurement, et c'est ainsi que se réalise cette différenciation inter-raciale, cette différence de pureté et d'achèvement entre les types, dont on a déjà parlé et sur laquelle nous allons revenir en traitant de ses influences dans le domaine social : c'est, ici, un échange à part égale. Lorsque l'on parvient à un équilibre et à une adéquation suprêmes (équilibre, selon notre point de vue tripartite de l'être humain, des différentes composantes de la vraie race), on a comme un sommet que la personnalité ne peut pas dépasser – ne peut pas dépasser sur le plan horizontal, terrestre. A ce plan appartiennent strictement son œuvre, sa créature, et, physiologiquement, sa descendance. Mais la personnalité même, si elle a atteint ce sommet, est “libre” et peut se diriger vers une perfection désormais proprement surnaturelle.

Telle est exactement la plus ancienne conception aryenne, relative à ceux qui n'appartiennent pas proprement au groupe des chefs spirituels, conception que l'on peut retrouver aussi dans différentes idées et légendes de l'Occident médiéval même. C'est ainsi que le *Dharma* prescrit la scrupuleuse observance de

la loi de la terre, de la race, de la caste, et ainsi de suite, jusqu'à une complète adéquation. Cette loi demande aussi l'assurance d'une descendance : la vie, que l'on a reçue à la naissance, il faut la restituer avant la mort, avec notre empreinte, à un autre être – et c'est pour cela que l'on appelait le premier-né "le fils du devoir". Après cela, après la "vie active", selon la loi aryenne, on pouvait se retirer et mener une existence ascético-contemplative. Très expressif est l'adage irano-aryen qui rappelle que le vrai devoir n'est pas de procréer seulement sur le plan horizontal de la descendance terrestre, mais aussi vers le haut, dans une direction verticale ascendante. Dans la religion occidentale, toutes ces idées ont été embrouillées – surtout, on a séparé violemment ce qui concerne la vie active de ce qui est au contraire vie contemplative et, presque toujours, on a oublié les solutions véritablement traditionnelles, selon lesquelles la loi qui n'est pas de ce monde prolonge, complète et renforce celle qui est de ce monde. Mais encore plus délétères que ces confusions seraient les idées raciales "telluriques" indiquées un peu plus haut, si elles devaient être prises au sérieux et avoir un avenir. Selon l'enseignement traditionnel des peuples aryens, il est au contraire entendu que, ce qui est essentiellement surnaturel, c'est la fin et la dignité de la personnalité ; cette fin, par conséquent, agit comme l'impulsion motrice la plus forte et la force créatrice la plus profonde au sein de l'expression que la race donne à la personnalité, elle élève donc simultanément la race jusqu'à une limite, au-delà de laquelle, après avoir laissé un sillage de grandeur, la force même se libère et fait en sorte que la mort soit justement un accomplissement – Τεξοσ – et une nouvelle naissance – la troisième naissance de l'enseignement indo-aryen.

Il n'y a que des médiocres et des ratés, c'est-à-dire des êtres qui n'ont pas su accomplir pleinement la loi et le devoir terrestres, dont on peut penser qu'ils n'ont pas d'au-delà, qu'ils ont pour destin de se dissoudre de nouveau dans la vitalité confuse de la race, dans la substance collective et terrestre du sang et de l'hérédité, ne survivant – au sens très relatif du terme – que de cette façon à la destruction de leur individualité physique et transmettant à d'autres la tâche à laquelle ils étaient inadaptés.

8. Le droit et la race. Le concept anti-collectiviste de la communauté nationale-raciale.

Il faut maintenant parler de la signification que la doctrine de la race peut avoir dans le monde du droit. Ici aussi, commençons par indiquer les erreurs. De même que, comme on l'a vu, certains courants racialistes ne savent pas dépasser l'antithèse internationalisme/particularisme nationaliste, ignorant le troisième terme, qui est l'empire au sens traditionnel, ainsi ils semblent ne savoir pas non plus dépasser l'antithèse individualisme/collectivisme par rapport à une communauté donnée, méconnaissant le troisième terme, constitué par les valeurs de la personnalité. Maintenant, on a déjà dit que, de notre point de vue, il faut combattre résolument toute interprétation collectiviste de l'idée raciale. Il faut donc bien connaître les limites au-delà desquelles l'identification de la "race" à la "nation" ou au "peuple" – utile en tant que "mythe" dans les termes précédemment définis – devient dangereuse et même pernicieuse. Cela se produit lorsque, face à cette chose hypothétique que devient, dans cette extension du concept, la race ou la communauté nationale-raciale (*Volksgemeinschaft*), on proclame l'égalité de tous ses représentants ou membres, la disparition de tous les privilèges, et que l'on rabaisse tout à un même dénominateur commun.

Dans ce cas, le racisme représenterait vraiment la dernière attaque déclenchée par la démocratie moderne contre ce qui reste de l'Europe hiérarchique. En effet – comme l'a justement noté le Prince de Rohan – s'il y avait quelque chose que la démocratie et le rationalisme n'avaient pas encore pu détruire, c'était le privilège du sang, la race au sens supérieur. Dans aucune civilisation la race ne fut simplement le "peuple". Au contraire, la "race" au sens supérieur fut le sceau de la noblesse face au simple "peuple", et ce fut justement la noblesse qui anticipa la biologie et la culture raciale. Maintenant, lorsque, au contraire, on identifie la race au peuple, ce dernier bastion, qui résistait à la démocratie et au rationalisme, est, en principe, anéanti, le concept de sang, de race, démocratisé ; et, à la limite, en pensant que des procédés adéquats pourront purifier la race-

peuple, les courants déjà indiqués ont justement en vue une espèce de communauté égalitaire, que l'on croit même pouvoir retrouver aux origines. Il y en a, en effet, qui, supposant que les anciens nordico-aryens se sentirent différents des autres races, mais égaux, pairs, entre eux, oublient même les distinctions de caste qui, au contraire, existaient dans la communauté des *ârya* les plus purs. Il faut reconnaître que les différentes tentatives pour réformer le droit dans un esprit racial et l'émanciper du droit romain selon la *Volksgemeinschaft* (communauté nationale-raciale) s'inspirent précisément de vues socialisantes erronées de ce genre.

En pareil cas, il est évident que, du point de vue romain, la conception raciale du droit apparaît simplement comme préjuridique. Elle ne connaît pas encore la "personne", qui est le véritable sujet du droit positif; la personne, qu'il ne faut pas confondre avec l'individu du libéralisme (cible polémique commode, et dont on a abusé, dans ces courants), car elle est l'individu intégré à un ordre de valeurs supérieur à toutes les données sensibles, instinctives, naturalistes, participant à cette réalité plus élevée qu'est la tradition spirituelle, la race de l'âme et la race de l'esprit. Cette dignité est présupposée dans l'individu en tant que sujet du droit par le droit romain authentique – à ne confondre ni avec ses formes tardives et décadentes de l'époque de l'empire sémitisé, ni avec les assomptions modernes et libéralisantes auxquelles il a donné lieu. En référence à cette dignité, on peut citer le *suum cuique* classique, "à chacun son dû", que les tendances en question trahissent au point de concevoir l'individu exclusivement dans un état de "socialité", sous la dépendance du groupe national-racial : état qui, du point de vue traditionnel, équivaut plus ou moins à la prépersonnalité.

La doctrine traditionnelle de la race doit donc éviter que le salutaire principe de l'inégalité humaine, observé dans d'autres domaines, donne lieu, ici, à son contraire. Pour saisir exactement la hiérarchie des valeurs, on peut se référer aux idées de Paul DE LAGARDE, en les adoptant de la manière suivante : le fait d'être simplement "homme" (mythe égalitaire, démocratie, internationalisme, antiracisme) est un moins par rapport au fait de se dire et d'être homme d'une nation ou d'une race donnée en général; mais cela, à son tour, est, de nouveau, un "moins" par rapport au fait d'être "personne". En somme, en passant de l'humanité en général à la nationalité et à la race, puis à la personnalité, on procède par degrés de plus en plus intenses de concret, de valeur, de dignité, de responsabilité – de ce qui est informe on va vers ce qui est individué et réellement différencié. Évalué en tant que "personne", l'homme est l'élément d'un ordre nouveau, vraiment concret, organique, articulé, volontariste, hiérarchique, qui, naturellement, n'abolit pas le précédent, mais le comprend et le présuppose. Surgit ainsi l'idée d'une forme nouvelle, non pas prépersonnelle, mais, désormais, dans un certain sens, suprapersonnelle, de communauté, qui se définit essentiellement en termes de "race de l'âme". Ici, l'essentiel n'est plus l'appartenance naturaliste à une communauté ou à une nation-race, mais une espèce de consécration et la fidélité à des principes éthiques supérieurs et à un style de vie particulier : comme dans les anciens "Ordres" ascético-guerriers. Or, des tendances similaires se font jour dans les principaux courants du renouveau national en Europe. Le *Männerbundprinzip*, le principe de communautés viriles politiques conçues comme une forme plus élevée que n'importe quelle communauté naturelle, y joue un rôle significatif, comme l'ont déjà relevé plusieurs études.

La conception fasciste du Parti comme parti national unique reflète, en règle générale, des valeurs analogues; celui qui est membre de cette organisation politique est toujours, en règle générale, plus qu'un simple "Italien" : "personne", un serment précis l'engage à un degré plus élevé de fidélité, de responsabilité politique, de discipline, de promptitude, en cas de nécessité, au sacrifice héroïque et à la subordination de tous les liens naturalistes, de tous les intérêts particuliers à des buts plus élevés.

Partout où, d'autre part, non seulement la race de l'âme, mais aussi celle de l'esprit pourrait se manifester positivement, on aurait une autre différenciation, qui, là où elle définirait une forme encore plus élevée de communauté, au-delà de la politico-guerrière, reproduirait presque, sous des formes nouvelles, ce qui fut la suprême *élite* aryenne des chefs spirituels. Une fois admis cet idéal hiérarchique, antibourgeois et anticollectiviste en fait de droit, il est évident qu'il faudrait attendre et souhaiter

la réapparition de quelque chose de semblable à l'ancien, et tant décrié, *ius singulare*, comme liquidation définitive des "immortels droits de l'homme et du citoyen", de tous leurs dérivés et de tous leurs déguisements : une conception organique et différenciée du droit, qui, en outre, est exactement celle de l'ancien droit aryen et aryo-romain et de tout droit impérial.

Du reste, que l'on considère, aujourd'hui, la législation relative aux Juifs en Italie et, encore plus, en Allemagne; en Allemagne, la distinction entre citoyens du *Reich*, membres du *Reich* et hôtes du *Reich*, ayant chacun des droits différents, pourrait correspondre à un premier indice de cette tendance à différencier le droit. En second lieu, l'apparition du "Parti unique" national, qui, de nouveau, de fait, définit certains privilèges, non seulement politiques, mais aussi juridiques, en est une seconde manifestation. Un troisième signe est, en Allemagne, d'un côté, la tentative de créer, sur la base de critères raciaux précis, une espèce de nouvel Ordre politico-militaire qui soit le gardien de l'esprit de la révolution nationale-socialiste et le défenseur de l'État (c'est le corps des *SS*, *Schutz-Staffeln*), de l'autre, l'institution d'une sorte de séminaire d'éléments sûrs destinés aux postes politiques du parti : les "Châteaux de l'Ordre" (*Ordensburgen*). La seconde initiative, comme on le sait, correspond en Italie au "Centre de préparation politique" récemment fondé, si toutefois il développe ses possibilités les plus élevées, que nous avons eu nous-même l'occasion de préciser[14].

Même en fait de race, on ne peut évidemment pas se limiter à des mesures prophylactiques et purement défensives, qui, pour les unes, interdisent les mélanges nuisibles et, pour les autres, cherchent à empêcher la transmission de tares héréditaires par des unions irresponsables. Étant donné le sens général du mot "race" dans les nouvelles idéologies, il est indispensable, en plus de cela, de procéder à une discrimination inter-raciale. Il est absurde de penser que la race se réalise selon le même degré de pureté chez tous ses membres. La force formatrice de la race ne s'incarne pleinement que chez une minorité; il n'y a que chez

14. Cf. notre essai : *Possibilta'del Centro di preparazione politica* – in "Rassegna Italiana", mai 1940.

une minorité que peut se réaliser l'idéal de la race dans toute sa pureté, en tant que correspondance, parfaite adéquation et présence de la race du corps, de l'âme et de l'esprit. Dans une production en série et dans un élevage industriel de bétail, on peut s'attendre à un tas d'individus tous égaux et "purs" à la naissance. Cela est absurde dès que l'on entre dans le domaine de la personnalité et de ses relations avec la race de l'âme et de l'esprit et que l'on considère l'élément racial dans son caractère concret, c'est-à-dire tel qu'il apparaît aux différents stades d'une affirmation ou d'un combat. Le combat différencie, sélectionne, crée la hiérarchie; surtout lorsque – pour employer des expressions traditionnelles – ce n'est pas la petite guerre, mais la grande guerre; non pas le combat d'un homme contre un autre ou contre le milieu, mais le combat de l'élément surnaturel de l'homme contre tout ce qui, en lui, est nature, sensation, matérialité, agitation, mirage de vaine grandeur, contre le chaos et l'antirace qui sont en lui, avant d'être à l'extérieur.

CINQUIÈME PARTIE

La race et le problème de la nouvelle "élite"

I. La "race italienne". Signification de son aryanité.

Après ces considérations, il est opportun de parler plus spécifiquement de la race italienne. Dans le manifeste mis sur pied par certains spécialistes dans le but de faciliter le virage ouvertement raciste du Fascisme, il est dit que "la population de l'Italie actuelle est d'origine aryenne et (que) sa civilisation est aryenne", très peu y ayant subsisté "de la civilisation des peuples préaryens". "La conception du racisme en Italie, ajoutait-on, doit être essentiellement d'orientation nordico-aryenne." Ces points de repère demandent des éclaircissements, ne serait-ce que parce que, malheureusement, après leur énonciation, rien de très concluant n'a été fait en Italie, et même la formule nordico-aryenne, si elle n'est pas vraiment tombée aux oubliettes, n'a pas aujourd'hui l'importance qui devrait être la sienne et semble être incapable d'empêcher la libre diffusion simultanée d'idées assez différentes et même contradictoires : par exemple, on a pensé à reprendre les idées racialistes d'un Goberti, qui exaltait la primauté de la souche italienne pour ce

qu'elle était, selon lui, une noble descendance de la race pélasgique, qui fut justement la race préhellénique d'un monde méditerranéen archaïque en déclin…

La recherche raciale de premier degré, à laquelle nous nous référerons avant tout, peut effectivement nous autoriser à dire que la "race italienne" a des caractères aryens, car c'est le type "méditerranéen" qui y prédomine, celui de la branche brune et de taille moyenne de la souche nordico-aryenne primordiale, qui, de celle-ci, s'est probablement différencié par "paravariation". Le type italien prédominant, des plus dolichocéphales, a le visage long et droit : ses caractéristiques, en ce qui concerne la race du corps, correspondent surtout à celles des Anglo-Saxons, en net contraste avec celles des groupes franco-celtes et slaves, dans lesquels le brachycéphale est au contraire prédominant. Selon les recherches de SERGI, il y a une correspondance entre les crânes préhistoriques italiques et ceux des Italiens d'aujourd'hui, ce qui prouve une certaine permanence, sur des millénaires, du type originel. GÜNTHER, RIPLEY et plusieurs autres raciologues admettent la fondamentale analogie anatomique du type méditerranéen brun italique avec le type blond nordique, de taille plus élevée. Les monuments et les documents de l'ancien monde romain confirment cette parenté et font apparaître le type en question comme une branche de la même souche, qui se manifesta aussi dans le premier cycle hellénique. On notera, enfin, que, parmi les traits que, selon la théorie indo-aryenne des "Trente-deux attributs", devrait présenter le type aryen de l'*élite*, beaucoup correspondent au type classique romain brun – DE LORENZO, à cet égard, établit un parallèle, par exemple, avec CÉSAR.

Le fait de parler de "nordico-aryen" au sujet de la race italienne ne doit provoquer aucune réaction nationaliste par rapport au problème des origines, comme si, de la sorte, on dévalorisait ou, tout au moins, on contestait le côté originel de cette race au profit des peuples germaniques et que l'on reconnaissait les prétentions de certains racistes allemands à la supériorité. Ces prétentions, il est facile de les remettre à leur juste place. En ce qui concerne la race du corps, par exemple, la "race allemande" n'a guère de quoi se vanter, aujourd'hui, face à la race aryo-méditerranéenne, car, ce n'est un secret pour personne, le

brachycéphale y est très répandu et l'élément nordique est mélangé au dernier point à celui de l'"homme de l'Est" et de l'homme baltico-oriental, qui, l'un et l'autre, sont loin d'être considérés comme supérieurs : outre les Juifs, au moins six races, de l'aveu explicite des racialistes les plus orthodoxes, font partie de la "race allemande", et les différences entre le Bavarois et le Prussien, le Rhénan et le Saxon ou le Tyrolien, sont aussi importantes que celles des différentes souches de la "race italienne".

Quant aux origines, nous avons déjà dit que, historiquement, il faut considérer les peuples germaniques de la période des invasions comme les dernières vagues d'une race dont un autre courant créa aussi dans le monde méditerranéen des formes archaïques de civilisation, non seulement avant que se soient produites ces invasions, mais encore avant que, dans la péninsule italienne, venant du siège du Danube central, ne soient apparues ces souches du "peuple des terremare" et de la "culture de Terreneuve" (les premiers vers 1500 av. J.-C. ; les seconds vers 1100 av. J.-C.), que certains spécialistes considèrent à tort comme les premiers habitants aryens préromains de l'Italie. Déjà la civilisation étrusque nous montre des signes très clairs d'une très lointaine tradition aryo-atlantique (une ramification de la civilisation préhistorique franco-cantabrique de l'homme de Cro-Magnon – courant Occident-Orient) ; abstraction faite des Étrusques, car, émanations du cycle du déclin pélasgico-méditerranéen, ils s'étaient déjà établis en Italie, comme les Ligures, avant ces vagues en provenance du Nord, nous trouvons certaines souches de l'Italie centrale, comme, par exemple, les Albains, qui présentent, soit anthropologiquement, soit traditionnellement, des éléments de pur héritage aryen. C'est pourquoi, avec les transpositions qui s'imposent, lorsque c'est des peuples nordiques de la période des invasions qu'il s'agit, pour ceux qui y tiennent, et sur une base commune purement aryenne, on pourrait conserver la formule : "Nous étions grands que vous n'étiez pas encore nés", autrement dit : pas encore "apparus" sur la scène de la grande histoire occidentale.

Une fois clarifié ce point et, en outre, constaté, dans le peuple italien, le rôle du type dolichocéphale et de la structure

anatomique voisine du type blond répandu dans les régions septentrionales de l'Europe, parler d'un élément romain ou italien "nordique" ne doit faire ombrage à personne mais représenter un titre de noblesse qu'il ne faudrait pas se laisser contester facilement par les autres nations, surtout lorsqu'il s'agit, en premier lieu, des origines, et, en second lieu, des vocations. Il est donc bon d'affirmer que l'orientation du racialisme italien doit être nordico-aryenne, même si, pour obvier à tout malentendu, il serait sans doute préférable d'employer l'expression de "race aryo-romaine" pour caractériser l'élément central et valable du peuple italien et le distinguer des autres branches de la même famille. Répétons-le, il ne reste qu'à déplorer que cette thèse n'ait pas été développée de manière cohérente dans toutes ses conséquences naturelles. Du strict point de vue biologique, le sang germanique de la période des invasions, en Italie, représenta un apport neuf, non pas hétérogène mais revivifiant, qui confirma, de génération en génération, l'ancienne composante aryo-romaine de la souche italienne, souvent de manière particulièrement féconde.

Quant à l'antiquité romaine, de nombreux raciologues, à partir de Günther, se sont employés à y repérer – tant directement qu'indirectement – des traces et des indices de types et de caractères purement nordiques. La recherche ne devient cependant persuasive que si on l'intègre à celle du racialisme de second et de troisième degré. Comme nous l'avons déjà dit, déjà au seuil des temps historiques, l'ancien monde méditerranéen, donc aussi italique, se présente à nous comme un amas de décombres de races nordico-occidentales primordiales, constellé d'éléments miraculeusement restés intacts et illuminé par de soudaines résurrections solaires ou héroïques – si on laisse de côté ce qui subsistait secrètement dans les veines souterraines des traditions mystériques. Or, il est incontestable que la Rome antique fut une manifestation et une création de la race "héroïco-solaire" et que cette race fut à l'origine et à la base de l'ancienne grandeur romaine, quels que soient les moyens qu'elle employa pour y conduire l'ancien héritage hyperboréen. Dans *Révolte contre le monde moderne*, nous avons déjà parlé de certains aspects de cette "romanité nordique" ou "solaire".

En second lieu, on a déjà clairement indiqué ce qu'il faut penser du prétendu "génie latin" (cf. p. 67). De nombreux éléments de l'ancien style de vie aryen se maintiennent de génération en génération. De l'aveu de Günther lui-même, il faut considérer le génie clair et rigoureux du peuple latin et romain comme une qualité héréditaire nordique et bien le distinguer de l'esprit proprement celtique et ibéro-celtique : il est, pour ainsi dire, un reflet de l'ancien idéal de clarté, de "forme", de *cosmos*. Au contraire – il est bon de le répéter –, les aspects romantiques, nébuleux, panthéistes et naturalistes de l'âme des peuples germaniques et nordiques actuels, qui se reflètent dans une quantité d'expressions culturelles bien reconnaissables, nous incitent à penser qu'une involution intérieure s'est produite dans certaines parties de ces races, au point de les éloigner sensiblement de l'esprit des origines. On peut ajouter que d'autres motifs de soupçon naissent de l'observation de la façon dont se conduisent de nombreux Germains à leur arrivée dans le sud et en Italie même : ici, c'est essentiellement par l'élément non-aryen qu'ils sont attirés et fascinés (et, significativement, les femmes en premier), et la spontanéité manifeste avec laquelle ils se laissent dissoudre dans les sensations favorisées par le climat et les banalités du "pittoresque" méridional fait ressortir la supériorité de ce que, de "nordique", la race italienne peut avoir conservé, là où, au cours des siècles, elle a su tenir bon et ne s'est pas laissé emporter par les circonstances et les milieux, devant lesquels l'intériorité germanique semble souvent être complètement désarmée, dans ses nostalgies romantiques et suspectes pour le "Sud".

2. La sélection inter-raciale dans le monde méditerranéen.

Mais il ne faut pas passer d'une interprétation unilatérale à une autre. Le fait de savoir que, dans les origines italiennes, et surtout dans la grandeur romaine, l'élément nordico-aryen a exercé une influence et que cet élément s'affirme aussi comme une composante importante de la souche italienne actuelle en tant que "race du corps" ne dispense pas des devoirs précis de sélection, de purification et d'intensification, si, en Italie, on veut faire preuve de sérieux. L'élément nordico-aryen doit y

servir de point central de référence pour la purification et le renforcement du peuple italien d'aujourd'hui, et presque de cellule germinale, de laquelle, à travers ce processus, doit sortir un type nouveau, auquel pourraient légitimement s'appliquer les désignations d'"homme fasciste" et de "race fasciste". Telle est la tâche du racialisme actif, tâche qui, cependant, présuppose celle de bien identifier les différentes composantes de la "race italienne" et de les rectifier, là où leur style s'éloigne de l'idéal, à la fois nouveau et ancien, dont on vient de parler et qui serait censé faire descendre jusqu'à nous, de la hauteur des temps primordiaux, quelque chose du lumineux héritage solaire originel.

Cette action, à l'évidence, a pour domaine spécifique la race de l'âme et de l'esprit. Intervenir, pour ainsi dire, de manière chirurgicale pour empêcher des croisements de types très hétérogènes, mais quand même de race italienne, en plus de susciter des réactions bien compréhensibles et d'aller trop loin dans la "rationalisation" du processus, est ce à quoi on aboutirait peu à peu, si le corrélatif interne manquait : l'essentiel, en effet, est de réveiller un instinct, en vertu duquel ces unions indésirables seraient écartées spontanément – et la formation de cet instinct incombe, de nouveau, au racialisme actif de second et de troisième degré, qui agit non pas sur le corps, mais sur l'âme et sur l'esprit.

Du point de vue extérieur, au contraire, on ne peut pas en dire plus que ce qui suit. Les principales races du corps comprises dans la "race germanique" sont, selon les auteurs les plus estimés, la nordique, la falique, la dinarique, celle de l'homme de l'Est et celle de l'homme de l'Ouest (*ostisch* et *westisch*), la baltico-orientale. A l'exception de la dernière et de celle de l'homme de l'Est, qui n'y figurent presque pas du tout, les autres races sont également présentes dans la "race italienne" – ainsi que, en plus, deux composantes importantes, que nous pouvons appeler génériquement "race africo-méditerranéenne" et "race pélasgique". De notre point de vue, la première race est le produit d'un mélange d'éléments provenant de la Méditerranée orientale et africaine et de race aryo-méditerranéenne, selon une prédominance de la première – et c'est par sa prédominance que l'Empire romain fut miné; elle fut renforcée, à l'époque sarrasine, par de nouveaux croisements et apports de sang du Sud. Au contraire, il faut considérer la race pélasgique comme l'effet de cette involution ethnique de très anciennes souches aryo-occidentales ou atlantico-occidentales qui s'étaient établies en Méditerranée centrale, dont on a déjà parlé plusieurs fois.

L'élément le plus valable dans le composé italien reste le nordico-aryen, que, en ce qui nous concerne, nous avons proposé d'appeler proprement "aryo-romain". Les mélanges les plus défavorables, que l'instinct dont on vient de parler devrait progressivement éviter, seraient celui de l'élément aryo-romain, d'abord, à l'élément africo-méditerranéen (présent surtout dans l'Italie du Sud), puis à l'élément pélasgique. Cependant, même le mélange de cet élément à la race de l'homme de l'Ouest présente en Italie ne serait pas très souhaitable – mais, cela, déjà plus pour des raisons de race de l'âme que pour des motifs purement anthropologiques. A notre avis, l'homme de l'Ouest ou vestique, à proprement parler, c'est celui qui prédomine dans le mélange ethnique qui a donné à la civilisation française son visage, déjà, pour ainsi dire, dès la période provençale; il est présent aussi en Angleterre et en Allemagne occidentale (Rhénanie), où, cependant, son influence est très faible, tempéré qu'il est par la race nordique. En Italie, au contraire, tant qu'une conscience raciale et éthique plus nette ne renforcera pas le noyau aryo-romain, ne le cimentera pas, y introduire du sang vestique pourrait le léser gravement. Bons, en revanche, sont les mélanges de la race aryo-romaine à l'aryo-germanique, à la nordique proprement dite, à la dinarique et à la falique. Étant entendu que tout ceci, en tant que schéma général, n'aura de valeur que lorsque, par différents moyens, on y aura créé une sensibilité correspondante.

En Allemagne, on est enclin à voir dans la prépondérance de la composante ostique la base raciale du type bourgeois local, c'est-à-dire du type allemand que tout le monde connaît, grassouillet, gros buveur de bière, à la tête ronde, presque toujours avec des lunettes, parfait bureaucrate; intérieurement, d'une sentimentalité molle, enclin au conformisme social. Un dérivé racial de ce genre en Italie, où la composante ostique est faible, est peu vraisemblable; toutefois, à employer abusivement le

terme de race, il faut bien reconnaître qu'il existe chez nous, hypertrophiée, une race bourgeoise du corps et de l'âme, qui, comme le Fascisme l'a distinctement perçu, est le vrai danger pour l'avenir de notre peuple.

Cette race est proprement l'antirace, une bouillie, une sciure ethnique et sociale, aussi insaisissable qu'encombrante : partout, elle est absolument partout, étouffant tout dans sa médiocrité, son opportunisme, son conformisme social, son amour de la vie facile, sa terreur de toute espèce de responsabilité, son obstructionnisme et son indifférentisme. Celui qui se sent aryo-romain, c'est surtout cette race qu'il doit mépriser, dont il doit sentir qu'elle lui est étrangère, qu'un abîme infranchissable la sépare des siens ; c'est surtout de ce détritus racial dont il doit s'isoler, aussi bien physiquement, c'est-à-dire du point de vue des unions, que spirituellement, s'immunisant contre toute infiltration de sa mentalité et de sa manière d'être même. La pureté raciale, à cet égard, se manifestera par une absolue intransigeance et par la résolution de ne négliger aucune occasion et de prendre tous les risques, sociaux et même politiques, pour témoigner son mépris de cette "race bourgeoise", partout où elle se trouve, quels que soient les postes que ses représentants peuvent encore occuper dans l'Italie d'aujourd'hui.

Quant à la protection du noyau racial supérieur en Italie, c'est-à-dire de l'aryo-romain, et aux croisements jugés favorables, il faut toujours tenir compte de ce que l'on a dit sur celui qui porte vraiment la race, le type masculin. Bien entendu, les croisements favorables susdits sont ceux où l'homme est de race aryo-romaine ; si c'est au contraire la femme qui l'est, en règle générale, une baisse de niveau du type se vérifiera.

Le fait d'avoir fait remarquer que tout cela est un schéma et que le véritable devoir est de créer des instincts correspondants nous empêche d'être soupçonné de considérer comme souhaitable une espèce d'administration rationnelle, contrôlée par des techniciens, des unions entre les sexes et de vouloir supprimer tout ce qu'il y a de spontané dans l'amour, l'affection et le désir. Tel n'est pas notre point de vue, lequel, du reste, a déjà été exposé précédemment. Il est pourtant certain que l'on ne peut envisager une sélection inter-raciale et une élévation du type commun tant que, chez les représentants racialement les plus

élevés d'un peuple, l'amour et le désir même n'ont pas été affinés et, surtout, tant qu'ils ont une existence indépendante, privée de toute forme de sensibilité éthique, de tout instinct de "race" – race, ici, au sens supérieur. Ainsi, par exemple, une femme pleine de charme, de sensualité, mais égoïste et menteuse, une femme très belle de corps, mais fate et vaniteuse, une femme élégante et qui a – comme on le dit malheureusement aujourd'hui – "de la classe", mais snob, exhibitionniste, irresponsable, une femme cultivée, plaisante et "intéressante", mais poltronne et pleine de limitations bourgeoises – tous ces types de femmes devraient être perçus immédiatement comme des êtres d'"une autre race", avec qui on peut avoir une passade, mais avec qui il ne peut pas exister de vie commune et il est impensable d'avoir une descendance : certains traits physiques aussi, c'est-à-dire de la race du corps, dont le langage est éloquent, même s'il n'est pas compréhensible par tous, devraient prévenir un instinct masculin aussi aigu.

Mais, avec cela, nous touchons déjà au problème de la rectification de la race du point de vue de l'âme. Par rapport à ce que l'on vient de dire, il est encore bon de faire allusion aux conditions particulièrement défavorables créées par la civilisation bourgeoise et matérialiste. C'est cette civilisation qui a donné au "sentiment" et à l'"amour" une primauté qui, dans n'importe quelle civilisation de type différent, était inconnue, au point qu'aujourd'hui il est presque impossible de lire un roman, de voir un film ou une pièce de théâtre qui ne soient pas axés sur des choses de ce genre : primauté qui, naturellement, paralyse et anesthésie tout autre thème plus élevé. En second lieu, c'est la civilisation bourgeoise qui, surtout dans l'aire méditerranéenne, a créé une société pleine de conformismes et de conventions, à cause de laquelle il est devenu difficile de connaître à fond et à temps la vraie nature, la vraie race de l'âme d'une femme, premier préambule d'une compréhension et d'une union.

3. Rectification de l'homme méditerranéen.

Pour ce qui est maintenant de la race de l'âme, l'expression d'"homme méditerranéen" ne correspond plus à cette variété du type nordico-aryen dont on a parlé et qui représente l'élé-

ment le plus valable dans l'ensemble ethnique de notre peuple. Elle désigne au contraire un style de vie donné, une certaine orientation de l'âme : vérifiables, l'un et l'autre, chez les peuples méditerranéens en général, ils ne sont certes pas souhaitables pour une vocation aryo-romaine. Selon CLAUSS, à qui l'on doit une intéressante étude à cet égard, les caractéristiques de l'homme méditerranéen correspondent à celles du *Darbietungsmensch*, un terme assez difficile à traduire. *Darbietung* signifie "spectacle", "représentation", "exhibition" : le propre de l'homme méditerranéen serait donc d'exister moins pour soi que par rapport aux autres et en fonction des autres. Il serait celui qui a besoin d'une "scène", non pas toujours dans le mauvais sens, par simple vanité et exhibitionnisme, mais en ce sens que son entrain et son impulsion, même ses élans de grandeur et de sincérité, il les tire d'un rapport au regard des autres, et que la préoccupation de l'effet qu'il fera sur les observateurs et, en général, sur ses semblables joue un rôle important dans sa conduite. Ce n'est que lorsque l'homme méditerranéen a le sentiment de se trouver à la tribune – imaginaire ou réelle – qu'il pourrait donner le meilleur de lui-même et s'engager à fond.

C'est pourquoi à l'homme méditerranéen serait inhérente une certaine préoccupation pour l'extériorité, pour le paraître. Cela, de nouveau, non pas au sens négatif, en tant que vacuité, mais en ce sens que son style d'action le plus spontané le conduirait toujours à donner à l'acte certains des caractères de la "pose", d'une chose qui doit attirer l'attention, même là où celui qui agit sait qu'il n'a que lui-même comme spectateur. Ainsi, il y aurait un certain dédoublement chez l'homme méditerranéen, dédoublement d'un moi qui joue un "rôle" et d'un autre moi qui le considère du point de vue d'un observateur ou d'un spectateur potentiel et s'en complaît.

Or, il est évident que, dans la mesure où une composante "méditerranéenne" de ce type est présente aussi dans la "race italienne", il faut la "rectifier" et, au besoin, quel meilleur modèle pourrait-il y avoir que le style de l'ancienne race romaine, style sévère, sobre, actif, sans extériorisations, mesuré, sereinement conscient de sa dignité ? Être plus que paraître ; saisir le sens de son individualité et de sa valeur indépendamment

de toute référence extérieure, aimer l'isolement autant que les actions et les expressions réduites à l'essentiel, dépouillées de toute chorégraphie et de toute préoccupation de l'effet – tous ces éléments sont sûrement fondamentaux pour le "style" en vertu duquel doit se produire la consolidation et la purification, au sens nordico-aryen, de la souche italienne. Là où l'Italien, dans une certaine mesure, aurait en commun avec l'homme méditerranéen la scission intérieure indiquée plus haut (en acteur et spectateur), cette scission doit être utilisée en vue non d'une évaluation des effets possibles sur les autres et d'une étude pour obtenir les effets voulus, mais bien d'une critique objective, d'une surveillance calme et attentive de sa conduite et de son expression, qui évite toute primitivité et toute instantanéité ou "expansivité" naïve et étudie l'expression même, non pour l'"impression" qu'elle provoque sur les autres et non par rapport à leur jugement, mais en adéquation étroite et impersonnelle avec ce que l'on entend obtenir et avec le style que l'on veut se donner.

Avec la race "désertique" et, sans doute, par suite de la présence en lui de quelque chose de cette race, l'homme méditerranéen aurait, en outre, une âme aussi intense et explosive que changeante et liée au moment : les feux de paille, le désir irrésistible et cru dans la vie passionnelle, l'intuition, les éclairs de génie intellectuel. L'équilibre psychique et la mesure ne seraient donc pas son fort : en apparence, et surtout lorsqu'il est en compagnie, il semble joyeux, enthousiaste et optimiste, alors que, en réalité, tout seul, l'homme méditerranéen connaît de soudains abattements, découvre de sombres et arides perspectives intérieures qui le font fuir avec horreur tout isolement et le réduisent de nouveau à l'extériorité, à la sociabilité bruyante, aux "éruptions" de joie, sentimentales ou passionnelles.

Pour "rectifier" cet aspect, partout où il est vraiment présent aussi dans la race italienne ou dans certains de ses éléments (surtout méridionaux), il ne faut pas procéder par simple antithèse. La phrase de NIETZSCHE : "Je mesure la valeur d'un homme à son pouvoir de retarder la réaction" doit certes servir de directive éducative précise en ce qui concerne l'impulsivité désordonnée et l'impétuosité. Mais NIETZSCHE nous a lui-même avertis des dangers d'une "castration morale". La capacité à se

maîtriser, l'équilibre et la continuité des sentiments et de la volonté est un style qui ne doit pas aboutir à un dessèchement et à une mécanisation de l'âme, comme dans certains aspects négatifs de l'homme germanique ou anglo-saxon. Il ne s'agit pas de supprimer la passion et de donner à l'âme une forme belle, claire et homogène, mais plate ; il s'agit d'organiser totalitairement son être pour le rendre capable de reconnaître, de discriminer et d'utiliser de manière adéquate les impulsions et les lumières qui jaillissent des profondeurs. Que la passion ait une certaine prépondérance chez de nombreux Italiens, on ne peut pas le contester ; mais cette disposition ne se résout pas par une défaite, mais par un enrichissement, dès qu'elle trouve son correctif et son contrepoids dans une vie éthique saine et solide : cette tâche, la "fascisation" de l'Italien, et surtout de notre jeunesse, est en train de commencer à l'accomplir.

4. Autres éléments du style de vie de l'âme méditerranéenne.

L'homme méditerranéen serait aussi naturellement disposé à s'instituer son propre défenseur que l'homme nordique serait enclin, au contraire, à s'ériger en son propre juge. Le premier serait toujours plus indulgent envers soi qu'avec les autres, et on ne peut plus allergique à l'examen cru et objectif de toutes les *arrière-pensées** de sa vie intérieure. Cette opposition est assez unilatérale. En tout cas, il ne faut pas oublier les dangers inhérents à une introspection, une analyse intérieure exagérée : les aberrations issues du sentiment sémitique de la "faute", ainsi que celles qui dérivent au contraire du protestantisme et du puritanisme, constituent un salutaire avertissement. Il est certain, toutefois, qu'un style caractérisé par la simplicité et la loyauté, à l'égard, avant tout, de son âme, est un élément essentiel pour toute rectification d'une race au sens nordico-aryen ; de même qu'être dur avec soi, cordial et compréhensif envers les autres, fait partie, du point de vue de la race de l'âme, des principes de toute éthique virile, constructrice, aristocratique.

Un autre élément de l'âme méditerranéenne serait une certaine susceptibilité, une certaine disposition à ressentir les

* N.d.t. : en français dans le texte.

offenses trop aisément et un sens de l'honneur exagéré et, de nouveau, presque théâtral. Ici, pour être juste, il faudrait faire observer que ces dispositions sont vérifiables, dans une mesure au moins égale, chez des peuples non-méditerranéens comme les Hongrois et les Polonais. Peuvent sans doute apparaître ainsi, dans l'aire méditerranéenne, les Espagnols ; en Italie, certains Siciliens et certains Napolitains. Quant à la "rectification", nul ne contestera que la réaction immédiate de son sang à une offense injuste est une qualité "raciale" au sens supérieur. Ce qu'il nous faut surmonter, ce sera plutôt la réaction passionnelle fondée sur un sentiment de culpabilité de notre personne, de notre "moi" ; donc, le fait de réagir non seulement lorsque l'on a raison, mais aussi lorsque l'offense touche en nous un point faible et quelque chose qui n'est pas vraiment en ordre. Auquel cas on peut certes envisager une rectification, de manière que l'on ne soit plus disposé à laisser les autres juger de notre valeur et de notre honneur. Sans aller jusqu'aux excès de la morale stoïque, dont, cependant, on admet généralement qu'elle est une adaptation, pour ainsi dire désespérée, du style de vie nordique, on peut bien rappeler les mots de SÉNÈQUE, qui notait que l'offense implique l'intention de faire mal, un mal qui ne peut être que la honte : mais cette honte, celui qui est conscient de sa droiture ne peut pas la ressentir. Il saura donc toujours extraire le dard de l'injure et de l'offense, qui vise à mettre hors de soi une âme impulsive ; ce dard, il ne le laissera pas pénétrer en lui et la réaction consistera simplement à anéantir l'intention de l'adversaire, qui se heurtera à un mur là où il croyait trouver une substance réceptive faisant son jeu ; elle consistera, ensuite, à empêcher objectivement l'adversaire de répandre des mensonges, de faire du tort et, enfin, de mesurer les autres à son aune.

Quant à une tendance excessive à la "grâce", à la "finesse", aux "manières", que les racialistes en question attribuent à la race méditerranéenne, ayant sans doute en vue surtout ses exemplaires féminins et ses variétés françaises, il n'y a pas grand-chose à dire et à "rectifier". De la "finesse" et des "manières", le *gentleman* anglo-saxon en a aussi. Nous ne voulons certes pas élire en style général une rudesse de caserne ou de jeune homme sans éducation : s'il y a quelque chose à com-

battre, ce sont les excès, c'est-à-dire la pose et un style de salon tendant à enrober de "manières" l'intériorité misérable d'êtres sans visage, de marionnettes mondaines. Ce qui, cependant, plus que la disposition d'une race donnée, est aujourd'hui la caractéristique générale des milieux "comme il faut" de tous les pays constituant la prétendue "société", le *monde*, l'Amérique en tête, qui bat le *record*.

Sur un plan plus large, on ne peut qu'être d'accord pour dénier aux arts et aux lettres, à tout ce qui est esthétique et, pour ainsi dire, "civilisation aphrodisiaque" contemporaine, l'importance exagérée et anormale que le monde moderne y accorde. Contre cela, une certaine barbarie iconoclaste doit être comprise comme une force réactive salutaire pour le rétablissement de l'équilibre et la réaffirmation des valeurs aryo-romaines. C'est, au fond, notre plus ancienne tradition : que l'on se rappelle du mépris nourri par la première romanité aryenne pour le monde hellénique des lettres et des arts, assimilé catoniciennement à un amollissement et à une corruption ; que l'on se souvienne que la caractéristique de la religion romaine fut l'aversion pour la mythologie esthétisée et la mise en relief de l'action rituelle pure et nue, ainsi que de l'élément éthique et guerrier. De même que la Renaissance n'a été qu'une falsification de l'Antiquité, dont elle n'a repris que les aspects décadents, si tape-à-l'œil qu'ils soient du point de vue esthétique, ainsi il faut aussi se souvenir que l'Humanisme italien n'a pas grand-chose à voir avec la tradition aryo-romaine de notre race ; à cette époque-là, cette tradition fut bien plus vivante chez des hommes qui, tel Savonarole, cherchaient à empêcher que les poses et les esthétismes ne ravalent les forces de la race aryenne qui subsistaient en Italie au niveau d'une culture "aphrodisiaque", au sens technique, déjà expliqué, de ce terme. C'est pourquoi, contre la tradition "humaniste" de la race italienne, il faut avancer de précises réserves, surtout aujourd'hui que l'Italie n'est plus précisément celle des musées, des ruines, des monuments et des choses pittoresques à l'usage des touristes étrangers et que, chez les meilleurs représentants du Fascisme, se manifeste une intolérance à l'égard des petits cénacles des "gens de lettres" et des "intellectuels", milieux aussi vides que superficiels et dilettantes, qui

n'ont même pas le don des anciens bouffons de la noblesse féodale : celui de divertir.

5. Rectifications des relations entre les sexes dans le monde méditerranéen.

C'est le mérite des théories que nous avons exposées ici, que de ne pas imputer au seul homme méditerranéen la sensualité. Selon Clauss, "la disposition à la sensualité n'a rien à voir avec une race donnée. Des hommes de toute race peuvent être enclins à la sensualité : si ce n'est qu'elle se manifeste de façon différente dans chaque race. Il est faux de prétendre que l'homme du Sud est sensuel et que l'homme nordique ne l'est pas ; la vérité est que, par rapport à la sensualité, le premier a un comportement différent de celui du second." On affirme plutôt que la race méditerranéenne donne à tout ce qui concerne la sensualité et les rapports entre les sexes une importance plus grande que les autres races, surtout en permettant à ces choses d'exercer une influence dans l'ordre des valeurs proprement morales et spirituelles.

Cette thèse vaut la peine d'être examinée ; mais, à présent, dans le cadre d'une "rectification" qui concerne davantage la femme que l'homme méditerranéen, car nous croyons que, ici, c'est surtout elle qui est partie en cause. Il est effectivement vrai que non seulement tout étranger, mais aussi tout Italien ayant vécu un certain temps à l'étranger, à peine arrivé dans les pays méditerranéens, ne peut pas s'empêcher de ressentir une impression curieuse face à la psychologie et au "style" du comportement des deux sexes. Tout comme il est vrai que si, dans l'abstrait, l'homme du Sud peut n'être pas plus sensuel que celui du Nord, son attitude à l'égard de la sensualité, de l'amour et de la femme, est très différente et que, ici, il arrive fréquemment que les questions et les préoccupations relatives au sexe trouvent, avec une facilité préoccupante, le moyen de devenir des problèmes moraux et même spirituels.

C'est ainsi que nous sommes en présence de connexions extrêmement unilatérales, par exemple, entre l'honneur et les choses du sexe, connexions singulières et ne dénotant certes pas un sens très élevé de la dignité masculine. Nous ferons remar-

quer, en effet, qu'il est difficile d'indiquer une race héroïque qui ait laissé la vie d'alcôve décider de l'honneur viril. Tout aussi singulière apparaît la place du sexe dans la religion même : le "péché" – qui, normalement et du point de vue aryen, devrait surtout concerner la vie intérieure et le monde éthique – y reçoit une interprétation essentiellement liée à ce plan charnel et sensuel. Il suffira de rappeler la déformation moraliste qu'a subie, par exemple, le terme "*virtu*" : loin de se rapporter aux préceptes d'une petite morale surtout sexuelle, la *virtus*, dans l'Antiquité, c'était la qualité virile, la qualité du *vir*, de l'homme au sens éminent (et non pas *homo*) ; la force, le courage, le pouvoir d'affirmation et de décision. Il ne faut pas se faire d'illusions à cet égard : ici, c'est une influence étrangère à l'élément aryen qui s'exerce, une influence dont la relation avec l'état d'esprit sémite saurait difficilement être contestée.

Sur un plan plus concret, il ne s'agit pas seulement de l'importance exagérée donnée à tout ce qui concerne le sexe et les sentiments : il se trouve aussi, et surtout, que, à cause d'un système correspondant de complications, de limitations et d'artifices dans la vie quotidienne, le comportement général de l'homme et de la femme méditerranéens diffèrent du style nordico-aryen. Déjà, la femme méditerranéenne, presque sans exception, destine sa vie, de façon on ne peut plus unilatérale et, pour ainsi dire, primitive, à l'homme. Nous sommes certes à cent lieues de souhaiter la femme masculinisée ou neutre, qui, nous l'avons même indiqué, est un type dégénéré caractéristique des races du Nord : ce que nous entendons faire remarquer, c'est que la femme méditerranéenne néglige presque toujours de se former une vie intérieure propre, autonome, même dans un esprit conforme à sa nature propre et à sa fonction normale. Sa vie intérieure se réduit au contraire aux préoccupations du sexe et à tout ce qui peut servir à "paraître" et à attirer l'homme dans son orbite. C'est ainsi que nous voyons de très jeunes femmes, souvent tenues par leurs parents presque complètement à l'écart des hommes, toutes maquillées et équipées comme, dans les pays du Nord, ne le sont même pas les "professionnelles" : il suffit de les examiner un instant pour se rendre compte que, malgré tout, l'homme et les rapports avec l'homme sont leur unique préoccupation, d'autant plus évi-

dente qu'elle est cachée par des limitations bourgeoises et conventionnelles ou par une savante administration rationalisée de l'abandon. A quoi s'ajoutent immédiatement des complications bien compréhensibles, du fait de l'attitude correspondante de l'homme.

On peut voir tous les jours, dans toutes les rues des grandes villes des pays en question, ce qui arrive lorsqu'une femme à peine désirable passe devant un groupe de jeunes hommes : ceux-ci la scrutent et la suivent d'un regard "intense", comme s'ils étaient autant de Don Juan ou d'affamés de retour au pays après des années d'Afrique ou de Pôle Nord ; l'autre, qui, par son maquillage, son allure majestueuse et ses vêtements, ne fait pas mystère de sa qualification féminine, affecte cependant une suprême indifférence et un grand "détachement" ; à tel point que celui qui observe ces scènettes est enclin à se demander sérieusement si tout ce beau monde n'a vraiment rien de mieux à faire que de se complaire dans ce petit jeu. Par l'instantanéité et, pour tout dire, la grossièreté de son désir, l'homme méditerranéen effarouche la femme, la met sur la défensive, favorise toutes sortes de complications préjudiciables : préjudiciables, avant tout, pour lui-même. La femme, d'un côté, ne pense qu'à avoir des relations avec l'homme et à l'effet qu'elle peut produire sur lui, alors que, de l'autre, elle a l'impression d'être une proie désirée et pourchassée qui doit faire bien attention à ne pas commettre de faux pas et doit "rationaliser" de manière adéquate toute relation et toute concession.

Mais tout, dans ce comportement effectivement faux et non aryen de la femme méditerranéenne, ne s'explique pas par ces circonstances extérieures, dont l'homme est responsable. On peut affirmer que, dans 95 % des cas, une femme de cette race peut déjà avoir dit "oui" intérieurement sous un certain rapport, mais qu'elle se sentirait avilie en se comportant résolument en conséquence avant d'avoir soumis l'homme à toute une série de complications et de limitations, à une véritable *via crucis* érotico-sentimentale. Elle craindrait, autrement, de n'être pas considérée comme une "personne sérieuse" ou "comme il faut", là où, d'un point de vue supérieur, c'est justement cette insincérité et ce caractère artificiel qui indiquent son manque de sérieux. C'est sur une base analogue que se déroulent le

train-train ridicule des *flirts*, le rituel des "compliments", de la "cour", du "peut-être que oui, peut-être que non". Que, dans tout cela, l'homme ne sente pas une offense directe à sa dignité, un jeu, dans lequel ce n'est pas à lui de s'engager, constitue un indice inquiétant, qui témoigne de la présence effective d'une composante "méditerranéenne", dans le mauvais sens, non seulement dans les mœurs italiennes, mais dans la civilisation bourgeoise en général, composante que l'homme nouveau, viril, aryen, devra sans aucun doute dépasser.

Il est indiscutable que la "femme méditerranéenne", et l'Italienne même, si l'on excepte les qualités pour ainsi dire "naturalistes" qu'elle pourra aussi avoir en tant qu'épouse et mère, a bien besoin d'être "rectifiée" selon un style fait de spontanéité, de clarté, de sincérité, de liberté intérieure. Chose impossible si l'homme ne l'aide pas, d'abord en lui faisant sentir que, si importants qu'ils soient, l'amour et le sexe ne peuvent avoir qu'un rôle subordonné dans sa vie formée selon un style nordico-aryen ; ensuite, en cessant de se comporter continuellement comme un Don Juan avide de plaisir ou comme quelqu'un qui n'a jamais vu une femme, car, en règle générale, des deux, c'est la femme qui doit chercher l'homme, et non l'inverse. Isolement, distance : ou des relations d'amitié, sans sous-entendus ni failles ; ou des relations réelles et intenses d'homme à femme.

On peut reconnaître la justesse du point de vue selon lequel aurait été propre aux peuples germaniques, à partir de la période provençale, une séparation artificielle entre les sexes, au fond inconnue de l'homme nordico-aryen. Cette séparation a conduit aussi bien à une fausse idéalisation qu'à une fausse dégradation de la femme : à la Béatrice et à la Dame d'une certaine chevalerie d'un côté, à la "femme", à la créature de la chair et du péché de l'autre – types "construits" l'un et l'autre, éloignés de la réalité ou, au moins, de la normalité. Avec les Werther et les Jacopo Ortis, le premier a disparu avec le déclin du romantisme du dix-neuvième siècle. Mais on ne peut pas dire non plus qu'existe encore, aujourd'hui, chez les peuples germaniques, le second type, à savoir la femme au sens fort du terme, la femme "racée", car on n'y trouve plus qu'une version amoindrie, domestiquée, attentive à "coller" aux conventions

bourgeoises et à "briller" dans l'escarmouche des *flirts* et dans les foires aux vanités mondaines.

Que l'antidote ne soit ni la *garçonne**, ni le type anglo-saxon "émancipé", nous n'avons pas besoin, ici, de le souligner. Il faut rendre plus sincères, directs, organiques, les rapports de la femme avec l'homme, rapports, naturellement, non pas d'égal à égal, mais de rencontre et de compensation entre deux manières d'être différentes. Et l'intensité de ces rapports dépendra de la mesure dans laquelle chacun saura être véritablement soi-même, complet, sans complications intérieures et sans transports artificiels, loyal, libre et déterminé.

6. L'Italie nouvelle. La race et la guerre.

Bien que, dans ces considérations sur la "rectification de la race méditerranéenne", on n'ait fait allusion qu'à quelques-uns des points les plus importants, on peut déjà se rendre compte que le préjugé "anti-nordique", du côté italien, se fonde sur un malentendu et que les fameuses oppositions rhétoriques entre le Nord et le Sud n'ont pas plus de consistance, oppositions, en réalité, seulement verbales ou dérivant d'attitudes unilatérales et dilettantes. Ce qui est important pour nous, comme, du reste, pour n'importe quel peuple, étant donné que, actuellement, aucun ne peut prétendre être une race pure, c'est une décision intérieure. Il faut mettre la race à la croisée des chemins et la contraindre à une espèce de profession de foi. Entre les différentes composantes de son peuple, l'individu doit choisir. De même qu'il est certain que, dans la race italienne, il existe des noyaux importants de la race nordico-aryenne dans l'esprit, dans l'âme et dans le corps même, ainsi il est tout aussi certain que, à côté de cela, il y a l'Italie des types petits et basanés, aux traits et aux sens altérés par des siècles de croisements ; des types sentimentaux, gesticulants, impulsifs, profondément et anarchiquement individualistes, une Italie du "farniente", des rimes en "cuore e amore"**, des maris siciliens jaloux, des femmes "ardentes" mais inhibées par des préjugés bourgeois ; celle des

* N.d.t. : en français dans le texte.

** N.d.t. : "cœur et amour".

polichinelles, des macaronis et des chansonnettes. Pendant trop longtemps, partout où l'on parlait de l'Italie, c'est à cette Italie-là que, à l'étranger, on pensait immédiatement et, il faut le reconnaître, les Italiens ont contribué, ne serait-ce que par leur passivité, à la formation de ce mythe assez peu reluisant.

Désormais, il faut dire que, de cette Italie antiraciste, bourgeoise, superficielle, déséquilibrée, aryenne seulement sur le papier, cela en est virtuellement fini, dès lors que le Fascisme a renversé un régime démo-parlementaire sans autorité et a pris la résolution de construire une nouvelle nation romaine et guerrière sous le signe, notamment, de cet Aigle et de cette Hache compris dans le faisceau, qui sont les symboles primordiaux de la tradition hyperboréenne. Même d'un point de vue extérieur, si l'Italie nouvelle a pleinement conscience de ses beautés naturelles, ce dont elle s'enorgueillit, ce n'est pas précisément d'être le pays des touristes étrangers, résonnant de mandolines et de *Sole mio*, entre autres accessoires d'une chorégraphie mièvre : l'Italie fasciste veut plutôt être et équivaloir à un monde nouveau de forces dures et infrangibles, un monde héroïque pénétré de conscience éthique et de tension créatrice, hostile à tout relâchement, à tout affaiblissement de l'âme, ayant pour symbole non les tarentelles et les gondoles au clair de lune, mais les puissants carrés de fer de ce pas romain dont le rythme des parades prussiennes est la reproduction exacte.

Avec tout cela, on peut dire que l'âme italienne a déjà choisi une orientation nordico-aryenne ; en vérité, elle l'avait choisie bien avant que la doctrine de la race ne fasse officiellement partie de l'idéologie du Fascisme et que certains intérêts politiques conjoncturels ne rapprochent l'Italie de l'Allemagne.

Quant aux antécédents de cette décision, il faut avant tout mentionner l'expérience de la Grande Guerre. En parlant des éléments qui font ressortir une race de l'âme, CLAUSS a justement noté que cette expérience a différencié deux générations, laissant une empreinte indélébile sur ceux qui l'ont vécue et faisant d'eux quasiment les représentants d'une "race" à part, pour ce qu'ils sont différents de tous ceux qui n'ont pas combattu. Il faut toutefois préciser ce point de vue, en ce sens que ce fait, la guerre, n'a pas eu pour tous la même signification. Il a au contraire constitué une espèce d'épreuve. Il est certain que

la guerre provoqua la crise de la petite personnalité bourgeoise, du moi enfermé dans les étroites limites de son existence terne et individualiste. Mais cette crise peut avoir, selon les cas, une issue différente. En lisant certains livres, tels que les romans célèbres de REMARQUE ou de BARBUSSE, on a la nette impression que la guerre peut conduire à un dépassement de l'individu, représentant, cependant, un retour au stade de la "race naturelle". Les personnages de REMARQUE, par exemple, bien qu'ils ne croient plus en rien et constituent une "génération brisée, quand bien même les grenades l'ont épargnée", ne deviennent ni des lâches, ni des déserteurs ; mais, à aller au devant d'épreuves tragiques en tout genre, ils ne sont plus que des faisceaux d'instincts, des forces déchaînées, des réflexes et des impulsions élémentaires, qui témoignent de la régression de l'individu sur un plan vraiment infrahumain.

Mais, chez d'autres êtres, l'issue est absolument différente : si la guerre les fait également dépasser les limites de la conscience simplement individuelle, chez eux cela acquiert la valeur d'un réveil spirituel, d'un dépassement intérieur, d'une espèce d'ascèse active et de catharsis. Du point de vue collectif, c'est à travers eux que commence à se réveiller et à s'affirmer aussi la "race" supérieure d'un peuple : on a une nouvelle révélation des forces les plus profondes et les plus originelles de la souche[15].

Eh bien, alors que la première issue caractérise ceux qui, de retour du front, se mirent à faire le procès de la guerre et de l'interventionnisme italien en rejoignant la phalange de la subversion marxiste et communiste, le Fascisme, lui, dès la première heure, se proclama représentant de l'Italie combattante, interventionniste et victorieuse, de l'Italie qui, grâce à la guerre seule, sentait qu'elle était parvenue à une nouvelle conscience héroïque et restait aussi ferme sur ses positions que résolue à en

15. On peut noter que, dans le texte le plus important de l'ascèse guerrière aryenne, la *Bhagavad-gîtâ*, la justification spirituelle et même métaphysique de la guerre et de l'héroïsme, le mépris de tout sentimentalisme, de tout humanitarisme, sont présentés comme faisant partie de la "sagesse solaire primordiale", qui, par le "Soleil", aurait été transmise au premier législateur de la race indo-aryenne pour être ensuite léguée à une dynastie de rois sacrés.

finir avec les restes d'un régime et d'une mentalité dépassés. C'est ainsi que reculèrent les limites de la compréhension, que se différencia une "race de l'âme" qui, avec l'essor du Fascisme, revêtit des traits toujours plus nets. Si, dans la période insurrectionnelle et illégale du Fascisme, on pouvait encore avoir des doutes sur les tendances qui, dans cette périlleuse expérience alimentée par des forces profondes réveillées par la guerre, auraient pris le dessus, lorsque Mussolini prit légalement en main le pouvoir et le gouvernement, de concert avec la monarchie, le courant des forces de la "race des combattants" se purifia et se développa dans un esprit sans aucun doute romain. Un instinct très sûr donna à une masse incandescente et dynamique des points de référence précis et s'en servit comme matière première pour la construction d'un nouvel État et la formation de cet homme – nouveau et ancien à la fois, et de style essentiellement nordico-aryen – dont on a parlé.

Tels sont les antécédents du réveil racial qui, même là où le mot "race" ne fut pas prononcé, s'est produit dans la substance italienne. Le processus de sélection et de formation de la race nordico-aryenne italienne est désormais en cours et il s'agit seulement de déterminer les étapes fondamentales de l'itinéraire qu'il reste encore à parcourir.

7. Conditions du réveil de la race.

Pour ce qui concerne l'aspect interne, la loi de la discrimination et du renforcement de la race se résume au principe suivant : "le semblable éveille le semblable, le semblable attire le semblable, le semblable s'unit au semblable". On a donc besoin des symboles pour parvenir à une décision et à une évocation. Le chef d'un mouvement national européen a illustré ce principe par l'exemple suivant : "Quand je demande quelque chose d'héroïque, l'homme héroïque répond à l'appel; par contre, quand je promets des avantages, c'est l'esprit marchand qui cédera à la tentation". Plus généralement, on peut dire que la doctrine et l'idée de la race nous placent devant une alternative, qui sera résolue par chacune des lois des affinités électives : réagir contre le racialisme, sentir en soi une révolte contre ses propres idées, c'est se prouver que l'on n'est pas très en ordre

avec la race; trouver que le mythe aryen et nordico-aryen a un côté ridicule ou "scientifiquement" insoutenable, c'est se forger un alibi pour une vocation non-aryenne et non-nordique, qui ne peut pas être en relation avec le substrat d'une race du corps (ou, du moins, d'une race de l'âme) correspondante, dans la personne en question. Et ainsi de suite. Le processus de sélection exige donc la formulation d'un mythe complet qui serve de centre de cristallisation et de réactif pour des choix que, selon les affinités électives, il faut provoquer dans toutes les parties d'un peuple et dans tous les domaines de sa civilisation. Cela, pour ce qui est des prémisses générales. Quant aux conditions particulières, elles peuvent se résumer aux suivantes : en premier lieu, un climat héroïque, à savoir une haute tension spirituelle; en second lieu, une idée-force, qui galvanise et façonne les forces émotionnelles d'une collectivité donnée de façon aussi profonde et organique que la suggestion ou l'image d'une mère qui peut s'imprimer en tant que réalité biologique dans le fils; enfin, au premier plan, un type humain exemplaire, en tant qu'idéal incarné, expression tangible de cette idée, mais aussi, en même temps, en tant que reprise approximative du type primordial supérieur de la race pure. C'est alors que s'amorce un processus d'évocation, de formation, de réveil de pouvoirs profonds. Ce processus finira par impliquer la réalité biologique même, par écraser les éléments étrangers; l'action persistant, il fera apparaître, dans les générations suivantes, de plus en plus distinctement, le type conforme. La "race pure" renaîtra.

Pour faire retrouver à un peuple sa race, à part le plan pratique et prophylactique, la reconnaissance de la signification, trop souvent méconnue par une culture abstraite et intellectualiste, de tout ce qui est lié au sang et à la continuité du sang, il faut donc évoquer sa tradition interne : ce qui exige, *in primis* et *ante omnia*, une restauration hiérarchique, la renaissance, lente, difficile, irrésistible, d'une tradition ininterrompue de Chefs. Le réveil de la force formatrice primordiale, ou race de l'esprit, qui s'est engourdie durant des siècles de contingence et de mélange, ne peut être pratiquement efficace que grâce à des hommes qui en reproduisent une incarnation "classique" et reprennent fermement en main le pouvoir, au centre de la nation. L'action de ces hommes sera double.

Avant tout, elle s'accomplira positivement dans l'État conçu ni comme une entité juridique abstraite, ni comme une superstructure régulatrice inerte créée par la nécessité humaine, mais comme une force dans une certaine mesure transcendante, qui façonne, articule, ordonne d'en haut la société tout entière. C'est en ce sens que MUSSOLINI a pu dire que "la nation est créée par l'État" et que "l'État est l'autorité qui guide les volontés individuelles, leur donne une forme de loi et une valeur spirituelle"; c'est "la forme la plus haute et la plus puissante de personnalité : c'est une force, mais spirituelle". Ainsi conçu, l'État sert de nouveau de "mythe", – c'est-à-dire d'idée-force –, de point de repère pour une décision intérieure, de pilier à ce dévouement héroïque et à cette tension dont nous avons déjà dit qu'ils font partie des conditions indispensables de la renaissance, même physique, d'une race.

En second lieu, on peut parler plus précisément, ici, d'une action de présence. Nous voulons dire que les Chefs, en tant que suprêmes incarnations du "type" de la race supérieure et dominatrice, se présentent comme des "idéaux réalisés" et, en tant que tels, raniment, dans les individus, une force profonde latente, qui est la race intérieure même, partout où les circonstances ne l'ont pas réduite à néant : d'où la magie de l'enthousiasme et de l'ardeur que les Chefs suscitent en vertu d'une véritable reconnaissance et d'un dévouement héroïque et conscient, et non pas d'une suggestion collective passive. Telle est la véritable clef de cet "honneur", de cette fidélité et de ces autres qualités guerrières que le racialisme considère comme typiques de la race aryenne de l'âme, mais qui partent en fumée lorsqu'elles ne reposent pas sur un régime fortement personnalisé, hiérarchique, soutenu par une idée supérieure; qui se réduisent plus ou moins à des manières soldatesques susceptibles même de se manifester par une organisation de *gangsters*, lorsqu'elles ne sont pas animées par une sensibilité à la transcendance. C'est à la même idée, par ailleurs, que s'est référé MUSSOLINI en définissant la souche non comme une quantité, une collectivité ou une unité matérialiste, mais bien comme une "multiplicité unifiée par une idée"; cette idée, "dans le

N.d.t. : en anglais dans le texte.

peuple, se réalise en tant que conscience et volonté d'une minorité, et même d'un seul, et cet idéal tend à se réaliser dans la conscience et la volonté de tous"; ayant lui-même déjà indiqué qu'une "réalité permanente et universelle" est la condition d'une action spirituelle dans le monde, en tant que "volonté humaine dominatrice de volontés".

C'est alors que les nombreuses forces d'un peuple, les sangs variés présents dans le type commun, qui couraient fatalement à la dégradation et la désagrégation s'ils avaient été abandonnés à la contingence des facteurs matériels, sociaux et même politiques au sens étroit, retrouvent un centre unificateur solide et vivant grâce à un contact galvanisant. C'est l'élément suprabiologique de la race qui se réveille et agit, et, cette race, ce n'est pas un simple sujet polémique ou une liste de "caractéristiques" dressée par l'anthropologie classificatrice ou encore un mécanisme héréditaire, mais la race vivante, la race que l'on porte vraiment dans le sang, et même bien plus dans les profondeurs que dans le sang, puisqu'elle communique avec ces forces métaphysiques, "divines", dissimulées par les anciens dans les différentes entités symboliques des *gentes* et des souches.

8. La race de l'homme fasciste. Sur le nouveau front aryo-occidental.

Ainsi, par la présence de conditions de ce genre, le fait est qu'en Italie, surtout dans les nouvelles générations, un nouveau type humain est en train de prendre forme, reconnaissable à son caractère et à son attitude intérieure, et même, chez les éléments les plus jeunes, déjà à son corps. Ce type manifeste des traits extrêmement ressemblants à l'ancien type aryo-romain, souvent en net contraste avec celui des parents. C'est une race – nouvelle et ancienne à la fois – que l'on pourrait bien appeler "race de l'homme fasciste" ou "race de l'homme de Mussolini". Elle ne résulte évidemment pas de mesures racistes au sens étroit, car cela fait à peine deux ans que le racialisme a été intégré à l'idéologie officielle fasciste; elle est au contraire, répétons-le, l'effet du climat et des idéaux de la Révolution et, corrélativement, de l'évocation de forces profondes, que, dans un premier temps, la guerre mondiale, puis cette Révolution,

inconsciemment, sous le signe romain, ont provoquée dans la substance collective de l'homme italien.

La persistance d'une telle évocation – mais, à présent, avec une conscience raciale et spirituelle plus nette – et, avec elle, le renforcement du climat héroïque, la tension propre à une mystique fasciste au sens le plus austère, antisentimental, antirhétorique, actif du terme, sont les conditions du développement ultérieur et de l'approfondissement du processus, de l'affirmation toujours plus claire et précise de cette nouvelle race de l'homme fasciste, comme type supérieur et *élite* de la "race italienne" en tant que race nordico-aryenne ou aryo-romaine.

A la lumière de nos remarques sur le rapport entre la race et le droit, l'institutionnalisation, pour ainsi dire, de cette *élite*, moins sous la forme d'une "classe dirigeante", qui se ressent de l'idéologie de formes politiques dépassées, que sous celle d'un Ordre, dans l'esprit des anciennes organisations ascético-guerrières, représenterait une autre condition particulièrement favorable à l'œuvre constructrice; l'idéal "classique" nous invite à concevoir, comme réalisation suprême, des Chefs dont la noblesse et la pureté raciale ne le cèdent en rien à la qualification et à l'autorité spirituelle. L'ancienne idée d'"Ordre" est certainement supérieure à celle, moderne, de "Parti" : elle correspond à une *élite* et à une formation volontaire jurée, à laquelle n'est pas étrangère la notion d'une certaine prestance, d'une certaine perfection physique, aux caractères tant "ascétiques" que militants, *élite* qui défend essentiellement une idée, qui garde une tradition et sert de soutien à un groupe de personnes plus nombreuses, mais moins qualifiées, plus concernées par les intérêts particuliers et contingents, au sens des responsabilités plus faible et à la sensibilité politique inférieure. Si tout mot, selon la conception ancienne, recèle un pouvoir, nous ne doutons pas qu'une appellation comme celle d'"Ordre Fasciste de l'Empire italien" représenterait une puissante amplification pour cette liturgie de la puissance qui, dans tout ordre politique autoritaire et traditionnel, a un rôle considérable : elle serait la plus susceptible de réveiller, de recueillir et de restituer – intensifiées – les forces qui peuvent le plus contribuer à la formation nordico-aryenne de l'Italie nouvelle. Apparaîtrait, enfin, le côté, à sa façon sacré, de l'engagement que l'on prend en devenant

membre de ce groupe par un serment "du sang", tel qu'il ne laisse pas d'autre alternative que la fidélité ou la trahison, l'honneur ou la honte, en son for intérieur et par rapport à un principe, plutôt qu'à l'égard d'une autorité ou d'une hiérarchie visible.

Par extension, si une situation internationale plus claire le permettait, de là on pourrait même en arriver au mythe d'un nouveau front aryo-occidental. Y serait comprise, en premier lieu, l'idée d'une humanité renforcée sur le plan biologique et protégée de tout mélange contaminateur; en second lieu – passant de la race du corps à celle de l'âme – l'idée d'une identité d'attitude intérieure, d'un style de vie aryen commun, c'est-à-dire d'une unité dans la vérité, l'honneur et la fidélité; enfin, comme couronnement, la race de l'esprit – car, par tous les moyens, malgré les conditions d'une civilisation en tout et pour tout défavorable, il faudrait chercher à donner une nouvelle expression à une partie de l'héritage hyperboréen, de notre héritage commun de spiritualité olympienne et solaire, au moyen d'éléments qualifiés et d'une transmission régulière.

Telle serait la conception limite de la doctrine traditionnelle de la race sous son aspect pratique et constructif. Elle ne préjuge pas de la valeur et de la nécessité d'étapes intermédiaires et préparatoires. Seul l'avenir pourra nous dire jusqu'à quelle profondeur l'action du nouveau mythe pourra aller, jusqu'à quel point l'idée aryenne pourrait agir de manière créatrice et décisive non seulement à l'intérieur d'une nation, mais dans une famille de peuples d'origine commune, pour faire en sorte que cette communauté d'origine soit plus forte que les éléments d'opposition, de dénaturation, de déformation, de déclin "moderne", qui, en chacune d'elles, à l'heure actuelle, semblent prévaloir. Au cas où ce sentiment de race se réveillerait aussi dans les termes d'un front aryo-occidental, avec le caractère d'achèvement dont on a déjà parlé, il ne fait aucun doute que les combats et les crises qui, au rythme accéléré de l'histoire actuelle, devront, sans doute bientôt, décider de la vie ou de la mort de la civilisation européenne tout entière, trouveraient une issue positive et définitive.

Bachofen 33, 80, 106, 108, 109, 112, 115, 116, 117, 119
Barbusse 175
Bergmann 139
Boutroux 59
Bruno 138
César 156
Chamberlain 65, 138, 140
Charlemagne 142
Clauss 9, 83, 88, 90, 91, 110, 116, 117, 145, 164, 169, 174
Coulanges 106
Dacque 70
Darius 122
Driesch 70
Evola 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 33
Ficht 17
Fischer 35, 58, 60, 61
Freud 104
Giorgi 68
Gobineau 9, 63
Gross 38
Guénon 7, 8, 11, 124, 140, 143
Günther 35, 57, 156, 158, 159
Habsbourg 142
Heekelingen 85
Herder 17, 59
Hésiode 116
Himmler 12
Hohenstaufen 142
Jung 105
Keyserling 112
Klages 105
Lagarde 150
Livius 133
Lombroso 25
Lorenzo 156
Ludendorff 141
Malynski 33
Manacorda 143
Mendel 9, 26, 60, 61, 65, 69
Mussolini 11, 12, 176, 178, 179
Nietzsche 48, 165
Ortis 172
Peters 55, 58
Platon 55, 97
Plotin 97
Plutarque 99
Poncins 33
Remarque 175
Ripley 156
Rohan 149
Rosenberg 38
Rousseau 140
Salaman 71
Savonarole 168
Schmidt
Sénèque 102
Sergi 156
Stoddartd 144
Topinard 35
Trotski 37
Vico 104
Wagner 142
Weininger 78, 79
Werther 172
Wirth 59
Woltmann 35
Wost 132

SOMMAIRE

PRÉSENTATION 7

INTRODUCTION 15

PREMIÈRE PARTIE

LA RACE COMME IDÉE RÉVOLUTIONNAIRE 19

DEUXIÈME PARTIE

LES TROIS DEGRÉS DE LA DOCTRINE DE LA RACE 37

TROISIÈME PARTIE

LA RACE DE L'ÂME ET DE L'ESPRIT 81

QUATRIÈME PARTIE

LA RACE ARYENNE ET LE PROBLÈME SPIRITUEL 121

CINQUIÈME PARTIE

LA RACE ET LE PROBLÈME DE LA NOUVELLE "ÉLITE" . . .155

INDEX 183